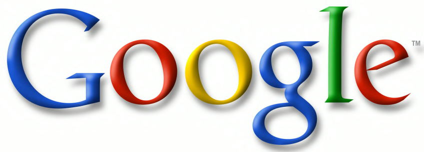
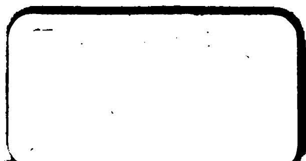
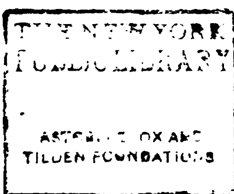








C. Monnet Inv. Del. — Noël Sculp.

Un voile humide et mouillé de ses eaux
Marquait le nu des trésors de son âge ;
Ses longs cheveux, enlacés de roseaux,
Étaient ornés des fleurs de son rivage. &c.

P. 5

ALMANACH

DES

MUSES,

POUR L'AN XIII.

Quarante-unième volume de la Collection.



A PARIS,

Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12.

(XIII) 1805.

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire *insérer* ou *annoncer* des Poésies dans ce Recueil sont priés de les adresser, *avant le* 20 *messidor*, à l'Éditeur de l'*Almanach des Muses*, rue *du Gros-Chenet*, *n*° 488.

Il prévient que la très-grande quantité de lettres qu'il reçoit à ce sujet le met dans l'*impossibilité* de *répondre à aucune.* Celles envoyées *sans être affranchies* restent à la poste.

ERRATA.

Page 44, au-dessous du titre, *Vers servant d'envoi*, etc. mettez : 1785.

Page 55, vers 3, transposez, et lisez :

Ainsi, quand un grand fleuve, usurpant ses rivages,
Et sur des champs lointains étendant ses ravages,



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DES POÉSIES FUGITIVES

DE L'AN XII — 1804.

A NAPOLÉON BONAPARTE, EMPEREUR DES FRANÇAIS.

DEPUIS quatre printemps, de chêne, de laurier,
Sur ton portrait je place une couronne;
Oui, le nom d'empereur qu'aujourd'hui l'on te donne,
Mon cœur l'indiqua le premier.
Dès que je t'ai connu, je t'ai voulu pour maître:
L'envie et ses serpens, j'ai su tout défier.

J'ai dit que pour régner le ciel t'avait fait naître,
Et les Dieux ont pris soin de me justifier.

Madame DE MONTANCLOS.

AU ROI DE PRUSSE.

1752.

A VOTRE table divine
En vain je suis appelé,
Quand chez moi l'homme-machine
De tourmens est accablé.

Que votre philosophie,
Que votre esprit courageux
M'inspire et me fortifie
Dans ces combats douloureux!

Que vos lumières brillantes
M'éclairent, malgré mes maux,
Comme ces lampes ardentes
Qui brûlaient dans les tombeaux!

Ici, sous les yeux d'un sage
Que je vive sagement!
Que je souffre avec courage!
Que je meure en vous nommant!

VOLTAIRE.

A PER... ROSE...

QUOI! de l'amour encor tu veux goûter l'ivresse!
Tu veux qu'un jeune amant, parjure à sa promesse,
Vienne soupirer à tes pieds,
Et, sur tes autels décriés,
Brûler le pur encens qu'il doit à sa maîtresse!
Y penses-tu? quel est le perfide miroir
Qui t'offre sa glace trompeuse,
Et t'abuse du fol espoir
D'être aimée autant qu'amoureuse?
Ah! de ton sein flétri la mollesse hideuse,
Ce front qu'avant le temps les rides ont creusé,
Ces dents qu'on voit jaunir sous leur émail usé,
Ces lèvres d'où jamais un air pur ne s'exhale,
Tout semble t'avertir qu'en vain de la Beauté
Tu prétends marcher la rivale,
Et franchir l'immense intervalle
Que laisse entre elle et toi l'aimable Volupté.

Loin donc, loin cet espoir qui vainement t'enivre!
Étouffe un indiscret desir;
Et, toujours haletante à l'aspect du Plaisir,
Lorsqu'il fuit devant toi, cesse de le poursuivre.

Eh! par mille refus toi-même en as jugé,
Il n'est d'heureux amour que l'amour partagé;
Et la Raison, d'un ton sévère,

Te dit qu'il n'est qu'un temps pour aimer et pour plaire :
Ce temps est le bel âge. O jours d'enchantement !
Jours heureux ! lorsqu'épris de la même tendresse,
Et l'amant jeune encore, et sa jeune maîtresse,
Ont suivi de leur cœur le doux entrainement !
D'un amour mutuel délicieux empire !
Elle est son seul soutien, il est son seul appui :
Elle ne voit, n'entend et ne rêve que lui ;
C'est par elle, pour elle, en elle qu'il respire.
Par-tout où le mystère accompagne leurs pas,
Que de larcins heureux qu'on ne reproche pas !
Comme d'un doux regard, comme d'un long silence
Tous deux entendent bien la muette éloquence !
Ou dans leurs entretiens mille fois suspendus,
Que de baisers donnés ! que de baisers rendus !

Et c'est d'un tel bonheur la séduisante image
Qui, jour et nuit, tourmente et ton ame et tes yeux !
D'une tendre union tu veux briser les nœuds,
Arracher deux amans à leur doux esclavage !
Tu prétends te placer entre eux
Comme le nuage envieux
Qui, dans les champs aimés de Flore,
Au frais bouton, pressé d'éclore,
Du soleil bienfaisant vient dérober les feux !

Eh ! de quel prix, dis-moi, pairais-tu l'infidelle
Qui pourrait un instant s'égarer dans tes bras ?
Crois-tu qu'à tes desirs depuis long-temps rebelle,
us viendrait enfin réparer tes appas,

Prêter quelque franchise à ton souris perfide,
De tes doigts décharnés arrondir le contour,
Et de lis, d'incarnat semant ton teint livide,
Faire d'un soir obscur le matin d'un beau jour?
Non, telle est de Vénus la volonté suprême:
Non, tu serais toujours la même;
Et l'imprudent par toi dans le piége arrêté,
De tes folles ardeurs maudirait l'impuissance;
Il maudirait sa complaisance,
Son erreur, son triomphe et ta facilité.

Mais tu te flattes que l'Envie,
Qui toujours te regarde avec des yeux de sœur,
Pourra du moins t'aider à troubler la douceur
D'une félicité qui désole ta vie;
Et déjà de la Calomnie
Distillant le venin amassé sur ton cœur,
Tu vas de tes projets, indiscrète Furie,
Révéler par-tout la noirceur.
Arrête: un Dieu charmant les protége sans cesse
Les amans que poursuit ton stérile courroux;
Lui-même, en ce moment, les guide au rendez-vous
Que son art, tous les soirs, ménage à leur tendresse.
Viens, suis-les dans ce bois, sous ce riant berceau
Où la vigne en ses bras serre le jeune ormeau;
Où l'onde qui murmure et doucement bouillonne,
Caresse de ses flots le lit qui l'emprisonne;
Où Zéphir, de la rose indulgente à ses vœux,
Rougit par cent baisers le sein voluptueux;
Où le ramier plaintif, en agitant son aile,

Et ce Ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

M. Ducis.

L'AMOUR ET LES GRACES.

FABLE.

L'Amour, réfléchissant un jour
Sur nos goûts inconstans, sur nos modes nouvelles,
Les approuvait, les blâmait tour-à-tour,
Parfois nous eût voulu plus sages, plus fidèles,
Trouvait aussi parfois que nous avions raison
D'abandonner le solide et le bon
Pour d'élégantes bagatelles.
Il apperçoit ses sœurs, se retourne vers elles,
Admire avec transport leurs mobiles appas:
Et déjà le fripon les préfère tout bas
Aux charmes réguliers des graves immortelles
Qui parent le séjour des Dieux.
Déjà notre inconstance est sagesse à ses yeux.
Comment aimer, dit-il, des beautés éternelles;
Dont rien ne rend piquans les orgueilleux attraits?
Vive d'agréables objets
Qui réveillent le goût par cent formes nouvelles!
Mes sœurs, si vous voulez toujours plaire aux Français,
Gardez-vous de devenir belles!

M. L. Aubert.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE :

Solvitur acris hyems.

Le printemps vient briser les chaînes de l'hiver :
Il rend l'herbe à nos prés, à nos bois le feuillage,
Et nos vaisseaux, long-temps oisifs sur le rivage,
A l'aide du lévier sont rendus à la mer.
Je vois de nos troupeaux les étables ouvertes ;
Je vois de nos bergers les cabanes désertes;
La pureté du ciel et la douceur de l'air
Ramènent les amours, les chansons et la danse.
Aux rayons de Phébé, les Graces en cadence
Foulent d'un pied léger l'herbe de nos coteaux ;
Des nymphes d'alentour j'entends les voix touchantes.
Vulcain même y répond de ses forges brûlantes,
Et semble à leurs concerts accorder ses marteaux.
Aux fêtes, aux plaisirs, Bergers, qu'on se prépare :
Entrelacez le myrte, et mêlez-y les fleurs
Dont la terre amollie à chaque instant se pare ;
Pour chanter, pour danser, unissez-vous en chœur :
Au fond des bois sacrés qu'un saint zèle vous guide !
Faune aime à s'égarer dans l'ombre de nos bois ;
Sur son rustique autel, immolez à son choix
Le chevreau bondissant ou la brebis timide.
Hâtez-vous de jouir des jours qui sont à vous :
Hélas ! la pâle mort frappe des mêmes coups,
Et les palais dorés, et les pauvres chaumières :

Nous projetons beaucoup, mais nous ne vivons guères;
Les manes et leur Dieu sont déjà près de nous;
Chaque pas nous conduit à leurs demeures sombres,
Que deviendront alors les graces, la beauté,
Et de nos gais festins la courte royauté?
Plus de chants, plus de jeux, plus d'amour chez les ombres.

M. BOUFFLERS.

ÉPITAPHE

D'UN ENFANT MORT AU BERCEAU.

CI-GÎT qui bien digne d'envie,
Mourut exempt de nos douleurs,
Et trouva le repos aux portes de la vie,
Sans l'acheter par des malheurs.

M. HOFFMAN.

SUR L'INFIDÉLITÉ DE MON CHIEN.

L'AVENTURE est vraiment nouvelle,
Et ne ressemble en rien aux choses d'ici-bas:
Chéri, mon chien, m'est infidelle,
Et ma femme ne me l'est pas.

M. MÉZÈS.

LE HAMEAU,

CHANSON VRAIMENT PASTORALE.

AIR : On compterait les diamans.

Si j'en crois vingt jolis romans,
Et plus d'une tendre romance,
Les hameaux sont des lieux charmans,
Où toujours l'on chante et l'on danse ;
Nos écrivains sont très-touchans ;
Par-tout l'esprit les accompagne ;
Mais lorsqu'ils nous vantent les champs,
Ces messieurs battent la campagne.

Veut-on nous décrire un bosquet ?
Le rossignol toujours y chante :
Veut-on nous parler d'un bouquet ?
La rose toujours se présente ;
Mais on nous cache les chardons
Qui bordent toutes les cabanes,
Et les canards et les dindons
Qui font chorus avec les ânes.

On peint des arbres amoureux
Ombrageant la tendre verdure :
On peint des ruisseaux langoureux
Dont l'onde gazouille et murmure ;

Je m'endors sous ces arbrisseaux,
Un passant ravit mes dépouilles;
J'écoute ces galans ruisseaux,
J'entends coasser les grenouilles.

Douces brebis, tendres agneaux!
A vous caresser je m'apprête;
Un bélier vient fort à propos
Me frapper de sa lourde tête;
Je veux baiser ce joli chien
Qu'on m'a vanté dans une églogue:
Jugez quel plaisir est le mien,
Je suis mordu par un gros dogue.

Je me figure un beau berger,
De faveurs parant sa houlette,
Ou fredonnant un air léger
Sur son amoureuse musette:
Un rustre, armé d'un gros bâton,
Auprès d'un tronc d'arbre s'amuse
A fatiguer tout le canton
Du fracas de sa cornemuse.

On peint des bergères sans art,
Filles de la simple nature,
Et de la toilette et du fard
Méprisant la froide imposture;
En voyant leur ajustement,
Et leur démarche et leur figure,

Je les crois véritablement
Sans art, sans fard et sans parure.

Pour voir de gros et lourds butors,
Pour trouver de tristes cabanes,
Pour entendre les sons discords
Des bœufs, des canards et des ânes;
Pour voir des femmes sans appas,
Et sur-tout des dindons par mille,
Tenez, mes amis, ce n'est pas
La peine de quitter la ville.

M. ARMAND GOUFFÉ.

A THALIE-MÉZERAI.

MAINTENANT que deux sept, l'un à l'autre accolés,
Marquent le nombre impair de mes ans écoulés;
Lorsque mon front jaunit sous les rides de l'âge,
Irai-je des Amours vous parler le langage?
De vos appas, cachés sous un voile jaloux,
Je juge volontiers sur ce qu'on voit de vous.
Mais faut-il dans la fable aller chercher encore
L'exemple de Tithon, rajeuni pour l'Aurore?

M. XIMÉNÈS.

LE CHARME IMPRÉVU.

Au demi-jour, la galante Montrose,
En son boudoir m'offrait, pour m'éblouir,
Toutes les fleurs dont son fard se compose :
De leurs parfums je pris ma double dose,
Cueillant le tout, peu s'en faut, sans jouir ;
J'y voyais trop, malgré fenêtre close,
Et je sortis, morne, tiède et perclus.
Églé passa, fraîche comme la rose...
O prompts effets dont amour seul est cause!
En plein soleil mes yeux ne voyaient plus.

M. Le Mercier.

IMPROMPTU

Fait devant le buste de M. J. Brutus.

Brutus est immortel; mais Marat l'est aussi :
C'est en me révoltant que sa vertu m'étonne;
Et, s'il faut parler vrai, j'aime mieux voir ici
Son image que sa personne.

M. Fabien Pillet.

FRAGMENT

DE LA TRADUCTION DE MILTON.

Ève, à son réveil, interroge tous les objets qui frappent ses yeux; elle entend une onde qui murmure; elle approche, elle y voit l'image du ciel.

............SUR cette plaine humide
Je hasarde un regard ignorant et timide;
O prodige! mon œil y retrouve les cieux;
Une image flottante y vient frapper mes yeux;
Pour mieux l'examiner, vers elle je m'incline;
Elle-même vers moi s'avance et m'examine;
Je tressaille et recule: aussitôt je la vois
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle;
Vers moi, même penchant aussitôt la rappelle;
Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens;
Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens;
Et peut-être en ces lieux ma crédule tendresse
Admirerait encor sa forme enchanteresse,
Si, me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié:
« Ève, que prétends-tu? cette image est toi-même;
« Une ombre ici te plaît, c'est une ombre qui t'aime;
« Elle vient, elle fuit et revient avec toi.
« Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi.

« Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
« Mais l'être à qui te lie une éternelle chaîne. »

M. Delille.

BILLET.

Ce soir, à la dixième heure,
Libre de tes vains atours,
Ouvre-moi dans ta demeure
Le lieu cher à mes amours.
Là, mon aimable maîtresse,
Au gré de notre desir,
Laissons dormir la sagesse ;
Faisons veiller le plaisir.

M. Lablée.

SUR L'AMITIÉ.

Tendre amitié, sous votre empire
Le ciel a fixé le bonheur :
Vous êtes la raison du cœur,
L'Amour n'en est que le délire.

Rivarol.

ÉLÉGIE

DE LA DUCHESSE DE LA *VALLIÈRE*,

Dans les premiers jours de sa retraite aux Carmélites.

TOI que je crains d'aimer encore,
Objet de regrets immortels,
Et de ce feu qui me dévore
Jusques au pied des saints autels,
Il faut te perdre pour la vie,
Je me donne à Dieu sans retour,
Mais que ton cœur jamais n'oublie
Ce que nous fûmes à l'Amour.

Tu le sais, ta grandeur suprême
N'obtint point le don de ma foi:
En toi je n'aimai que toi-même,
Dans l'amant j'oubliais le roi:
O temps d'amours et de délices,
Hélas! qu'êtes-vous devenus?
Le plus douloureux des supplices
Suit vos jours à jamais perdus.

Qu'ai-je dit? amante insensée!
Où m'entraine un coupable feu?
Louis, va, fuis de ma pensée,
Cède-moi toute entière à Dieu:
Je l'implore, et ce long orage
S'appaise, le ciel est vainqueur....

Vaine espérance ! ton image
Règne seule au fond de mon cœur.

Je revois le bois solitaire
Témoin de cet aveu charmant
Qui de la faible La Vallière
Fit le bonheur et le tourment :
J'assiste à ces brillantes fêtes
Où tes yeux ne cherchaient que moi ;
J'entends le bruit de ces conquêtes
Où je triomphais avec toi.

Ces faux biens, comme une ombre vaine,
Toi-même, tout a disparu ! ...
Pourquoi donc ne puis-je en ma peine
Goûter la paix de la vertu?
Contre le poison qui m'enivre
Je vois la piété s'armer :
Adieu ! ... le cœur frémit de vivre
En voulant cesser de t'aimer.

O piété, sous tes auspices,
J'approche en tremblant du saint lieu,
Et le plus grand des sacrifices
Semble enfin m'unir à mon Dieu :
Fille du ciel, peins-moi ses charmes,
Pour me détacher d'ici-bas :
Soutiens mon ame, et que mes larmes
N'osent plus couler dans tes bras !

M. Vernes de Genève.

TRANSMIGRATION DES ESSAIMS,

FRAGMENT D'UN POÈME SUR LES ABEILLES.

Déja de la cité l'enceinte embarrassée
Ne peut plus contenir la peuplade entassée ;
Une reine naissante a conçu le dessein
De faire sous ses lois transmigrer un essaim.
Émule de Didon, l'ambitieuse aspire
A fonder, en fuyant, un florissant empire.
Chaque matin son vol, imitant le clairon,
De ses futurs sujets appelle l'escadron :
Cet appareil, ce bruit, sa beauté, sa jeunesse,
Du peuple qui l'entoure entretiennent l'ivresse.
D'un tumulte confus la ruche retentit :
Le ciel en vain s'épure ; en vain Flore sourit ;
Le genêt parfumé, l'odorante mélisse
Conservent les trésors de leur brillant calice :
Au dehors, sous les toits, le travail arrêté
Décèle un grand désordre au sein de la cité :
On s'agite, on se hâte, on se heurte, on se trouble,
Du vif bourdonnement le murmure redouble.
On voit autour des murs se presser attroupés
Des milliers d'habitans confusément groupés.
Ainsi quand les fermens des discordes civiles,
Sourdement préparés, couvent au sein des villes,
Avant que, de l'état brisant tous les liens,
Tisiphone ose encore armer les citoyens :

De vertiges saisis, les esprits et les têtes
S'exhalent en éclats précurseurs des tempêtes.
La jeune reine enfin prend un vol plus hardi :
Des nuages vainqueur, quand Phébus au midi
Darde ses feux brûlans sur la ruche embrasée,
Du poids de la chaleur la peuplade écrasée,
Contre elle en son asile en vain cherche un rempart :
C'est alors qu'est donné le signal du départ ;
La reine, en déployant ses ailes écartées,
Au faîte de la ruche à grand bruit agitées,
Appelle les colons qui, prompts à défiler,
Autour d'elle, en faisceau, volent se rassembler.
A leur bourdonnement succède un grand silence :
Sur un rameau voisin la reine alors s'élance ;
Saisissez ce moment, que le son de l'airain
En grappe, à ses côtés, fasse tomber l'essaim :
Agitez le rameau ; qu'une ruche embaumée
Ouvre ses larges flancs à la troupe animée :
Hâtez-vous de donner à vos colons nouveaux
Le riant voisinage et des fleurs et des eaux :
Peuplez, peuplez ainsi vos ruches printanières.

M. AIGNAN.

DISTIQUE.

As-tu lu mon distique? on le cite par-tout.
Mon ami... je n'ai pu le lire jusqu'au bout.

PLUS FIN QUE LES AUTRES.

ANECDOTE.

L'ESCAMOTEUR Vinganara
Un jour fait afficher dans Londre
Que son spectacle s'ouvrira
Par des tours propres à confondre
Tout connaisseur qui les verra;
Témoin la poule qui viendra
Au premier commandement pondre
Dans le chapeau qu'on lui tendra,
Le rat savant, *et cætera ;*
Mais ce qu'il peut nommer sans crainte
De son art *le nec plus ultrà*,
C'est le dernier tour qu'il fera,
Celui qu'il apprit à Corinthe,
Où jamais pécore n'ira :
Tout grand qu'il est, il se mettra
Dans une bouteille de pinte,
Et chacun l'y reconnaitra.
On conçoit, sans que je le dise,
Que cette affiche fit du bruit :
Le sot, l'ignorant, l'homme instruit,
Chacun en parlait à sa guise,
Et raisonnait sur, contre ou pour :
Ma foi, s'il fait un pareil tour,
Disait John., il est passé maitre :
Car c'est un principe connu

Que le contenant ne peut être
Plus petit que le contenu ;
Moi, reprenait Thomy, j'augure
Qu'il vous le fera, mais comment?
Par un effet de chambre obscure,
Par l'optique, pas autrement ;
Et l'on conçoit facilement
Que ce n'est pas la mer à boire.
Sur le merveilleux raisonnez,
Vous voilà près, tout près d'y croire ;
Ne soyez donc pas étonnés
Qu'au jour, à l'heure, aux lieux donnés,
Force billets pris de la veille,
La foule avec des yeux ardens
S'en vienne aspirer la merveille,
Et rien qu'en voyant la bouteille,
Se figure l'homme dedans.
Lui, faisant belle contenance,
Aux bords du théâtre s'avance,
En saluant par trois fois trois,
Et pour haranguer l'assistance,
Accorde son geste à sa voix.
  Messieurs, dit-il, avant de faire
Le tour que je vous ai promis,
C'est raison que je vous défère,
Au nom de mon art compromis,
Les propos de mes ennemis.
De tous côtés ils vont répandre
Que je suis un jongleur à pendre,
Et que ma bouteille aura tort:

Oubliez-la, j'en suis d'accord,
Mais un instant, mais pour entendre
Qu'ici vous devez vous attendre
A quelque chose de plus fort.
A ces mots, tirant de sa poche
Un flacon de cristal de roche :
Voyez, poursuit-il, ce flacon,
Dont le grand chancelier Bacon,
Un jour qu'il passait par Ferrare,
A mon grand-père fit présent
Pour un tour moins satisfaisant
Que celui que je vous prépare.
Hé bien, c'est dans ce flacon-ci,
Cette bouteille en raccourci,
Qu'à vos yeux je vais m'introduire;
Et quoique de nouveaux apprêts
Vont, me causant de nouveaux frais,
Ma recette à moitié réduire;
Je ne vous demande pourtant
Qu'une somme égale au montant
Que ce soir elle a dû produire.
Si donc mon offre peut vous duire,
Le buraliste vous attend;
Je rentre en mon laboratoire,
Et j'en reviens dans un instant
Combler vos plaisirs et ma gloire.
Ce discours fut ce qu'il fallait
Pour électriser l'assemblée;
Du supplément qu'il appelait,
La somme fut faite d'emblée.

Quand la recette fut doublée,
Savez-vous ce qu'il arriva?
C'est que, sans tambour ni trompette,
Le Vinganara s'esquiva,
Emportant la double recette,
Pendant qu'avec un pied de nez,
Oreille basse et bouche morte,
Nos badauds regagnaient la porte,
Confus d'avoir été bernés :
C'est bien fait, criait milord Siblé,
Qui doublement avoit payé,
C'est bien fait, j'aurais parié
Que le tour était impossible.

M. Pons de Verdun.

A TROIS ADÉLAIDES,

LE JOUR DE LEUR FÊTE.

Joli trio d'Adélaïdes,
Pour vous j'ai groupé ces trois fleurs:
Près de vous les trois Euménides
Sentiraient mourir leurs fureurs.
Les trois Graces sur leur visage
Montreraient un dépit jaloux ;
Et les trois Parques, je le gage,
N'auraient plus de ciseaux pour vous.

M. Hyacinthe Morel, d'Avignon.

COMBAT
D'ARGANT ET DE RAYMOND.

Jérusalem délivrée, Chant VIIe.

ARGANT seul, et foulant l'arène abandonnée,
Exhalait de l'orgueil l'insolence effrénée,
Faisait entendre au loin ses cris injurieux :
« Hé bien, peuple invincible, Européens fameux,
« Paraissez donc : venez, conquérans de l'Asie,
« Venez ; Argant est seul, et tous il vous défie.
« Qu'il vienne donc enfin ce Tancrède indompté.
« Quoi ! ne compte-t-il plus sur son bras redouté ?
« Attend-il que la nuit vienne encore à son aide ?
« Ce héros a-t-il peur ? Mais s'il tremble, s'il cède,
« Si même aucun de vous n'ose le remplacer,
« Venez tous à la fois ; vous pouvez avancer.
« Cavaliers, fantassins, la carrière est ouverte,
« Et la tombe du Christ à vos yeux est offerte ;
« En voilà le chemin ! Est-ce en vain qu'en ces lieux
« Vous veniez de si loin pour acquitter vos vœux ? »
Ces cris, dont tout le camp peut entendre l'outrage,
Appellent d'un vengeur le bras et le courage.
On amène à Raymond son coursier si vanté,
Qui de l'aigle a le nom et la rapidité,
Le léger Aquilin, né sur les bords du Tage.
Là, si nous en croyons les récits du vieil âge,
Quand les feux du printemps, le besoin de jouir,

Livrent les animaux aux fureurs du desir,
La cavale erre et brûle, et, d'amour dévorée,
Ouvre au souffle des vents une bouche altérée,
Haletante, et boit l'air qui féconde son sein.
On eût dit, il est vrai, que le prompt Aquilin
Était d'air et de feu; sa course est dans l'espace;
La terre de ses pas ne garde point la trace.
Il va porter Raymond; et le guerrier pieux
Élevant vers le ciel sa prière et ses yeux :
« Toi, dit-il, qui jadis, contre un peuple infidèle,
« Aux champs de Térébinthe as vengé ta querelle,
« Quand la fronde d'un pâtre a, par un coup si prompt,
« D'un géant dans la poudre humilié le front,
« Renouvelle, grand Dieu! ce miracle propice;
« Que la force succombe! et que l'orgueil périsse!
« Tu fis de Goliath triompher un enfant :
« Qu'un vieillard aujourd'hui soit le vainqueur d'Argant!
Il dit, et par la foi sa prière inspirée,
En sortant de son cœur, alla vers l'empirée.
Comme le feu qui monte et s'élève en son cours,
La foi qui vient du ciel y remonte toujours.
L'oreille du Très-Haut entend la voix du juste;
Il appelle, il choisit dans sa milice auguste
L'ange dont aujourd'hui l'invisible secours
Doit protéger Raymond et veiller sur ses jours.
C'est celui que déjà la suprême clémence
Pour guide et pour appui lui donna dès l'enfance.
Chargé d'un nouvel ordre, il s'envole aussitôt
Au céleste arsenal, formidable dépôt
De ces armes du ciel que son courroux signale.

Là repose la lance à Satan si fatale ;
Là dort le feu vengeur, la foudre dont les traits,
Échappant à nos yeux, ne s'égarent jamais,
Et portent les fléaux dans leur course invisible ;
C'est là qu'est suspendu le trident invincible,
Du monde condamné la première terreur,
Dont jadis Noé seul évita la fureur,
Et qui souvent encore, effrayant les deux mondes,
Fait tonner les volcans, et déchaîne les ondes.
On voit dans cette enceinte à la voûte briller
Du plus pur diamant un vaste bouclier.
De l'Atlas au Caucase il couvrirait la terre :
Des princes vertueux égide tutélaire,
Rempart des nations dociles à la foi,
Fidelles à leur Dieu, fidelles à leur roi.

L'ange le prend en main, vole au champ des batailles.
Le peuple de Solime a couvert les murailles.
Clorinde en même temps, par l'ordre d'Aladin,
Range son escadron sur le coteau voisin.
Les Chrétiens, de leur camp occupant la barrière,
Laissent aux combattans une juste carrière.
Argant voit s'avancer un guerrier inconnu :
« Tancrède en cet instant est ailleurs retenu,
« Dit le comte ; au destin tu peux en rendre grace.
« N'en conçois pas pourtant une trop vaine audace ;
« Je viens le remplacer, et peut-être aujourd'hui
« Je me puis contre toi mesurer comme lui.
« Je soutiendrai l'honneur qu'on a daigné me faire,
« Et crois pouvoir t'offrir un nouvel adversaire. »
Le Sarrasin répond d'un sourire insolent :

« Où s'est donc retiré ce guerrier si vaillant ?
« Il menace, et déjà la fuite est son asile !
« Quoi ! Tancrède se cache ! ah ! ressource inutile !
« Oui, quelque part qu'il soit, je saurai le trouver ;
« Le ciel même, le ciel ne pourrait le sauver ;
« Mes mains l'iraient chercher jusqu'au sein de la terre. »
— « Lui, dit le chevalier rougissant de colère,
« Lui se cacher ! Tancrède a plus de cœur que toi. »
— « Voyons, répond Argant, voyons si contre moi
« Tu sauras soutenir ces bravades si folles,
« Et comment les effets répondront aux paroles.
« Je t'accepte, il suffit ; prends du champ : je veux voir
« Sur quel bras les Chrétiens ont fondé leur espoir. »
Ils courent, et le comte, au bout de la carrière,
Sans ébranler Argant a frappé sa visière.
Le coup du Sarrasin, par l'ange détourné,
Tombe aussi sans effet, et d'un bras indigné
Il brise en blasphémant cette lance trompée,
Affront nouveau pour lui : soudain avec l'épée
Il charge, et du fardeau de son pesant coursier
Croit écraser Raymond ; mais l'adroit cavalier
Élude, et, dans sa course aussi prompte que sûre,
Il lui porte en passant la première blessure.
Argant revient sur lui, le comte échappe encor.
Aquilin le seconde, et d'un agile essor
Voltige autour d'Argant, se courbe, se replie,
Se redresse ; on dirait que sa tête assouplie,
En prévenant la main qui doit le diriger,
Devine l'ennemi, son maitre et le danger ;
'ue son instinct combat, et lui donne des ailes.

Sans tous ces mouvemens, à Raymond si fidèles,
L'énorme Sarrasin et son puissant coursier
Pourraient de leur seul poids l'accabler tout entier;
Mais Raymond tour à tour et l'évite et le presse;
Et tel qu'un général, près d'une forteresse
Que couvient des rochers, qu'entourent des marais,
Surprend le côté faible, et s'ouvre des accès;
Tel Raymond de ses coups marque et choisit la place:
Il assiége d'Argant la gigantesque masse,
Et quand de l'ennemi qu'il trompe à tout moment
La force et le courroux s'épuisent vainement,
Trop faible pour percer l'airain de son armure,
Il en cherche de l'œil la mobile jointure.
C'est là que par trois fois son glaive s'est porté,
Et le glaive trois fois en sort ensanglanté.
Argant serre à la fin le vieillard hors d'haleine;
D'Aquilin cette fois toute l'adresse est vaine;
Raymond ne peut parer ni fuir un tel effort,
Sur lui le bras d'Argant descend avec la mort.
Mais l'ange oppose alors son égide invisible;
Elle a reçu le coup; le cimeterre horrible,
Comme un verre fragile, est venu s'y briser.
Forgé d'un bras mortel, que peut-il opposer
Au bouclier céleste, impérissable ouvrage?
Le Sarrasin, muet de surprise et de rage,
A peine en croit ses yeux; sur ces tronçons épars,
Sur sa main désarmée il fixe ses regards,
Et croit du chevalier l'armure invulnérable.
Du comte, à qui le ciel cache un bras secourable,
La cuirasse est intacte, et de son casque entier

Le combat n'a pas même offensé le cimier.
Le généreux Raymond en lui-même balance :
Il a droit d'achever une juste vengeance,
Ou du moins l'ennemi doit s'avouer vaincu ;
Mais Raymond, qui toujours pour l'honneur a vécu,
Dédaigne une victime impunément frappée ;
Il est prêt à crier : « Va, prends une autre épée. »
A-t-il droit cependant, combattant pour les siens,
De remettre en danger la cause des Chrétiens ?
Pendant qu'il doute, Argant, d'une main forcenée,
De son glaive rompu lui lance la poignée,
Fond sur lui, le saisit, veut lutter corps à corps.
Raymond, sanglant, meurtri, repoussant ses efforts,
S'en délivre en blessant cette main qui l'embrasse :
D'un vautour affamé la serre est moins tenace.
Cet outrage imprévu lui rend tout son courroux ;
Sur le guerrier féroce il redouble ses coups.
Mais rien du Sarrasin ne peut dompter l'audace :
Fort d'une épaisse armure, et plus fort de sa masse,
Il résiste toujours, quoique toujours frappé.
Tel, battu par les vents, des flots enveloppé,
Tous ses mâts fracassés, ses voiles emportées,
Un navire aux assauts des ondes irritées
Oppose de ses flancs taillés dans les forêts
La structure robuste et les contours épais :
A côté de la mort est encor l'espérance.
Fier Argant, telle était ta superbe assurance ;
Tu bravais le trépas, tu prodiguais tes jours :
L'enfer prévit ta perte, et vint à ton secours.

De La Harpe.

L'EFFET DU TABAC.

Mons dé Groubac, qui s'én émerveillait,
Trouve un matin cent francs sur son billet ;
Il avait eu grand plaisir à le faire ;
Mais voulait-il l'acquitter ? Au contraire.
Fort à propos il est donc informé
Que des filoux ont pris le porte-feuille
Où son débet se trouvait renfermé ;
Et ce doux bruit qu'au hasard il recueille
Lui fut bientôt transmis et confirmé
Par le prêteur, qui, vu la circonstance,
Vint le prier de payer sur quittance,
Servant d'acquit, le billet adiré.
— Dé quel billet, mon cher monsieur André,
Mé parlez-vous ? Jé l'ignoré. — Du vôtre,
Apparemment ; je n'en avais point d'autre.
— Vous voulez rire ; il est trop avéré
Qué Groubac n'eut et n'aura dé sa vie
D'en faire aucun lé bésoin ni l'envie.
Sans répliquer, André sort indigné ;
Au tribunal Groubac est assigné,
Et le voilà qui soutient fort et ferme
N'avoir jamais aucun billet signé.
— A tant d'audace il faut enfin un terme,
Fripon ! L'écrit que tu croyais perdu,
Pour te confondre, à l'instant m'est rendu ;
Tiens, lis.... Groubac le prend, et, sans le lire,

De s'écrier avec émotion :
Dieux ! à quoi tient la réputation !
Cruel défaut ! On va peut-étré dire
Qué j'ai failli sur l'honneur ; et pourquoi ?
C'est qué vraiment lé billet est dé moi.
Puis de sa poche aux yeux de l'auditoire
Tirant et pipe, et boîte, et petit sac :
Voilà, Messieurs, d'où vient tout lé mic-mac ;
Feu mon docteur, qué j'aurais bien dû croire,
M'a répété cent fois : Mon chér Groubac,
Jé té lé dis, tu prends trop dé tabac ;
Tu finiras par perdré la mémoire.

M. Pons de Verdun.

IMPROMPTU

A Madame la Duchesse de la Vallière, *qui était belle encore à quatre-vingts ans.*

La Nature, attentive et sage,
A dit au Temps de respecter
Les charmes de ce beau visage,
Ne pouvant pas les répéter.

Madame d'Houtte....

LE LARCIN JUSTIFIÉ.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver ?

« VENEZ dans ces jardins charmans
« Où l'œil à chaque pas s'étonne
« En voyant les fleurs du printemps
« S'unir aux présens de Pomone :
« Là, le papillon incertain
« Vá, révient, vole, se repose,
« Et boit le nectar du raisin,
« Ivre des parfums de la rose.

« Pourtant, si quelqu'un, peu flatté
« Du plaisir de la perspective,
« Sur une treille était tenté
« De porter une main furtive,
« J'interdis aux vœux indiscrets
« Les fruits qu'aux regards elle expose ;
« Mais, en revanche, je permets
« Le simple larcin d'une rose. »

Ainsi chantait, sous des berceaux
Courbés en voûtes odorantes,
Palémon taillant des rameaux
Soutiens de ses tiges naissantes :
A ses côtés Fillette était,
Semblable à la fleur fraiche éclose,

Qui sur joli minois portait
Blancheur de lis, éclat de rose.

Lors Colin prend en tapinois
Baisers plus doux par le mystère.
Holà! qu'est-ce que j'apperçois ?
S'écrie avec courroux son père ;
Mais l'amant, sans être surpris,
Lui dit : De mes droits je dispose.
Ainsi que vous l'avez permis,
Vous voyez, je cueille une rose.

Vous qui, d'amour craignant les feux,
Fuyez un amant téméraire,
N'arrêtez vos pas, ni vos yeux,
Sur le vif émail d'un parterre :
Fille jolie en un jardin
A la méprise nous expose,
Et l'amour lui fait le larcin
Que le zéphir fait à la rose.

M. CORNETTE.

DISTIQUE

Sur un homme assez malheureux pour ne voir que des sots.

IL ne voit que des sots ; c'est un fâcheux indice :
On voit tout jaune, hélas ! quand on a la jaunisse.

M. Fabien PILLET.

PROLOGUE

D'un nouveau Recueil de Fables, que l'auteur se propose de publier.

L'APOLOGUE me plaît ; je ne sais quel penchant
Vers ce genre naïf me ramène sans cesse.
D'Ésope toutefois j'ai déserté le champ
Pour briguer les faveurs d'une ingrate déesse ;
Mais comment pénétrer, parmi tant de rivaux,
Dans le palais de Melpomène ?
En vain du noble fils d'Alcmène
J'avais peint la jeunesse (1) et chanté les travaux ;
En vain mon œuvre poétique
Avait su trouver grace aux yeux de la critique ; (2)
Pour combattre l'Envie et dompter ses serpens,
Je n'avais point d'*Alcide* emprunté la massue :
J'ai vu leurs efforts triomphans
Et mon espérance déçue.
Que je plains mes autres enfans !
Oui, *Mahomet*, *Gustave*, *Œnone*, (3)
Il faut que votre père, hélas ! vous abandonne.

(1) *La Jeunesse d'Alcide*, opéra-ballet, en un acte, appris, répété et annoncé pendant un mois sur les affiches du spectacle.

(2) Le jury du théâtre des Arts.

(3) Trois autres ouvrages lyriques, dont le premier a été reçu cinq fois depuis 1792, et mis en musique par M. *Langlé*, d'après l'invitation même du comité d'administration.

Écoutez, écoutez ces nouveaux Marsyas
Qui du talent modeste étouffent les prémices;
Voyez renaître l'hydre à l'ombre des coulisses;
Le théâtre est enfin l'étable d'Augias....
Que faire contre cette ligue?
Votre père, jaloux de vivre en liberté,
A beaucoup de candeur mêle un peu de fierté;
Il hait la flatterie, il méprise l'intrigue....
Adieu donc, mes enfans, puisqu'il n'est plus d'espoir!
Adieu donc aussi, Melpomène!
J'ai vu de près ta cour et le train qu'on y mène:
D'un volontaire exil je me fais un devoir.
Ma timide muse peut-être
Un jour t'eût présenté de nouveaux rejetons;
Mais Ésope m'appelle; il fut mon premier maître;
Ses acteurs ont leur prix, si je sais m'y connaître,
Et je retourne à mes moutons.

M. le Bailly.

VERS

MIS AU BAS DE MON PORTRAIT.

De son crayon et savant et fidèle,
Tissot m'a rendu trait pour trait:
Toi qui connais les défauts du modèle,
Lève les yeux, tu me verras parfait.

M. Félix P***, de Lyon.

ARMIN ET GALVINA.

DANS les combats, les plus vaillans guerriers
Aux pieds d'Armin tombaient froids et sans vie ;
Dans les forêts de la Scandinavie
L'ours expirait sous ses traits meurtriers ;
De cent ruisseaux les fugitives ondes
Désaltéraient les troupes vagabondes
Des daims légers dans ces forêts nourris ;
Aux aboiemens de ses dogues chéris
Retentissaient cent cavernes profondes.
Le bel Armin brûlait pour Galvina,
Aimable fleur de ce triste rivage ;
Même desir vers Armin entraîna
Cette beauté dédaigneuse et sauvage.
Dans les vallons blanchis par les frimas,
Dans les palais, au sommet des montagnes,
Se montrait-elle auprès de ses compagnes ?
On n'admirait que ses jeunes appas.
L'arc pluvieux qui, dans l'or de la nue,
Fait resplendir ses mobiles couleurs,
L'astre du soir dont les rayons flatteurs
Du jour éteint consolent l'étendue,
Ont un éclat moins touchant et moins pur.
Ses yeux charmans brillaient d'un doux azur ;
En noirs anneaux flottait sa chevelure.
Dès que l'aurore, humectant la verdure,
De ses rayons éclairait nos climats,

L'arc à la main, précipitant ses pas
Au fond des bois témoins de son audace,
Du sanglier elle suivait la trace,
Et lui lançait les flèches du trépas.
Le noir Grumal brûlait aussi pour elle;
Mais à ses vœux Galvina fut rebelle :
Du seul Armin son œil fut enchanté;
Et quel guerrier joignait à plus de grace
Plus de vaillance, et sur-tout de beauté ?
Un jour tous deux, fatigués de la chasse,
Le front couvert d'une noble sueur,
Pour respirer le calme et la fraicheur,
S'étaient assis dans une grotte sombre,
Grotte écartée, et bien chère à leurs yeux;
On y voyait étinceler dans l'ombre
Les boucliers que portaient leurs aïeux.
« Repose ici sans crainte, mon amie,
« Dit le héros. Sur la roche noircie
« Je vois errer un chevreuil bondissant;
« J'y cours.... » Soudain la belle en rougissant :
« Armin, pourquoi me laisser sans défense ?
« Ne sais-tu pas que Grumal quelquefois,
« Rassasié de féroces exploits,
« Sous cet abri vient chercher le silence ?
« Mon bien-aimé, veille sur mon repos. »
Armin s'éloigne, et Galvina craintive
A son insu veut suivre le héros
Déjà pressant la biche fugitive.
Elle revêt une armure d'airain;
D'un glaive nu charge sa faible main,

Et, de son casque abaissant la visière,
Du roc profond sort d'un pas incertain.
Bientôt Armin, à travers la bruyère,
Voit resplendir le formidable acier :
Saisi d'horreur, de rage, d'épouvante,
Il bande l'arc ; la flèche obéissante
Vole, et se plonge au cœur du faux guerrier.
L'infortuné ! quelle douleur amère
Doit expier ce triomphe fatal !
Il s'applaudit de la mort d'un rival ;
Mais de quel sang il a rougi la terre !
O désespoir ! ce sang noir et fumant
D'un sein de lis et jaillit et bouillonne....
C'est Galvina, que la mort environne,
Qui se présente aux yeux de son amant.
Armin, penché sur la fleur qu'il moissonne,
Ne peut donner l'essor à ses regrets....
Il pousse un cri...; sa force l'abandonne,
Et le trépas se répand sur ses traits.

Dormez tous deux sous la pierre sauvage,
Jeunes amans, dignes d'un meilleur sort ;
Dormez en paix aux sifflemens du nord,
Au bruit des flots tourmentés par l'orage ;
Mais, dans les airs, brûlez de nouveaux feux,
Et quelquefois, à l'heure solitaire
Où les brouillards enveloppent les cieux,
Accompagnés de l'ombre et du mystère,
De vos soupirs attendrissez ces lieux.

M. Baour-Lormian.

L'ARBRISSEAU COUPÉ.

IMITATION DE L'ITALIEN.

Sur un terrain fertile, au bord d'une onde pure,
Croissait un arbrisseau charmant,
Qui se couvrait déjà de fleurs et de verdure.
Un bras jaloux le coupe ; il perd en un moment,
Au grand regret des nymphes du rivage,
L'honneur naissant de son jeune feuillage :
Le ruisseau perd son plus bel ornement.

Victime d'une injuste rage,
Malheureux et tendre arbrisseau,
Faut-il, au printemps de ton âge,
Mourir et si vert et si beau ?

Dans cet arbuste, Églé, tu vois mon espérance ;
Tu vois l'image de mon sort.
Tes regards à l'espoir avaient donné naissance :
Tes dédains, tes rigueurs, lui donnèrent la mort.
De l'arbre à moi la seule différence,
C'est qu'il ne peut reprendre l'existence,
Et qu'à ta voix je puis revivre encor.

M. Kerivalant.

LES MIRACLES.

CONTE.

Le saint qui du calendrier
Mérite mieux qu'on le révère,
C'est le grand saint Vincent Ferrier.
N'étant encor que simple frère,
Au miracle il faisait crier,
Tant que l'abbé du monastère
Où le saint homme était reclus,
Des dons du ciel craignant l'abus,
Lui commanda de n'en plus faire
Sans expresse permission.
Le saint avec soumission
Observa cet ordre sévère.
Un jour le bienheureux Vincent,
Auprès d'une église passant,
Du plus haut de la couverture
Vit un pauvre homme qui tombait,
Au danger de grande fracture
Si jusqu'à terre il arrivait.
D'un trait de sa volonté pure,
Perçant les cieux comme un éclair,
Vincent retient son homme en l'air :
Songeant à la défense, il n'ose
De son chef aller plus avant,
Et court en hâte à son couvent

A l'abbé raconter la chose;
Lui dit que l'homme suspendu,
A sa famille nécessaire,
Mérite d'être descendu.
Soit, dit le vénérable père.
Aussitôt le bienheureux frère
Retourne, et trouve au même endroit
Le couvreur en même posture,
Assez, ainsi que chacun croit,
Embarrassé de sa figure.
Vincent lui fait signe du doigt;
Aussitôt, comme l'alouette
Qui, du ciel se précipitant,
Dans les airs fait la pirouette,
Notre homme, au grand étonnement
De la foule à tort inquiète,
Sur la main de l'anachorète
Vient se reposer doucement.
Quelques jours après ce miracle,
A Vincent s'offre le spectacle
D'un autre homme encore tombant,
Encor suspendu par Vincent,
Qui du personnage s'informe;
Ensuite à son supérieur
Il en fait le récit en forme:
C'est lui, dit-il, un pauvre auteur,
Mauvais plaisant, hardi critique,
Qui, dans son transport frénétique,
Se croyant sur le dos ailé
D'un cheval, Pégase appelé,

S'est laissé choir d'une guérite ;
Un homme que chacun évite,
Une espèce de loup-garou....
Qui va rarement à la messe.
— Un miracle pour un tel fou !
Dit le révérend ; rien ne presse.
Allez, qu'en l'air on le confesse,
Et puis qu'il se casse le cou.

FRÉRON.

VERS

Prêtés à Mademoiselle Diane de la Vaupalière, *âgée de sept ans, qui avait battu le buste de* Socrate *dans le jardin de l'auteur.*

Quoi ! j'ai battu Socrate, et mon bras n'est pas mort!
O jeunesse ignorante ! Eh ! savais-je qu'un sage,
Sous ce marbre caché, méritait mon hommage ?
N'importe ; j'ai frappé.... Pour expier mon tort ;
Renais, homme divin ; à ces traits joins ton ame,
Et tu verras bientôt Diane à tes genoux
Solliciter l'honneur de s'appeler ta femme,
Et mieux que la première adorer son époux.

REULIÈRES.

VERS

Servant d'envoi à un porte-feuille et à une lettre.

Ah ! croyez-moi, défaites-vous
D'un fatras d'écrits circulaires,
De tant de jolis billets doux
Remplis d'ardeurs imaginaires;
De nos messieurs aux airs pincés,
A la tournure confiante,
Brûlez les petits vers glacés
Et la prose insignifiante :
Mais, d'un tendre et discret amant
Lorsque vous recevrez l'hommage,
Quand il mettra dans son langage
Moins d'esprit que de sentiment ;
Quand son style même un peu bête,
Exprimant un timide aveu,
Vous prouvera que tout son feu
Vient du cœur et non de la tête,
Des lettres écrites ainsi
Pourront valoir qu'on les recueille ;
Serrez-les dans ce porte-feuille,
Et commencez par celle-ci.

M. Andrieux.

LE VIN ET LA VÉRITÉ.

CHANSONNETTE.

AIR : De la pipe de tabac.

In *vino veritas!* mes frères,
Nous dit un proverbe divin ;
Dieu, pour nous faire aimer nos verres,
Mit la vérité dans le vin.
J'obéis à sa loi suprême ;
Comme buveur je suis cité :
On croit que c'est le vin que j'aime ;
Mes amis, c'est la vérité.

On croit que la philosophie
N'a jamais troublé mes loisirs,
Et qu'à bien jouir de la vie
J'ai toujours borné mes desirs ;
On dit, quand je cours sous la treille :
C'est le plaisir, c'est la gaîté
Qu'il va chercher dans sa bouteille !...
Mes amis, c'est la vérité.

On croit aussi que la tendresse
Fait quelquefois battre mon cœur ;
On croit qu'une jeune maîtresse
Est nécessaire à mon bonheur ;

Quand je trinque avec une belle,
Chacun dit : C'est la volupté,
C'est l'amour qu'il cherche auprès d'elle !...
Eh ! Messieurs, c'est la vérité.

M. Armand Gouffé.

LE HOCHET DE MADAME GERTRUDE.

Hé quoi ! disait le père Séraphin,
D'un ton sévère, à la dame Gertrude,
Hé quoi ! toujours déchirer son prochain !
Défaites-vous d'un péché d'habitude
Aussi difforme ; allez, corrigez-vous,
Et sans délai venez vous faire absoudre.
— Me corriger ! pourrai-je m'y résoudre ?
Mon père, hélas ! calmez votre courroux.
Qu'exigez-vous d'une faible mortelle ?
Le juste même a son péché mignon ;
Oui, chacun suit sa pente naturelle.
Dans son amour pour le beau Lisimon,
Zulmé se plaît à braver la décence ;
La jeune Églé n'aime que la dépense ;
Olympe au jeu ruine sa maison ;
Moi je médis : ce reste de faiblesse,
Quand la beauté fuit avec la jeunesse,
Est le hochet de l'arrière-saison.

M. Chas.

LEÇON DE PHYSIQUE
SUR LES COULEURS,
D'APRÈS LE SYSTÊME DE *NEWTON*.

C'EST au soleil, disais-je à ma Glycère,
C'est au soleil que tu dois ces couleurs
Qui te font rivale des fleurs
Qu'offre à nos yeux ravis la saison printanière.
C'est lui qui teint du plus doux incarnat
Ton visage si frais et tes lèvres mi-closes ;
C'est lui qui fait rougir la groseille et les roses,
Qui même au diamant prête un si bel éclat.
Il peint les cieux d'azur, et dans chaque climat
Colore, anime, éclaire toutes choses.
Quand un de ses rayons, perçant l'air qu'il franchit,
Vient tomber sur ce double et mobile hémisphère
Où la fraise vermeille au lis charmant s'unit,
Sans le décomposer ton sein le réfléchit ;
De la blancheur c'est l'effet ordinaire.
Si, détourné de son chemin
Par un prisme triangulaire,
Il se rompt, se divise et touche encor ton sein,
Peintre amoureux d'un si joli satin,
Des couleurs de l'iris à l'œil il le décore.
Mais, lorsqu'il vient frapper le front d'un Africain,
Ce front noirci jamais ne se colore
Aux brillantes clartés de son rayon divin ;

Et, sans le réfléchir, il l'absorbe soudain.
Le noir enfin n'éclate ni n'éclaire.

A ce discours savant, mon aimable écolière
Ouvre ses grands yeux noirs, et sur les miens lançant
Un regard plein de feu sous sa longue paupière :
« Est-il bien vrai, dit-elle en souriant,
« Que le noir soit privé d'éclat et de lumière ? »
Brûlé par ce regard, je répondis : Ma chère,
Je le croyais ; j'en doute en ce moment.

M. Croiszetière.

ÉPIGRAMME.

Un bourgeois prit à son service
Un gars fort comme un Turc, dégourdi comme un Suisse.
Sois sage, mon ami ; va, je te donnerai
Bons gages, nourriture, et je t'habillerai.
Le lendemain matin, le maître, éveillé, sonne ;
Point de valet. Il jure, il appelle ; personne.
Serait-il mort ? Il monte, et voit qu'entre deux draps
Mon câlin se dorlote, aussi frais qu'une nonne.
Comment ! à te sonner quand je me romps les bras,
Tu restes coi, maraud, dans ta coquille ?
— Mais, mon maître, à tort vous criez ;
Pouvais-je nu ?... — Faut-il, coquin ! que je t'habille ?
—Vous m'aviez dit, Monsieur, que vous m'habilleriez.

A ZELMIRE.

Zelmire, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront;
Il saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits:
On me vit ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatans,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

LE PETIT BOIS.

RONDEAU.

A UN MILITAIRE.

Au petit bois où l'amitié fidelle
Allait ouïr la gente colombelle
Roucouler beaux et suaves accens,
Je cheminai vers la fin du printemps.
Bocage frais qu'habite Philomèle,
Herbe menue et pelouse plus belle,
M'offraient plaisirs tant doux, tant attrayans,
Qu'aurais voulu tenir la pastourelle
Au petit bois.

Poursuis tes faits généreux et vaillans;
Porte l'effroi parmi les assaillans,
Mais sois loyal envers jeune pucelle.
Après la paix viens habiter nos champs;
Nous mènerons la tendre jouvencelle
Au petit bois.

M. Dourneau.

LE LION, LE LOUP ET LA BREBIS.

FABLE.

Un grand seigneur du peuple bête,
Animal carnassier, vorace, un loup enfin,
Et des loups le plus fin,
Entretenait un jour en tête à tête,
Tout bas,
Une brebis, et ne la mangeait pas.
— Et ne la mangeait pas! Certes, dira Nicaise,
Voilà le loup le plus humain....
— Humain n'est pas le mot; voici la thèse:
Le sire avait, dès le matin,
Croqué deux brebis fort à l'aise:
Faim de loup en mangeant s'appaise;
Or, s'il ne croquait pas la troisième soudain,
C'est que le loup n'avait pas faim.
Mais revenons. D'un ton de suffisance,
Voici ce que disait le loup à la brebis:
Le haut rang où le sort m'a mis
Me donne sur ta vie une pleine puissance;
Je puis te la ravir; cependant ma clémence
Veut te la conserver: tu dois, d'un front soumis,
Me payer le tribut de ta reconnaissance.
Si tu doutais encor qu'il me fût bien dû, pense
A ce que je puis faire, et que je ne fais pas:
Des timides troupeaux j'ai juré le trépas,

J'ai fait voler la mort dans ces tristes campagnes,
Je me suis abreuvé du sang de tes compagnes;
Je puis te faire enfin subir le même sort;
Tremble : j'en ai le droit, car je suis le plus fort.
Ainsi parlait le loup. Cependant dans la plaine
S'avance en rugissant un lion hors d'haleine;
La faim le presse, et, pour le coup,
Lion à jeûn est pis que loup.
Tout s'enfuit à l'aspect du sire redoutable :
La brebis en bêlant regagne son étable;
Le loup veut fuir aussi; mais le maître l'a vu.
Il le poursuit, l'atteint, et d'un grand coup de patte
Lui pourfend l'omoplate,
Le gobe, et le loup a vécu.
Tremblante et respirant à peine,
D'un trou de son taudis,
La brebis
Avait vu l'effrayante scène.
Quelle était ma crédulité !
S'écria-t-elle; autant que je m'y puis connaître,
Le lion a peu respecté
Ce loup si craint, et qui voulait tant l'être.
Quoi ! lorsqu'il me traitait avec tant de fierté,
Le malheureux avait un maître !

Ceci nous apprend, mes amis,
Qu'on peut choir tout d'un saut du grenier dans la cave;
Et que tel fait le maître auprès de la brebis,
Qui près du lion n'est qu'esclave.

M. R...., de Marseille.

DÉBUT DE LA CAROLÉIDE,

POÈME ÉPIQUE EN DOUZE CHANTS.

Dans le vaste Occident, le héros qui m'inspire
Fit respecter ses lois, fit aimer son empire;
Et, roi législateur, et pieux conquérant,
Par cent peuples vaincus fut surnommé le Grand.
En vain, pour arrêter sa course triomphante,
Les guerriers que le Nord, ceux que le Sud enfante,
De l'Orient armé provoquant les vaisseaux,
Soulèvent contre Charle et la terre et les eaux;
En vain, pour assouvir leur haine vengeresse,
Employant tour à tour ou la force ou l'adresse,
Des ennemis puissans, dans sa cour, aux combats,
De piéges, de dangers environnent ses pas :
Il triomphe de tout, et, vainqueur de Bysance,
Il revêt des Césars la pourpre et la puissance.
Toi qui peins les héros, et les mœurs, et les temps,
Histoire! ouvre à ma voix tes fastes éclatans;
De dix siècles unis franchissons l'intervalle,
Et sur-tout que jamais la fable, ta rivale,
Ne mêle à tes discours ses récits mensongers!
Que jamais, t'étouffant sous des faits étrangers,
La magie, art fécond en stériles merveilles,
N'ose usurper tes droits, et profaner mes veilles!
Mais si, m'abandonnant dans un essor si beau,
Quelquefois à mes yeux s'éclipse ton flambeau,

Souffre alors que, sans lui poursuivant ma carrière,
De fastes moins brillans j'emprunte la lumière ;
Sinon j'imiterais le stupide nocher,
Qui, dès que le soleil atteindrait son coucher,
N'osant lire sa route au séjour des étoiles,
A des vents protecteurs refuserait ses voiles.
Dis-moi d'abord les noms des peuples et des rois
Qui contre un héros seul s'armèrent tant de fois ;
Dis quels nœuds unissaient leurs phalanges guerrières
Que séparaient des flots les humides barrières.
Un jour, lassés encor de disputer entr'eux
Les dons d'un sol ingrat et d'un ciel rigoureux,
Et ressaisissant tous leurs lances, leurs épées,
Que d'un sang ennemi jadis ils ont trempées,
Les fiers enfans du Nord désertent leurs frimas,
Et couvrent du Midi les fertiles climats.
Près du Tibre assemblant leurs légions avares,
Les Lombards indomptés, les Sarmates barbares,
Les Huns aux longs cheveux, tressés en longs serpens,
Paraissent ; et, changés en esclaves rampans,
Tous les rois d'Italie et leurs soldats novices,
Amollis par la paix, énervés par les vices,
Leur apportent de l'or, et reçoivent des fers :
Tandis que des Germains les bataillons divers,
Conduits par la valeur, séduits par l'espérance,
Précipitent leurs pas aux portes de la France.
Vain espoir ! vain courage ! ambitieux guerriers,
Vous trouvez des cyprès en cherchant des lauriers ;
Et déjà votre sang, vos cadavres livides,
Engraissent nos sillons et les vautours avides.

Tels furent les destins de ces fiers ennemis
Que de ses flancs glacés le Nord avait vomis.
Ainsi, quand un grand fleuve, usurpant ses rivages,
Et sur des champs lointains étendant ses ravages,
Attaque, arrache, entraîne, et roule dispersés
Des arbres abattus et des murs renversés,
Un vaste roc, assis sur sa base profonde,
N'oppose que sa masse à tout l'effort de l'onde.
La Renommée à peine instruisait les humains
Du combat si fatal aux belliqueux Germains,
Qu'un long cri, consolant leurs ombres éplorées,
A retenti du Tibre aux mers hyperborées.
De rage ou de douleur le Saxon a frémi;
Le Hun a frissonné, le Lombard a gémi;
Et, surpris et honteux de connaître les larmes,
Le féroce Sarmate a pleuré sur ses armes.

M. Theveneau.

SUR LE COSTUME DES DAMES.

Au siècle passé, la Sculpture
Trouvait à peine, au poids de l'or,
Des beautés qui de la nature
Lui dévoilassent le trésor.
Pour les arts on voit plus de zèle,
Depuis qu'un nouveau jour a lui;
Il n'est point de belle aujourd'hui
Qui n'offre à nos yeux un modèle.

JEAN GOUSSAUT.

CONTE.

Il était bête, Jean Goussaut,
Comme on dit, à manger de l'herbe;
Si que par-tout, pour dire un sot,
Son nom venait comme un proverbe.
Or il advint qu'en un tripot,
Dorilas, par étourderie,
Au jeu de piquet fut capot,
Ce dont tout penaut il s'écrie :
« Parbleu ! je suis un franc Goussaut. »
Goussaut paraît, entend le sire,
Et lui dit : « Vous êtes un sot. »
— Précisément, monsieur Goussaut;
C'est là ce que je voulais dire.

M. Famin.

IMITATION

D'UNE ÉPIGRAMME LATINE DE *MÉNAGE*.

Gellia pour mari d'un aveugle a fait choix.
Oh ! qu'elle a bien fait, la rusée !
Après l'avoir vue une fois,
Qui jamais l'aurait épousée ?

TOUT EN PETIT.

CHANSON.

AIR : Mon père était pot.

Pour t'instruire, portant aux cieux
Ta petite nacelle,
Où va, petit ambitieux,
Ta petite cervelle ?
Gagne à petit bruit
Ton petit réduit,
Petit être superbe.
De tout, en petit,
Un ciron t'instruit
Sur un petit brin d'herbe.

Petite pluie abat grand vent,
Dit un petit proverbe.
Un petit grain produit souvent
Une très-forte gerbe.
En analysant,
En décomposant
Ce colosse effroyable,
C'est de toutes parts,
En morceaux épars,
Un petit grain de sable.

Dans un petit coin je voudrais
Un petit hermitage,

Où je pourrais jouir en paix
De mon petit ménage.
Un petit berceau,
Un petit ruisseau
Faisant petit murmure,
Un petit bateau,
Un petit coteau
Couronné de verdure.

Prenant petits poissons au bout
D'une petite ligne,
Je voudrais posséder sur-tout
Une petite vigne.
Dans mon petit bien,
Même un petit chien
Comblerait mon envie :
Un petit enfant,
Et par conséquent
Une petite amie.

Un petit souper sans façon
Est un bien délectable.
Je veux, en petite maison,
Une petite table.
Dans tous mes repas
Force petits plats;
Puis d'un vin de Tonnerre
Boire un petit coup,
Ou boire beaucoup,
Mais dans un petit verre.

Petits ouvrages sont du goût
De nos petites dames.
Ce qu'on aime en France avant tout,
Ce sont les petits drames.
Un petit instant
Heureux en sortant
Du petit Vaudeville,
Je vais à Louvois
Rire en tapinois
A la *Petite Ville.*

Par de petits soins, en amour,
Chacun prend sa chacune.
Le gagne-petit fait un jour
Sa petite fortune.
Petit dit beaucoup,
Mon petit dit tout.
Quand la petite Rose
Au petit Bastien
Dit : Petit vaurien ;
C'est qu'il vaut quelque chose.

Il ne faut qu'un petit réduit
A l'enfant de Cythère.
Dans l'asile le plus petit
Le bonheur se resserre.
Point de grands palais ;
De l'éclat jamais
L'amour ne s'embarrasse ;
Des biens le plus doux

Est celui de tous
Qui veut le moins de place.

Voyant dans mon petit jardin
En petit la nature,
Savourant un plaisir sans fin
A petite mesure,
Il me suffirait
En petit bosquet
D'être un petit Alcide;
J'irais petits pas
Aux petits états
Du petit dieu de Gnide.

M. Le Prevost-d'Iray.

MOT DE MÉNANDRE.

Les regards attachés sur un portrait d'Hélène,
Dernier chef-d'œuvre de Zeuxis,
Ménandre ne pouvait reprendre ses esprits,
Et d'admiration il respirait à peine.
Que trouvez-vous donc là qui soit si merveilleux?
Lui dit quelqu'un : hélas! lui répondit Ménandre,
Dès que vous n'avez pas mes yeux,
Quand je vous le dirais, vous ne pourriez l'entendre.

M. Boisard.

LE PRINTEMPS PERDU.

A MADAME J.....

Tu l'as voulu ce cruel sacrifice;
J'ai résisté, mais j'ai subi ta loi,
Et ce printemps aux amours si propice,
Ce long printemps s'est passé loin de toi.

J'ai vu les fleurs émailler la verdure;
Leur doux parfum ne m'a point embaumé:
J'ai des ruisseaux entendu le murmure;
Mon cœur flétri ne s'est point ranimé.

Le rossignol, par le chant le plus tendre,
Voulut en vain consoler ma douleur;
Il a forcé mon oreille à l'entendre,
Mais ses accens n'ont rien dit à mon cœur.

Bosquets rians, forêts majestueuses,
Qui pour mon ame avez eu tant d'attraits,
A mes regards, sous vos voûtes ombreuses,
Le myrte même est devenu cyprès.

Tout me déplaît, tout m'ennuie et me lasse;
L'azur du ciel, le pourpre de ses feux,
L'astre du jour, la nuit qui prend sa place,
Et de Phébé le char silencieux.

De nouveaux jours ma trame en vain s'augmente ;
Présent stérile et bienfaits superflus !
Ah ! le fuseau de la parque impuissante
File des jours dont je ne jouis plus.

Non, loin de toi je ne saurais plus vivre ;
Déjà la mort tient mes sens asservis.
De ce trépas qu'un seul mot me délivre.
Dis-moi : Reviens ; je respire et je vis.

J'ai des saisons vu le cercle mobile,
Trente-six fois ramener dans nos champs
L'été, l'hiver et l'automne fertile ;
Mais je n'ai vu que trente-cinq printemps.

M. M. A. J.

AU ROI DE PRUSSE.

1750.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour !
Retraite du vrai sage, et temple du vrai juste !
J'y voyais Horace et Salluste.
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les desirs !
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs !
Que j'aimais l'homme en lui ! Pourquoi faut-il qu'il règne ?

VOLTAIRE.

TRADUCTION

DE LA SECONDE ÉLÉGIE DE *TIBULLE*.

Buvons encor, buvons ! Que Morphée et Bacchus
S'emparent de mes sens par la douleur vaincus !
Gardez de m'éveiller ! leur baume dans mes veines
Circule, et de l'amour a suspendu les peines :
Buvons, puisque Délie, esclave d'un jaloux,
Gémit dans sa prison sous d'odieux verroux.
Porte sourde à ma voix, que les vents, que la foudre,
Que les dieux irrités te réduisent en poudre...
Mais plutôt pour moi seul ne te ferme jamais !
Épargne-moi les cris de tes gonds indiscrets :
Si j'ai pu te maudire en mon délire extrême,
Que l'imprécation retombe sur moi-même !
Rappelle-toi mes vœux, mes prières, mes pleurs,
Quand je parais ton seuil de couronnes de fleurs.
De tes geoliers, Délie, ose braver la rage ;
Il faut oser : Vénus protége le courage ;
Vénus du jeune amant seconde les projets ;
Elle ouvre en sa faveur les asiles secrets ;
Vénus instruit l'amante, à l'ombre du mystère,
A se rendre pieds nus au réduit solitaire,
A déserter sans bruit la couche d'un époux,
A donner sous ses yeux l'heure du rendez-vous ;
Des signes empruntant la muette éloquence,
Vénus plus d'une fois fit parler le silence.

Mais il est peu d'amans dignes de ses leçons.
Pour lui plaire affrontant les rigueurs des saisons,
Son heureux favori ne connaît point la crainte;
Du fer impunément il peut braver l'atteinte :
La déesse a sur lui les yeux toujours ouverts.
Eh ! que me font à moi les glaces des hivers,
Les autans déchaînés et les torrens de pluie,
Les courses, les travaux, pourvu que ma Délie
Daigne agréer enfin mon hommage assidu,
Et me donner du doigt le signal attendu....

Passant, ferme les yeux, respecte mon audace !
Vénus de ses larcins aime à cacher la trace.
Ne va pas m'effrayer par un bruit indiscret,
T'informer de mon nom, divulguer mon secret,
Approcher de mes yeux l'importune lumière !
Si tu m'as reconnu, que ce soit un mystère,
Ou Venus t'apprendra, trop tard pour ton malheur,
Qu'elle naquit du sang et des flots en fureur.

Mais loin de nous, Délie, un effroi ridicule !
Rien ne pourra convaincre un mari trop crédule;
Il n'écoutera rien : celle qui l'a prédit
Est savante en son art, et jamais ne mentit.
Je l'ai vue arrêtant les astres dans leur course;
Elle fait remonter les fleuves vers leur source;
Elle évoque les morts du fond des monumens,
Sait ranimer leur cendre et leurs froids ossemens.
Le magique pouvoir de sa voix sépulcrale
Dissipe ou réunit la cohorte infernale.
D'un mot elle ôte au ciel ou lui rend sa clarté;
Elle répand la neige au milieu de l'été.

Médée entre ses mains a remis sa puissance.
Je tiens d'elle un moyen de cacher ta présence :
Ton époux me verrait enchaîné dans tes bras,
Que, toujours plus aveugle, il ne le croirait pas.
Mais prends garde, ô Délie! à tout autre contraire,
Ce n'est que pour moi seul que le prestige opère.
Le dirai-je ? Elle osa, par ses enchantemens,
Se vanter d'appaiser l'excès de mes tourmens.
En vain elle alluma la flamme expiatoire ;
En vain elle immola sa brebis la plus noire :
Mon cœur, loin d'abjurer un malheureux amour,
Ne demandait, hélas! qu'un trop juste retour ;
Et j'eusse, avec horreur, repoussé comme impie
Le vœu de pouvoir vivre un seul jour sans Délie.

M. Kérivalant.

LE CHARLATAN.

Vous applaudissez à l'audace
De cet ignorant médecin
Qui décide en aveugle et que rien n'embarrasse ;
Qui d'un art bienfaisant fait un art inhumain!
Autant vaudrait louer en face
La bravoure d'un assassin.

M. Croiszetière.

LE RÉVEIL INDISCRET.

CERTAIN curé gourmandait ses confrères,
Et pour un rien sans cesse les prêchant,
Exigeait d'eux les mœurs les plus austères :
Le vieux Caton était moins censurant.
Dans sa retraite, il élevait pourtant
Une beauté fraîche autant que piquante.
C'était vingt ans, c'était un doux maintien,
C'était cet air qui rappelle un vaurien ;
Mais du pasteur *Marie-Anne* est parente ;
Ce mot dit tout : resserrer leur lien,
N'est plus pour eux qu'un devoir de chrétien.
Or il advint que dans son voisinage,
Chez un vicaire il fut pris par l'orage.
Forte est la pluie, et très-sombre est la nuit.
Plus n'est moyen de gagner son réduit.
Il faut coucher ; mais dans son hermitage
Le pauvre prêtre, hélas ! n'avait qu'un lit.
C'en est assez, mon curé le partage,
Prie avant tout et la Vierge et Jésus ;
Et par pudeur il garde sa soutanne ;
Mais le matin, au lieu d'un *oremus*,
Soit habitude ou rêve trop profane,
Il s'écria : Lève-toi, *Marie-Anne*,
Le magister a sonné l'*angelus*.

M. PHILIPON LA MADELAINE.

A M. A.

Eh quoi ! de l'Athénée où sous un nom de guerre
Tu remplissais si bien l'emploi d'observateur,
On vient de te chasser.... et tu prends de l'humeur ;
Mon ami, calme ta colère,
Va, n'être que chassé, faisant ton ministère,
C'est s'en tirer avec honneur. (1)

M. H. D.

(1) Cette expulsion donna lieu à un procès sur lequel le *Journal de Paris*, du 13 prairial an 12, s'exprime ainsi :

Nous n'avons encore rien dit d'un procès singulier et presque ridicule intenté aux *administrateurs de l'Athénée* par M. *Félès*, un des rédacteurs du *Journal des Débats*, parce que, pour en parler, nous avons cru devoir en attendre l'issue. Voici le fait en peu de mots : Les administrateurs de l'Athénée, ne trouvant pas bon que M. Félès, *abonné à leur établissement sous un autre nom* (Dorimon), n'assistât aux séances des professeurs que pour travestir leurs leçons dans son journal, le firent consigner à la porte, avec la précaution toutefois de lui rendre l'argent de son abonnement. M. Félès, plus *piqué* qu'*humilié* de cet affront, crut voir dans cette affaire *pâture à la malignité*, et le sujet de *quelques bons articles* pour sa feuille ; il refusa son argent, réclama son droit aux séances de l'Athénée, insista, fut constamment éconduit, en porta ses plaintes au public, qui prit le parti d'en rire, et puis au tribunal de première instance, qui l'a débouté de sa demande et condamné aux dépens.

LE PAYSAN, LE POURCEAU ET LA SOURIS.

FABLE.

Sur le dos de son porc, qu'il avait mis en graisse,
Un paysan prit sur le fait
Une souris qui s'était fait
Un logis commode où l'hôtesse
Trouvait et le couvert et le vivre à souhait.
Quoi ! ladre, s'écria le manant en colère,
L'on te ronge tout vif et tu te laisses faire ?
A prendre soin de moi rien ne peut m'engager,
Lui répondit le porc, et je ris quand je songe
Que celui qui va me manger
Trouve mauvais que l'on me ronge.

M. Boisard.

QUATRAIN.

Dorimon, dans ce siècle, objet de sa satire,
N'apperçoit que des sots, des écrivains sans goût :
De l'amour de soi-même ô l'étrange délire !
Le bonhomme se voit par-tout.

ÉPITRE A M. DUMAS,

SUR LES PETITS VERS.

J'aime beaucoup les petits vers;
Ils sont enfans de la nature.
Joyeux disciple d'Épicure,
Fameux par d'aimables travers,
Pour fredonner ses jolis airs,
Hamilton choisit leur mesure.
Chez le volage Athénien,
D'Agathon la pudique amante
En petits vers conta fort bien
Son aventure peu décente.
L'auditoire fut enchanté
De sa naïveté piquante;
Et lorsque d'une voix tremblante
Apamis eut, de son côté,
Fait la peinture si touchante
Du trépas de son bien-aimé,
Sa douleur, ses yeux pleins de charmes,
Son teint par la rose animé
Qu'inondait un torrent de larmes,
Au cœur des juges attendris
Fit naitre un trouble involontaire....
Mais Théone avait su leur plaire,
Théone remporta le prix.
Gresset, dont la plume divine

Peignit Vert-Vert et le Méchant,
Gresset, dans son humeur badine,
Employa très-heureusement
Ce rythme aisé, doux et coulant
Qui chatouille agréablement
L'oreille délicate et fine.
Qui ne lirait avec plaisir
Les petits vers sur la Chartreuse,
Que, dans un fortuné loisir,
Sa muse légère et moqueuse
Enfila pour nous divertir ?
Aimés des Grands, chéris des Belles,
Desmahis, Bonnard et Boufflers,
Dans les archives immortelles
Ont consigné leurs petits vers.
Le fade jargon des ruelles,
Les précieux amphigouris
Dont à présent nos beaux-esprits
Ornent leurs froides bagatelles,
Étaient chassés de leurs écrits.
Au simple, au vrai toujours fidèles,
Le faux pour eux n'eut point d'attraits ;
Rimeur galant, mais sans apprêts,
Vous qui les prenez pour modèles,
Dumas, ne les quittez jamais.

M. Passeron.

FRAGMENT

D'un Poème intitulé : *Les Plaisirs du Poète.*

.... L'UNIVERS appelle à des travaux plus vastes
Celui qui de l'histoire interrogeant les fastes,
Aux accens de son luth, avec sévérité,
Proclame les arrêts de la postérité.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise;
A sa voix la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers:
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.
Tantôt, armant son bras du fer de Melpomène,
Il réveille à nos yeux, sur la tragique scène,
Les forfaits endormis au fond des noirs tombeaux;
Tantôt il peint des traits plus généreux, plus beaux,
Et, saisissant l'effet d'un contraste sublime,
Embellit la vertu de la laideur du crime.
Dieux! comme à ces tableaux, de moment en moment,
S'élève dans le cirque un doux frémissement!
O pouvoir du génie! il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.
Sophocle avait des fils, dont les cœurs endurcis

Avides d'envahir son tardif héritage,
D'un vieillard importun accusaient le long âge.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison par les ans affaiblie
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie.
Sophocle est accusé par ses enfans ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité:
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits;
Il lit Œdipe! il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée.
Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux....
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'enflamme à la voix des enfans du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,
Le Barde, le front ceint du chêne inspirateur,
Des guerriers de Morven allume la valeur,
Fait retentir Selma du signal des conquêtes,
Ramène les vainqueurs dans la salle des fêtes:

Il chante leurs exploits, et l'écho des déserts
Répète au loin leurs noms dans le vague des airs.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.
Les belles actions ont besoin de beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont frustré d'Homère.
Au seul nom d'un grand homme, un secret ascendant
Jusque dans ses fureurs dompte ce cœur ardent.
Thèbe a péri : la mort suit les pas d'Alexandre;
Cette vaste cité n'est qu'un monceau de cendre;
Dans l'effroyable amas de ses débris confus,
L'œil trompé cherche en vain Thèbe, Thèbe n'est plus.
Un seul toit est debout, un seul dans Thèbe entière :
C'est le toit où Pindare a fini sa carrière.
Alexandre épargna ces murs religieux,
Comme un temple autrefois habité par les Dieux.
Muse, recueille-toi ; dis quel pouvoir céleste
D'un peuple tout entier changea le sort funeste.
Farouche conquérant, le superbe Amurat,
Suivi de la vengeance, entre aux murs de Bagdad.
Des flots de sang sont prêts à sceller sa puissance;
Et, courbés sous le joug de son obéissance,
Vingt mille citoyens, dans leurs murs saccagés,
Vont périr en un jour, à ses yeux égorgés.
De la tombe déjà règne l'affreux silence :
Aux genoux du sultan un inconnu s'élance,...
C'est l'illustre Almanzor, Pindare des Persans !
Un trouble prophétique agite tous ses sens.

Le carnage s'arrête : on écoute.... Il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence ;
Fait parler de Bagdad les malheureux débris....
O prodige ! Amurat, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire ;
J'ignorais qu'un mortel eût sur moi quelqu'empire.
Pour combattre et soumettre Amurat a vécu ;
J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu.
Suis-moi ; tu me verras dans le jour qui s'apprête,
Faire de la vertu ma dernière conquête ;
Triompher de moi-même, expier mes forfaits,
Et forcer ton génie à chanter mes bienfaits ! »
Il ordonne : et soudain dans la ville alarmée,
Des pâles citoyens la grace est proclamée ;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almanzor voit tomber tout Bagdad à ses pieds ;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie ! »

M. Millevoye.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne ;
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

M. Boufflers.

LA CAVE.

AIR : Du vaudeville de la fille en loterie.

AUTREFOIS la folle Gaîté,
De l'Olympe à jamais bannie,
Avec l'aimable vérité
Marchait, dit-on, de compagnie;
Mais, pour se dérober depuis
A l'homme qui toujours les brave,
La Vérité choisit un puits,
La Gaîté choisit une *cave*.

Piron, admis dans son caveau,
Chantait au milieu des bouteilles;
Chaque jour un refrain nouveau
Couronnait ses joyeuses veilles.
Pourquoi donc plus d'un chansonnier
A-t-il aujourd'hui l'air si grave?...
Hélas! nous chantons au grenier;
C'est un peu trop loin de la *cave*.

En vain de tous côtés on dit
Que pour nous Phébus est avare;
Nous avons tous beaucoup d'esprit,
Chez nous la gaîté seule est rare.
Courbé sous des chaînes de fleurs,
Le vaudeville est un esclave

Qui, pour chercher la clef des cœurs,
A perdu les clefs de la *cave.*

La cave est le plus cher trésor
Du chansonnier quand il veut rire ;
Elle est utile au lourd Mondor
Qui régale et ne sait que dire :
Dès qu'il appelle à son secours
Vin de Champagne et vin de Grave,
On applaudit à ses discours....
Tout son esprit est dans la *cave.*

Dans la cave on peut à loisir
Caresser l'enfant de Cythère ;
Le vin lui promet du plaisir,
L'ombre lui promet du mystère :
Dans un bosquet, dans un vallon,
Il rencontre plus d'une entrave ;
Il meurt dans un brillant salon,
Il ressuscite dans la *cave.*

Bonum vinum lætificat !
Le bon vin fait du bien à l'homme :
En faut-il un certificat ?
Je n'irai pas chercher à Rome.
D'orgeat, de tisane, ou de thé,
Mon gosier jamais ne se lave ;
Et quand j'ai perdu la santé,
Je la retrouve dans la *cave.*

M. Armand GOUFFÉ.

L'ÉCOLIER ET LES FOURMIS.

FABLE.

Un fripon d'écolier, capricieux, mutin,
Aimant d'ailleurs le jeu, comme on l'aime au collége,
Usait, Dieu sait! du privilége,
Et s'embarrassait peu du grec et du latin.
Or, plantant là Virgile, Horace et même Homère,
Il faisait fréquemment l'école buissonnière.
Pour mieux prendre, un jour, ses ébats,
Il côtoyait une bruyère.
A ses yeux, par hasard, s'offre une fourmilière.
Ce peuple, comme on sait, dans ses petits états
Ne souffre point de gens qui se croisent les bras.
Aussi Dames fourmis remplissaient bien leur tâche.
En forme de procession,
Il fallait les voir, sans relâche,
Apportant ou traînant force provision.
Témoin de tant d'efforts et de tant d'industrie,
Que fait notre écolier? Hélas! le croira-t-on?
Et quelle indigne barbarie!
Le voilà, tout à coup, qui s'arme d'un bâton,
L'enfonce dans la fourmilière,
Bouleverse, détruit et louvre et magasins,
Faisant périr mainte ouvrière
Qui s'occupait encore à sauver quelques grains;
Puis il rit en voyant la république entière

Qui va, vient, se disperse et s'enfuit par essaims.
Moins timide pourtant que ses autres compagnes,
Une fourmi s'arrête, et lui dit : — « Malheureux !
« Tu causes notre perte... A ce dégât affreux,
« Dis-nous au moins ce que tu gagnes.
« — Moi ! rien, lui répond le méchant ;
« Mais ce jeu-là m'amuse. » Il l'écrase à l'instant.

O pères ! c'est à vous que ma fable s'adresse ;
De tels jeux, avec soin, détournez la jeunesse.
Combien n'a-t-on pas vu de ces enfans vauriens
Qui, devenus plus grands, n'aspiraient qu'à détruire !
Pour être des Domitiens,
Que leur manquait-il ? un empire.

M. Le Bailly.

MORALITÉ.

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir,
Quand on a vu fuir le bel âge ?
Chaque âge amène son plaisir,
Tant la nature est bonne et sage !
Au passé comme à l'avenir
Elle attache une jouissance ;
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.

Imbert.

DISCOURS SUR L'ERREUR.

L'ERREUR nous rend heureux : par ses rians mensonges,
L'existence n'est plus qu'une suite de songes
Où l'homme, à sa chimère abandonnant son cœur,
S'étourdit sur ses maux, et rêve le bonheur.
Si de la vérité la trop vive lumière
Devant ses yeux troublés apparaît toute entière,
A ce jour qui l'accable il préfère la nuit ;
Il renaît aux douleurs, et son rêve est détruit.
O jours de notre enfance ! ô momens pleins de charmes !
Où nos chagrins sont courts, nos plaisirs sans alarmes,
Où, de nos maux passés perdant le souvenir,
Nous aimons le présent, sans craindre l'avenir.
Au milieu des dégoûts d'une importune vie,
Qui sur votre bonheur ne jette un œil d'envie ?
Enfant né pour souffrir, au berceau tu souris :
Dans tes persécuteurs tu crois voir des amis.
Si le brigand farouche assiége ta faiblesse,
Souvent par tes regards tu gagnes sa tendresse ;
Ou, semblable à l'agneau dont le sang va couler,
Tu caresses le bras levé pour t'immoler.
Mais, à l'âge fougueux où l'ame impatiente
S'élance avec ardeur vers l'objet qui l'enchante,
Où, près de cet objet dont son cœur a fait choix,
L'homme croit exister pour la première fois,
Combien l'Illusion, si féconde en caprices,
D'une naissante ardeur augmente les délices !

C'est elle qui, trompant et fascinant nos yeux,
Nous enivre à longs traits d'un charme impérieux;
Elle sait embellir la beauté qu'on adore,
Rend plus vif l'incarnat dont son teint se colore,
Anime ses regards, et prête à ses défauts
Une grace piquante et des attraits nouveaux.
C'est à cet âge heureux que la candeur naïve
Exprime à la coquette une flamme craintive,
Et que l'amant discret, cherchant mille détours,
Balbutie en tremblant ses timides amours.
Quelquefois de l'esprit l'amorce enchanteresse
Dans un sexe charmant prolonge la jeunesse:
Alors, nous enchaînant par des liens de fleurs,
Il forme notre goût, il adoucit nos mœurs;
Il prévient les écarts d'un ardent caractère;
En nous plaisant toujours, il nous apprend à plaire.
Il nous donne la grace et les dehors brillans
Qui voilent l'ignorance et parent les talens.
Nous puisons près de lui cette délicatesse,
Cet esprit du moment, d'où naît la politesse.
A des songes si doux nous devons nous livrer;
L'amour, en nous guidant, ne peut nous égarer;
Et, quand à ses leçons notre cœur est docile,
L'erreur qui nous séduit nous est toujours utile.
Ainsi, dans l'âge mûr formant d'autres desirs,
Nous devons nos succès à nos premiers plaisirs.
Heureux si nous gardons, lorsque l'hymen nous lie,
L'erreur qui nous charmait au printemps de la vie;
Si, dans les jours moins doux de la maturité,
Nous croyons à l'amour, à la fidélité;

Si notre ame, fuyant une vaine science,
Abjure les soupçons, fruits de l'expérience;
Et si, souffrant ses maux sans en être abattu,
Notre cœur vertueux peut croire à la vertu!
Nous trouvons dans l'hymen un port exempt d'orages;
Tout d'un bonheur parfait nous offre les images:
Enchantés, nous pressons nos enfans dans nos bras,
Et nous ne craignons point d'embrasser des ingrats.

Mais l'homme est peu content de ces plaisirs faciles;
Il consume ses jours en efforts inutiles,
Pour chercher dans le monde un bonheur incertain.
L'erreur le suit encor dans ce fatal chemin.
Lorsque l'ambition en secret le tourmente,
Un espoir séducteur abrége son attente.
Chaque jour, loin du but, ses pas sont détournés;
Chaque jour à ce but ses pas sont ramenés;
Et, des difficultés effleurant la surface,
D'une longue carrière il dévore l'espace.
L'homme souvent aussi, dédaignant le repos,
Se livre noblement à d'utiles travaux;
Suivi dans ses succès de la publique estime,
Il paie à son pays un tribut légitime.
Soit qu'il cherche l'honneur sous les drapeaux de Mars,
Soit que dans les cités il cultive les arts,
Soit que de ses accens le barreau retentisse,
Ou que sous ses décrets tout un peuple fléchisse,
Il se nourrit d'erreurs; et son cœur, enchanté,
S'élance avec transport vers l'immortalité:
Songe, qui nous entraîne hors du siècle où nous sommes,
Source des grands travaux, qui produit les grands hom-

De cette illusion les tableaux séduisans
Nous poursuivent encor dans l'hiver de nos ans.
Cicéron, des proscrits partageant l'infortune,
Au déclin de ses jours ranima la tribune;
Pour la septième fois usurpant les faisceaux,
Marius médita des triomphes nouveaux;
Antipâtre vainqueur réveilla Démosthène,
Et Voltaire mourant traça le plan d'Irène.
Mais le génie est rare : on voit presque toujours
La vieillesse livrer paisiblement ses jours
A l'innocente erreur qui charma son enfance.
Calme près du tombeau, sans trouble, sans souffrance,
Voyez-vous ce vieillard, entouré de ses fils,
Qui commence, interrompt, reprend ses longs récits?
Parle-t-il des combats où brilla son courage?
Il sent renaître en lui la vigueur du jeune âge.
Parle-t-il de l'amour qu'il connut autrefois?
Un feu soudain ranime et son cœur et sa voix;
Des jeux de son printemps sa vieillesse est jalouse;
D'un regard tendre encore il fixe son épouse :
Ainsi, dans le passé retrouvant ses plaisirs,
Son cœur jouit encore, et vit de souvenirs.
Quand son corps se détruit et cède à sa faiblesse,
Son ame, qui s'éteint, et par degrés s'affaisse,
Voit sans regret la vie, et sans crainte la mort.
Le juste, à son déclin, ne meurt point; il s'endort.
Sa cendre, que renferme un simple mausolée,
Reçoit des vœux, des pleurs, et n'est point isolée;
Et la pieuse erreur qui charme notre deuil
Triomphe de la mort, et survit au cercueil.

C'est ainsi que l'Égypte, à la Parque inflexible
Opposa des tombeaux la masse indestructible :
Artémise rendit son époux immortel ;
La tombe des Césars fut changée en autel ;
La nuit, de nos amis nous offrit les images,
Et les fils de Fingal peuplèrent les nuages.
L'erreur qui des mortels entoure le berceau
Accompagne leur vie, et les suit au tombeau ;
Elle est de nos pensers l'objet et le principe,
Et le bonheur s'enfuit quand l'erreur se dissipe.
Mais que dis-je ! En traçant ces rêves mensongers,
Ces projets importans et leurs motifs légers,
Ces vains amusemens où se perd notre vie,
Noble et sainte amitié, faut-il que je t'oublie ?
Non, je n'en puis douter, ô doux présent des cieux !
Tu n'es point une erreur, et tu nous rends heureux.
Tes plaisirs, toujours purs, sont exempts de chimères,
Tes devoirs rigoureux, et tes chaînes légères.
Des autres passions l'attrait toujours vainqueur,
Sans pouvoir le remplir, tourmente notre cœur.
L'amour allume en nous une fièvre brûlante ;
Le besoin de la gloire est une erreur brillante ;
L'ambition se livre à d'imprudens efforts,
Et l'avarice est pauvre au milieu des trésors.
Mais toi, divin penchant, tu n'as point de faiblesses ;
Loin de ces faux plaisirs, de ces vaines richesses,
Dont l'homme est plus souvent ébloui qu'enivré
La vertu veille au seuil de ton temple sacré.
C'est là que nos erreurs s'envolent comme un se
Et que la vérité remplace le mensonge.

Lorsque par l'injustice et les maux écrasé,
De ses illusions l'homme est désabusé,
En horreur à lui-même, aux autres inutile,
Las du séjour des champs, excédé de la ville,
Mort avant d'expirer, il languit oublié,
S'il ne trouve un asile au sein de l'amitié.
A ses soins consolans toujours le malheur cède;
Comme elle y prend sa source, elle en est le remède,
Et, dans l'adversité notre cœur affermi,
Brave les coups du sort, s'il possède un ami.

M. Petitot.

LE JARDIN DE VILLE.

— De mon jardin, Paul, que vous semble?
Sur douze toises de terrain,
Vous remarquerez qu'il rassemble
Jet d'eau, ruines, boulingrin,
Bois et rocher. — De son ensemble,
De ses détails, je suis charmé;
C'est un jardin neuf, et qui prouve
Goût rare, talent consommé.
Mais, entre nous, voisin, je trouve
Qu'il sent un peu le renfermé.

M. Pons de Verdun.

L'IGNORANCE.

Devrait-on priser la science
Qui sèche et consume un auteur ?
Est-il heureux ? Non ; le bonheur
N'est réservé qu'à l'ignorance.
De tout, sans avoir rien appris,
C'est l'ignorance qui décide ;
Elle est le fanal et le guide
De nos apprentis beaux esprits ;
Elle censure la vaccine,
Et, de concert avec les sots,
Va répétant qu'on assassine
L'enfant qu'une saine doctrine
Sauve du plus grand des fléaux.
Pour elle il n'est rien d'invisible ;
Elle voit tout ; elle a tout vu :
Dès long-temps elle avait prévu
Ce qu'on n'avait pas cru possible.
L'ignorant ! Il donne le ton
Aux cercles de nos femmelettes ;
Il a du caquet, du jargon,
Et tout ce qui plait aux caillettes :
Sur leurs goûts les plus dominans,
Il disserte avec complaisance ;
Si, par un fâcheux contre-temps,
Le sucre manquait à la France,
L'ignorant leur a dit d'avance

Qu'on en peut tirer d'*Orléans*.
Rien ne l'arrête, ne l'étonne ;
De lui sans cesse satisfait,
Il parle, il gronde, il déraisonne ;
Voilà l'ignorant trait pour trait ;
Et lorsque la soif de la gloire
Brûle et dévore le savant,
L'ignorant dort profondément,
Peu soucieux de sa mémoire.
Si l'ignorant seul doit dormir,
Graces à son insouciance,
Amis, abjurons la science....
Que dis-je?.... Il nous faudrait vieillir
Dans une longue et triste enfance.
Non, jaloux de nous affranchir
Des lisières de l'ignorance,
Emparons-nous de l'avenir.
Telle fut l'unique espérance
De nos savans, de nos héros
Qui datèrent leur existence
Du moment seul où leurs travaux
Les signalèrent à la France.

M. Blanchard de la Musse.

DISTIQUE.

Heureux qui, pour marcher d'un pas bien affermi,
Peut compter sur lui-même, et non sur un ami !

L'OREILLER.

AIR : De la pipe de tabac.

L'OREILLER, propice ou contraire,
Endort, éveille tour-à-tour;
Il fait la paix, il fait la guerre,
Il sert la vengeance et l'amour;
Sur lui le plaisir renouvelle
Ce que moissonne le trépas;
Souvent, des secrets qu'il révèle
Dépend le destin des états.

Voyez le sommeil de l'enfance
Qu'aucun souci ne vient troubler;
C'est dans l'âge de l'innocence,
Qu'on dort sur un bon oreiller.
Mais voyez le sommeil du crime,
Qui, sans assoupir le remord,
En songe poursuit sa victime,
Quand de fatigue elle s'endort.

Entre les bras de sa maîtresse
Un amant presse l'oreiller,
Et tout entier à sa tendresse,
Il fait bien mieux que sommeiller.
A la fin, dans son trouble extrême,
La volupté ferme ses yeux;

Il trouve sur le sein qu'il aime
Un oreiller délicieux.

On attend un époux volage
Au pied du lit pour sommeiller.
Que de querelles de ménage
Ont expiré sur l'oreiller !
Mais en vain l'oreiller s'efforce
A calmer des cœurs trop jaloux ;
Et parfois même le divorce
La nuit dort entre deux époux.

Le ciel nous donna l'espérance,
Qui nous suit dans notre sommeil ;
Hochet de notre vieille enfance,
Elle amuse notre réveil.
Mais elle a des momens d'absence ;
Sans elle on ne peut sommeiller.
Que reste-t-il ? La bienfaisance ;
C'est là le plus doux oreiller.

M. FAYOLLE.

ÉPIGRAMME.

JE vous croyais du cœur ; du moins votre langage
Semblait l'annoncer. Vous fuyez !
Mais où donc est votre courage ?
— Cadédis ! il est dans mes pieds.

MORNI ET L'OMBRE DE CORMAL.

MORNI.

Fléau des boucliers, habitant des tempêtes,
Toi qui lances la foudre et déchaînes les vents,
Contre le fier Dunscar mes phalanges sont prêtes:
Dois-je effacer ce roi du nombre des vivans?

O père de Morni ! du sein de tes orages,
De ton fils bien-aimé daigne entendre la voix.
Cesse de te jouer sur ces tristes rivages;
La bataille sanglante environne mes bois.

Mais l'aigle de l'Arven s'envole frémissante:
Le chêne est ébranlé, l'éclair luit dans les cieux....
Ton approche à la fois me charme et m'épouvante.
Roi des sombres brouillards, viens-tu combler mes vœux?

L'OMBRE.

Quelle voix me réveille au sein de mon nuage?

MORNI.

C'est celle de ton fils. Un ennemi jaloux
Ose jusqu'en ces lieux défier mon courage.
Vaillant chef de Clara, seconde mon courroux;
Ordonne, tu peux tout.

L'OMBRE.

Que veux-tu ?

MORNI.

Ton épée :
A l'heure du péril qu'elle brille pour moi ;
Dans un fleuve de sang que, par mes mains trempée,
Des murs où tu naquis elle écarte l'effroi.
Lorsque tous ces héros, trompés par la victoire,
Gémiront sur l'orgueil qui les avait conduits,
Je jure par ce glaive, instrument de ma gloire,
De le rendre au tombeau.

L'OMBRE.

Prends, combats et détruis.

M. BAOUR-LORMIAN.

IMITATION DE MARTIAL.

Envieux des talens d'autrui,
Sans cesse Arcas médit et fronde :
Il est jaloux de tout le monde ;
Personne n'est jaloux de lui.

M. DAMIN.

LE VER LUISANT ET LE SERPENT.

FABLE.

Veut-on savoir pourquoi les sots et les méchans
Craignent l'esprit et le génie ?
Veut-on savoir pourquoi l'envie
Contre eux s'acharna de tout temps ?
Enfin pourquoi morts ou vivans
Les écrivains les plus utiles,
Les artistes et les savans ;
Chaque jour trouvent des zoïles
Prêts à dénigrer leurs talens ;
Sans que pourtant le vrai mérite,
Toujours proscrit dans les débats,
Malgré les ennemis que l'orgueil lui suscite,
Sorte vaincu de ces combats ?
Que l'on écoute ici l'histoire
Qu'en peu de mots je vais conter :
Le fait est sûr, je le puis attester ;
J'en fus témoin, partant, l'on doit m'en croire.

A l'heure où le soleil, dans les bras de Thétis,
Va ranimer l'ardeur de ses feux amortis,
Le soir enfin, dans un bocage
Où règne sous l'épais feuillage
La plus profonde obscurité,
Un ver luisant, sur son passage,

Tout au bord d'un chemin répandait la clarté.
Les voyageurs, dont il charmait la vue,
Admiraient son éclat, admiraient ses reflets,
Qui fort souvent guidaient leur marche irrésolue;
Et nul ne le quitta jamais,
Sans desirer encor sa rencontre imprévue.
Piqué, même indigné des éloges pompeux
Dont je n'ai pas transcrit la liste,
Mais que des partisans nombreux
Donnaient au ver luisant, un serpent.... journaliste
De son métier, qui, pour un ducaton,
Sans compter le tour du bâton,
Contre l'art ou contre l'artiste,
Tous les matins, dardait un feuilleton....
Libelle bien payé, bien couru des reptiles
Qui des mercenaires zoïles
Ont intérêt à nourrir le poison,
Ce vieux serpent logé dans une épine,
(Car un méchant, toujours saisi d'effroi,
Bien convaincu du sort qu'on lui destine,
A l'écart se tient clos et coi)
Le serpent donc en rampant s'achemine
Vers l'animal modeste, et, d'un dard assassin,
Furtivement décoche son venin
Sur ce fanal qui le chagrine.
Mon cher, dit en riant l'insecte lumineux,
Qu'avons-nous de commun tous deux,
Et qui peut m'attirer ta rage meurtrière?
Qu'ai-je fait contre toi? — Tu répands la lumière,
Lui répond le serpent, et, grace à ta clarté,

Tous les yeux sont témoins de ma difformité.
Mon ami, ne prends pas une peine inutile,
Dit le ver bienfaisant; crois-moi, tu perds tes soins,
Car tout en me couvrant de ton fiel, de ta bile,
Tu n'es pas moins obscur, je n'en brille pas moins.
Tu peux bien, quelquefois, arracher un sourire
A l'ignorante oisiveté :
Tu peux flatter dans son délire
La jalouse malignité.
Mais sur le résultat, dans ce genre d'escrime,
Bien lourdement tu t'es mépris :
Pour moi tes traits doublent l'estime,
En doublant pour toi le mépris.

M. Leger.

L'AMANT DISTRAIT.

Une Atalante experte et surannée,
D'un Hippomène avait le cœur féru;
Ayant déjà cinq carrières couru,
A la sixième elle crie étonnée :
Que de transports ! quelle mouche te point !....
Et que d'ardeur en cette lutte brille
Pour mes appas !.... Parle, y penses-tu ? — Point.
Chemin faisant, songeais à votre fille.

M. Le Mercier.

L'ESPRIT DE PARTI,

CONTE AUSSI VRAI QUE BIEN D'AUTRES. (1)

Un homme autrefois fit naufrage.
Ce fait est vraisemblable, et le reste est certain;
Il fut poussé vers un rivage
Peuplé d'heureux.... On va douter, je gage;
L'homme par-tout, dit-on, doit être un peu chagrin.
Quoi qu'il en soit, sur cette plage,
Les cœurs sont purs et le ciel est serein.
Les arts en sont bannis aussi bien que l'étude;
Le culte est d'aimer Dieu, point de rangs, point de droits,
On fait tout simplement le bien par habitude,
Sans la peur des tourmens et sans le frein des lois.
Celui que sur ces bords envoya la tempête,
S'accoutume aisément aux douceurs du séjour.
Comme un concitoyen, on l'accueille, on le fête;
Il dort, il chante, il fait l'amour;
D'affaires, de devoirs, ne remplit point sa tête;
Et ne se plaint jamais de la lenteur du jour.
« Ma foi, ce n'est qu'ici, disait-il, qu'on respire. »
C'était un bon humain, vrai, joyeux, confiant,
Et passablement ignorant,

(1) Ce conte a été imprimé dans le *Mercure* du samedi 11 septembre 1779; il paraîtra piquant, si l'on songe à ce qui s'est passé en France depuis sa publication.

Très-sociable enfin.... s'il n'avait pas su lire.
Que la science est un fatal présent !

Deux ans s'étaient passés ; survient un autre orage,
Qui jette sur ces bords un de ces novateurs,
De ces doctes brouillons se créant un langage,
Législateurs sans frein, conquérans sans courage,
Espèce de brigands sous le manteau des mœurs.
Cet homme avait sauvé ses livres du naufrage ;
C'étaient les contes dangereux
De je ne sais quels fous, déterminés sectaires,
Donnant fausses lueurs pour rayons salutaires,
Et plaignant tout mortel qui ne voit pas comme eux.
Du vrai, s'il faut les croire, ils sont les seuls apôtres.
Rêvent-ils ?.... C'est un code utile aux Potentats,
Et ces messieurs croiront cimenter les États,
En recrépissant mal ce qu'ont bâti les autres.

Mais venons à mon but : roulant de grands projets,
Mon drôle au loin promène un œil scientifique
Sur cette nation de mortels satisfaits,
Unis sans l'accord politique,
Sans traité maintenant la paix,
Amoureux sans métaphysique,
Jouissant de tout sans procès,
Contens, en un mot, sans logique ;
Et la pitié qu'excitent ces objets,
Parle à son cœur philosophique.
« Le ciel m'appelle ici, j'en dois bannir l'erreur :
« Infortunés, dit-il, pour vous le jour va naître ;

« Sans les calculs, qu'est-ce que le bonheur?
« Sentir n'est rien; l'homme est fait pour connaître.
« Le fer même fléchit sous le coup des marteaux;
« Le chêne le plus dur cède aux dents de la scie,
« Et moi je vais souffler la vie
« Sur cet amas de végétaux. »
Il cherche, il invente, il combine
Les moyens les plus prompts d'exécuter ses vœux;
Et c'est l'autre étranger que mon savant destine
A semer avec lui ses venins dangereux,
Et qu'il croit en état d'annoncer sa doctrine.

Les voilà donc qui travaillent tous deux
A préparer les maux et la ruine
D'un peuple d'ignorans.... qui savaient être heureux....
Le jeune et crédule Séïde
De ce burlesque Mahomet,
En étourdi l'écoute, en dupe se soumet;
De révolutions son espoir est avide,
La gloire enfin qu'on lui promet,
En flattant son orgueil rend son cœur intrépide.
Lui-même il brigue des leçons,
Avale à longs traits l'imposture,
Abandonne une ame encor pure
Aux fureurs des opinions,
Et s'enivre de leurs poisons
Qui fermentent par la lecture.
Devenant fanatique, il se croit inspiré,
Veut créer, innover, donner un peuple au monde;
Dans cette démence profonde,

Il cesse d'être bon dès qu'il est éclairé.
Plus de digues, plus de scrupules,
Du remords même il étouffe le cri,
Cabale, intrigue, impose aux plus crédules,
Bavarde effrontément, comme un chef de parti.
La faction triomphe, et la guerre s'allume;
Il faut un autre Dieu, d'autres mœurs, d'autres lois;
Aurons-nous des tribuns, des consuls ou des rois,
Ou des commis?... On s'arme, on se bat, le sang fume,
La nation est aux abois;
Le laboureur raisonne, et la faim le consume.
Tous les nœuds sont rompus ou prêts à se briser;
Bref, ces citoyens si tranquilles,
Égarés par deux imbécilles
Conspirant à les diviser,
De leurs savantes mains renversent leurs asiles,
Ensanglantent leurs champs, brûlent leurs domiciles,
Et s'égorgent entre eux pour se civiliser.

IMITATION DE MARTIAL.

Pour triompher de l'indigence
Le pauvre n'a plus de moyen;
Aujourd'hui l'on ne fait du bien
Qu'à ceux qu'on voit dans l'opulence.

M. Talairat.

A GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE.

Gustave, je vous aime, et dix lustres entiers
M'ont bien donné le droit de vous le dire.
Les rois ont cent mille guerriers
Pour assurer le sort de leur empire;
Des généraux pour livrer des combats,
Des courtisans pour chanter la victoire,
Des belles pour joindre à leur gloire
Les doux attraits des plaisirs délicats.
Mais un ami qui librement leur donne
Les sentimens qu'on rend à leur couronne,
Un tendre ami qui vole dans leurs bras
Pour les payer des fatigues du trône,
Les malheureux rois ne l'ont pas....
Vous l'aurez, Prince, et l'amitié fidelle
Que je vous offre en est le sûr garant.
Puissiez-vous dire, en voyant ce modèle,
Un roi sans l'amitié peut sans doute être grand,
Mais il n'est pas heureux sans elle.

Attribué à madame la comtesse DE LA MARCK.

AUTRE N'AURAI.

ROMANCE.

Autre n'aurai fut la devise
Du bon Philippe au cœur accort,
Plein de los et de galantise,
Quand établit la Toison d'or.
En serrant ès mains d'Isabelle
Nœud plus doux encor que sacré,
Ah ! se dit-il, épris d'icelle :
Autre n'aurai.

Se voit que par gentil embléme
Ce duc si féal et si bon
Change, pour plaire à ce qu'il aime,
L'or de ses cheveux en toison.
Amour n'a rien dit davantage....
Pour peindre amour chaste, épuré,
Que chaste aussi soit son langage !
Autre n'aurai.

Ne sommes plus aux Hespérides,
Où d'Euxin affrontant le bord.
Là fiers dragons, de sang avides,
Gardaient toison ou pommes d'or.
Pour gardien rien que cœur fidèle,
(Se dit Philippe enamouré)
Près de fleur si gente et si belle
Autre n'aurai.

Oui, serai toi plus que moi-même.
Plus entre nous rien d'étranger.
Jouir seul n'est bonheur suprême :
Pour bien jouir, faut partager.
Ta volonté deviendra mienne ;
De ton plaisir m'éjouirai ;
Desir, ennui, liesse ou peine,
Autre n'aurai.

Veux pour chaîne ruban de soie,
Fin tissu brodé de ta main,
Où l'azur des cieux se déploie
Comme ton cœur pur et serein.
L'alléger... et puis... que t'importe?...
La rompre... jamais... l'ai juré.
Va, douce chaîne en est plus forte ;
Autre n'aurai.

Si haut tiendrai tant noble marque,
Que tout grand cœur la briguera ;
Qu'à jamais maint puissant monarque
Avec orgueil la portera ;
Dira des mains de la victoire
Beau damoisel ains décoré :
M'est assez tel guerdon de gloire ;
Autre n'aurai.

Autre n'aurai peint doux langage
De courtoisie et de bonheur :
D'une onde calme offre l'image,
Et pourquoi pas de notre cœur?

Vivant en des jours plus prospères,
Je crois, n'aurais rien desiré.
Rendez-moi castel de mes pères;
Autre n'aurai.

Banc qui reposa leur vieillesse,
Arbre au pied duquel ont couché,
Gazon témoin de leur liesse,
Jardinet par eux défriché,
Donjon gardé par leur courage,
Mur de leurs portraits décoré,
Berceau grossier... mais leur ouvrage,
Autre n'aurai.

Sais qu'ami permet le partage:
Eh! sans quoi serait mal nommé.
Mais cœur endure grand dommage
Quand aime plus que n'est aimé.
Qu'il m'advienne un ami sincère!
Un! c'est beaucoup.... Si, lui dirai:
Sois mon compagnon, sois mon frère;
Autre n'aurai.

M. LE PREVOST D'IRAY.

MOT DE CHAMFORT.

MON Distique, entre nous, est-il bon? — Des meilleurs.
J'y remarque pourtant...—Eh! quoi donc?—Des longueurs.

LA COLOMBE.

FABLE.

S'IL faut être victime ou tyran dans ce monde,
Dit la colombe en proie à sa douleur profonde,
Quel que soit mon destin, j'en bénis la rigueur :
Je ne saurais porter envie
A l'impitoyable oppresseur
Qui fait le malheur de ma vie ;
Et quand je songe qu'à mon tour,
Sous sa serre cruelle il faudra que je tombe,
En gémissant d'être colombe,
Je rends graces aux Dieux de n'être pas vautour.

M. BOISARD.

QUATRAIN.

UN amant est heureux d'enrichir ce qu'il aime ;
L'amant qu'on enrichit est plus heureux encor.
Le premier craint toujours d'être aimé pour son or,
L'autre est toujours certain d'être aimé pour lui-même.

M. THEVENEAU.

LA POINTE MAINTENUE.

Dans ce temps-là vivaient de gras chanoines
Qui recueillaient sans semer ni planter.
Un des moyens qu'on avait crus idoines
Pour les aider à venir s'acquitter
De leur office était de les pointer :
O du moyen pouvoir incontestable !
Il leur a fait cent fois quitter la table.
Qu'étoit-ce donc que la pointe ? un livret
Où d'un traîneur l'inscription forcée
De ses deux tiers pour un jour le frustrait,
Quand par hasard dans le chœur il entrait
Une minute après l'heure fixée.
Certain jeudi le chanoine Gouttard,
S'appercevant qu'il était un peu tard,
Se met soudain en marche accélérée.
Au bon moment il eût fait son entrée,
Si, du pied gauche attrapant un pilier,
Il ne fût pas tombé sur l'escalier
Par qui du chœur la nef est séparée ;
Il a beau dire, en alongeant le cou :
J'y suis à temps, j'y suis ; remarquez où
Pose mon chef. La pointe inexorable
Avait déjà mulcté le vénérable.
Se tiendra-t-il sottement pour battu ?
Dieu l'en préserve ! Il était né têtu ;
Et, se rendant le jour même en chapitre,

E

Il y parla le premier, et soutint
Qu'injustement, que par malice atteint,
Son nom devait être ôté du regitre.
Je n'en crois rien, lui répond le pointeur ;
Vous n'étiez pas tout à fait dans le chœur
A l'instant fixe où vous y deviez être.
— Par accident, par l'effet d'un faux pas;
Quoi ! si ma tête a pu seule y paraître,
Vous prétendrez que mon corps ne fut pas
Où fut mon chef ! — Oui, s'il était plus bas;
Oui, s'il vous est forcé de reconnaître
Que vous aviez un septième du corps
Dedans le chœur, et le surplus dehors ;
Votre faux pas ne change point les règles.
— Votre argument n'est que subtilité.
Et là-dessus le pointeur, le pointé,
Se démenaient et faisaient des cris d'aigle ;
Quand le second, aux sens plus enflammés,
Contre la pointe éclate de plus belle.
— C'est une horreur ! si vous la confirmez,
Comme d'abus quant et quant j'en appelle.
— Hé bien, nous nous tenons pour intimés.
Ainsi l'affaire au parlement portée,
Y fut trois jours savamment discutée ;
Maint avocat pour et contre entendu.
Or, écoutez l'arrêt qui fut rendu :
« Vu qu'un chanoine a la table pour centre,
« Que ce n'est pas sa tête, mais son ventre
« Qui de son corps est le seul et vrai chef,
« Au réclamant on n'a fait nul grief :

« Lorsque sa tête au chœur est apparue,
« Son ventre étant demeuré dans la nef,
« Par lui la pointe est dûment encourue.

M. PONS DE VERDUN.

AU ROI DE PRUSSE.

1751.

Est-il vrai que Voltaire aura
A Sans-Souci l'honneur de boire
Les eaux d'Hippocrène ou d'Égra,
Au lieu de l'onde sale et noire
Qu'en enfer il avalera?

En ce cas, il apportera
Son paquet et son écritoire,
Et près de vous il apprendra
Que sagesse vaut mieux que gloire.

Sur les arbres il écrira :
« Beaux lieux consacrés à la lyre,
« Aux arts, aux douceurs du repos,
« J'admirais ici mon héros,
« Et me gardais de le lui dire. »

VOLTAIRE.

A M. DE S....

En lui envoyant une figure de biscuit de Sèvre, représentant l'Étude.

Tandis que loin du tumulte et du bruit,
La raison s'enrichit des trésors de l'étude,
Reçois-en la déesse en ton simple réduit ;
C'est l'amitié qui l'y conduit
Pour embellir ta solitude.
Pour parvenir aux emplois, aux honneurs,
Tu le sais comme moi, que de soins ! quelle peine !
L'étude seule, hélas ! peut semer quelques fleurs
Sur le chemin qui nous y mène.

SUR ALEXANDRE.

Lorsque je vois l'Asie en cendre,
Sous ses vastes débris les peuples entraînés,
Je frissonne d'horreur, et je laisse Alexandre
Au rang des brigands fortunés.
L'histoire a beau vanter sa funeste vaillance,
Je ne l'admire, malgré moi,
Que lorsqu'il cède à la clémence,
Et qu'il traite Porus en roi.

M. Chas.

ÉPITRE A LA BONTÉ.

Qu'un autre vante la beauté,
L'esprit, les graces, la finesse,
Et les talens et la richesse;
Moi, je préfère la bonté.
Quoi! dira dans sa coterie
Certain faiseur de madrigaux
Et d'épigrammes sans saillie,
Qui, pour quelques fades bons mots,
Se croit un homme de génie:
Quoi! mettre au second rang l'esprit!
A la bonté donner la pomme!
Cet auteur-là n'est qu'un bonhomme.
Le fat se rengorge et sourit;
Son épigramme fait la ronde;
On la répète, on applaudit,
Et j'en ris avec tout le monde.
D'un sarcasme sur moi lancé,
La blessure n'est pas profonde,
Lorsque mon cœur n'est pas blessé.
Mais je dois prendre ta défense
Contre l'esprit et les travers
D'un siècle léger et pervers
Qui te dégrade et qui t'offense,
Bonté, don cher et précieux!
Sans toi l'esprit et la science
Ont peu de mérite à mes yeux.

L'esprit, de système en système,
Marche sur les pas de l'erreur ;
Ton chemin est toujours le même,
Et ton seul guide c'est le cœur.
L'esprit sait orner son langage ;
Et, par un coloris flatteur,
Son discours, souvent imposteur,
Nous a ravi notre suffrage :
Dédaignant ce vain étalage,
Tu parles comme la Candeur.
L'esprit souvent prompt à médire,
De nos vices fait le portrait,
Plus pour briller que pour instruire :
Loin d'applaudir à la satire,
Ta main en détourne le trait ;
Tu gémis sur notre faiblesse :
Il dit la vérité qui blesse ;
Tu dis la vérité qui plaît.
L'esprit, gonflé de sa science,
Souvent d'un regard de mépris
Rebute la faible ignorance ;
Tu l'entends avec indulgence,
Tu l'encourages, lui souris.
Sous la forme de l'Innocence,
Tu soutiens avec complaisance
Un vieillard courbé sous les ans ;
Et tous les jours, en cheveux blancs,
Tu folâtres avec l'enfance.
Que d'esprits, de cœurs corrompus,
Sous le nom de philosophie !...

Toi, sous le nom de bonhomie,
Tu caches toutes les vertus.
Souvent l'esprit, avec adresse,
S'insinue au séjour des grands,
Et, préconisant leur faiblesse,
Il leur prodigue un vil encens :
Sous les traits de la Bienfaisance,
Tu vas visiter les hameaux ;
Tu soulages de l'indigence
Et les besoins et les travaux ;
Tu jouis des biens que tu donnes ;
Et, si quelquefois les destins
Te conduisent au pied des trônes,
C'est pour le bonheur des humains.
Les trésors que, dans ses caprices,
Le sot prodigue à l'univers,
Sans toi nous donnent des travers,
Et souvent enfantent des vices :
On voit naître avec la beauté
L'insupportable vanité ;
L'or produit le vil égoïsme,
Le courage devient fureur,
Et la science pédantisme.
Qu'un autre célèbre un vainqueur
Qui ne vit que pour les alarmes ;
Arrosés de sang et de larmes,
Tous ses lauriers te font horreur.
Tu ne te laisses point surprendre
A l'éclat des fausses vertus,
Et tu détestes Alexandre

Autant que tu chéris Titus.
Henri, guidé par la victoire,
Est appelé grand dans l'histoire :
Mais quel Français n'est attendri
Au souvenir du bon Henri !
O toi qui créas la lumière !
Et qui diriges la carrière
De tous ces astres radieux
Dont ta main a semé les cieux,
Qui, jetant les yeux sur la terre,
La vois comme un grain de poussière,
Et contemple de l'Océan
L'onde à tes ordres appaisée,
Comme une goutte de rosée
Prête à rentrer dans le néant ;
Je me prosterne en ta présence
Et j'adore ta majesté ;
Je tremble devant ta puissance ;
Mais combien j'aime ta bonté !
A l'infortune qui t'offense
Et redoute un juge irrité,
Elle sourit, et l'espérance
Renaît dans son cœur agité.
En donnant à l'humanité
Ce doux et sublime apanage,
Ce Dieu nous fit à son image.
La bonté, des vertus du sage
Sait tempérer l'austérité.
Ah ! sans elle, d'un ton sévère
En vain nous le verrions s'armer :

Pour instruire il sait qu'il faut plaire ;
Pour instruire il se fait aimer.
La vertu sourit sur sa bouche :
Il nous parle ; et, sans le vouloir,
Nous nous livrons au doux pouvoir
De cette bonté qui nous touche.
O Fénélon ! dans tes écrits
Ce sentiment divin respire :
On t'aime autant que l'on t'admire.
Quand tu veux nous montrer le prix
Des vertus que ton ame inspire,
Tu sais leur donner ta douceur,
Et nous cédons à leur empire
Moins qu'à la bonté de ton cœur.
Qui t'a donné, bon La Fontaine !
Cette douce naïveté
Qui nous captive et nous entraîne ?
Ah ! tu la dois à la bonté.
Peintre toujours inimitable,
Dont l'art est de n'en point avoir,
Moraliste toujours aimable,
Philosophe sans le savoir,
Tu seras nommé d'âge en âge,
L'ami de l'enfance et du sage.

Vous, qui de la postérité
Osez espérer le suffrage,
Voulez-vous qu'il soit mérité ?
Que l'amour du bon vous enflamme !
L'amour du beau toujours le suit :
L'esprit ne séduit que l'esprit ;

Mais l'ame seule parle à l'ame.
Pour moi, sans prétendre au laurier
Ou du poète ou du guerrier,
Heureux si je coule ma vie
Loin des honneurs et de l'envie!
Et si, des humains oublié,
Je vois ma carrière embellie
Par la bonne et franche amitié!

M. Adrien de Sarrasin.

L'AMATEUR

DE BIBLIOTHÈQUE A LA MODE.

Certain bibliomane, ignorant personnage,
Se piquant d'être connaisseur,
Demandait à Pankoucke un magnifique ouvrage,
En lui laisant le choix du genre et de l'auteur.
Parbleu! s'écria le libraire,
Que ne me parliez-vous plus tôt?
J'avais ce matin votre affaire;
C'était le plus bel exemplaire
Du Télémaque de Didot.
—De Didot? Télémaque! — Eh oui! chacun l'admire.
— Je le connais, il a du bon;
Mais, tenez, vous aurez beau dire,
J'aimerai toujours mieux celui de Fénélon.

M. Fabien Pillet.

LA VIOLETTE.

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte nos sens,
Et tu sembles fuir nos hommages.

Semblable au bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Pourquoi tes modestes couleurs
Au jour n'osent-elles paraître ?
Auprès de la reine des fleurs,
Tu crains de t'éclipser peut-être ?

Rassure-toi, près de Vénus
Les Graces nous plaisent encore :
On aime l'éclat de Phébus
Et les doux rayons de l'Aurore.

N'attends pas les succès brillans
Qu'obtient la rose purpurine ;
Tu n'es pas la fleur des amans,
Mais aussi tu n'as pas d'épine.

Viens prendre place en nos jardins ;
Quitte ce séjour solitaire :
Je te promets tous les matins
Une onde pure et salutaire.

Que dis-je ? Non ; dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie !

M. Dubos.

LE MARCHAND DE POULES.

FABLE.

De prétendus marchands qui de Jérusalem
Arrivaient tout exprès, du moins à ce qu'ils dirent,
Comme poules de Bethléem
Aux chrétiens d'Orient vendirent
Leurs poules de Guinée aussi cher qu'il leur plut.
Un de ceux-ci s'en apperçut :
D'une fraude à la turque il se venge à la grecque.
Avec ses poules sur le temps
Il part, et, sous le nom de poules de la Mecque,
Il les revend aux Musulmans.

M. Boisard.

NAYA.

FUYONS, Églé, les constantes amours.
Né dans leur culte, orateur de leur temple,
J'en ai prescrit, j'en ai donné toujours,
Zélé martyr, le précepte et l'exemple.
Mais, à te voir sans cesse soupirer,
Traîner les fers d'une habitude usée,
Languir, sécher, jaunir, pour honorer
Un Céladon, et peut-être un Thésée,
Ce fanatisme est trop fou pour durer.
L'amour éteint, la constance m'étonne.
Vois les ennuis dont l'essaim t'environne,
Vois tes beaux jours de nuages couverts,
Tes lis accrus des roses que tu perds;
Et ton avril peint des traits de l'automne.
Finis, l'Amour est un Dieu qui pardonne;
Tous ses trésors te sont encore ouverts.
D'un sort plus doux je te peindrai l'image.
Écoute, Églé, l'apologue ingénu
D'une naïade et sensible et volage;
C'est de Paphos que le conte est venu.

Aux pieds du Pinde une onde vive et pure
Naît d'une source, où Naya prend son cours:
Tel est son nom. L'indulgente Nature
Doua son cœur de faciles amours:
Elle eut aussi mille attraits en partage;

Un voile humide et mouillé de ses eaux
Marquait le nu des trésors de son âge;
Ses longs cheveux, enlacés de roseaux,
Étaient ornés des fleurs de son rivage.
Telle, à sa source et tout près d'un hameau,
Naya rêvait : le berger le plus beau
Vint, soupira, lui dit qu'elle était belle.
Comme l'objet, l'hommage était nouveau;
Un cœur tout neuf n'y put être rebelle.
Atis formait les sons les plus touchans,
Et le berger modula son martyre
Tant et si bien, qu'à l'aide de ses chants
L'oreille au cœur acheva de tout dire.
L'heureux berger ne quitta plus Naya :
Elle brûla d'une ardeur assez vive;
Mais ou l'amant ou l'amour l'ennuya :
Non pas l'amour. La naïade attentive,
Suivant de l'œil son onde fugitive,
Se dit un jour : Quel caprice léger
La meut sans cesse et l'invite à changer?
Où la conduit cette pente éternelle?
C'est le plaisir qui sans doute l'appelle.
La nymphe ainsi prit goût à voyager.
Naya quitta le hameau, la prairie
Et le berger; la pelouse fleurie
L'engage à suivre un sentier différent.
L'un de ces Dieux qu'avec Pan l'on révère,
Lance sur elle un coup d'œil dévorant,
Vole et la suit d'une course légère,
Jusqu'en son lit porte un pied téméraire,

Fait bouillonner la surface des eaux,
L'atteint, l'embrasse, et, malgré sa colère,
L'étend aux pieds de ses faibles roseaux.
C'était un Dieu : qu'eût pu la résistance?
Son offenseur lui fit aimer l'offense;
Le lieu lui plut; elle y revint cent fois.
Je ne sais quoi d'agreste, mais d'aimable,
Rendait le faune au berger préférable.
Tantôt au bain, tantôt au fond des bois,
Naya rendit grace au ciel du voyage.
Mais le sylvain était jeune et volage;
Mille beautés partageaient ses amours;
Elle en gémit et quitte ce rivage,
Pour voir encore où peut aller son cours.
Près de ces bords où le lit de son onde,
En se perdant, touche au sable des mers,
Naya fixa sa course vagabonde,
Et contempla ces spectacles divers.
Triton voguait sur la plaine azurée :
Près de son char, les filles de Nérée
Par mille jeux l'enflammaient tour à tour.
Seule, sans faste et cachant son amour,
Naya parut, Naya fut adorée :
Voilà la nymphe en déesse honorée;
Mais son amant devint sombre et jaloux;
Triton l'obsède, et sa flamme importune,
Malgré l'éclat dont brille sa fortune,
Porte à Naya le poison des dégoûts.
Bientôt la nymphe, errante et dissipée,
Conçoit encore un fol et doux espoir.

Neptune, enfin, Neptune peut l'avoir;
Ce Dieu fut bien épris d'une Napée.
De la beauté rare et prompt ascendant.
De son objet l'ame entière occupée,
Elle eut Neptune et conquit le trident.
La vanité l'eût pu rendre fidelle,
Mais sa faveur fut le règne d'un jour :
On la prévint, on changea plus tôt qu'elle.
Que fit Naya dans sa chûte cruelle ?
Par l'amour même elle venge l'amour,
Et vole encore où le plaisir l'appelle.
Dans le malheur prompte à se dégager,
Un goût détruit, l'autre est pressé de naître;
Tout plaît au cœur qui se plaît à changer :
Elle retourne au satyre, au berger,
Quitte les mers pour la rive champêtre,
Et sans porter ni regrets, ni soupirs,
Chante l'amour, l'invite à ses plaisirs.
De son bonheur ainsi toujours le maître,
Son cœur se livre au vol de ses desirs.
On fait son sort; est heureux qui veut l'être.

Tu le seras, mes vœux seront contens.
Espère tout, amante désolée,
De la raison, de ton âge et du temps.
Lève les yeux vers la voûte étoilée,
Cette couronne, image constellée,
Te fera voir, en signes éclatans,
Qu'une Ariane, autrefois consolée,
Connut l'abus de gémir trop long-temps.
Qu'il soit un cœur sauvage, inaccessible,

Qui n'aime rien, je le veux, je le crois ;
Mais qu'une amante aux voluptés sensible,
Ait bien aimé pour n'aimer qu'une fois,
Non, belle Églé, c'est l'épreuve impossible.

BERNARD.

LE MOURANT DE PRÉCAUTION.

PRÈS de mourir, un Procureur
Voulant fixer lui-même l'ordonnance
De son convoi, par un juré-crieur,
S'en fit donner le détail par avance,
Et lui dit, quand il eut examiné combien
Pour la cire il fallait, combien pour la tenture :
Je donnerai cent francs, pas plus, je vous assure,
Et ne me mêlerai de rien.

M. GOBET.

ÉPITAPHE D'UN MOINEAU

Que ses jeunes maîtresses appelaient Chérillon.

GENTIL moineau, Chérillon trépassa,
N'ayant pas mal tenu son coin dans ce bas monde.
Il mangea, but, dormit, jasa, point ne pensa....
Oh ! que d'hommes moineaux sur la machine ronde !

MONOLOGUE GASCON.

Un soufflet ! sur ma joue ! en pleiné compagnie !
Sandis ! un tel affront né sé pardonné pas ;
Et si jamais j'aimai l'honnur plus qué la vie,
Dé l'éprouver, jé crois, c'est bien ici lé cas.
Allons vité trouver mon homme ;
Il faudra qu'il sé batte, ou bien qué jé l'assomme ;
Mais, pour exécuter un si noble projet,
Voyons un peu l'armé qué jé dois prendre.
Choisirai-jé l'épée ou bien lé pistolet ?
L'épée....Hem ! en mes mains saurait mal mé défendre;
Jé suis pour cé jû trop distrait ;
Sans doute qu'à mes yeux la pointe échapperait....
Il séra plus prudent, jé pense,
Dé m'en ténir au pistolet.
C'est dommagé pourtant qu'à peiné l'on commence,
Tout dé suite on sauté lé pas.
Jé voudrais un combat qui mé mît dans lé cas
Dé faire plus long-temps admirer ma vaillance.
Capédétious ! quel embarras !
Maudit soit lé pays dé France ;
On n'y trouvé seulément pas
D'armé pour venger une offense.

M. H. Verxery.

ÉPITRE

A MICHEL CERVANTE-SAAVEDRA.

PAR ton roman moral, ingénieux Cervante,
L'Espagne acquit un nom dans l'Europe savante :
Ce peuple généreux, fécond en grands guerriers,
Du Pinde sur tes pas rechercha les lauriers,
Et Don Quichotte enfin, ce chevalier fidèle,
Aux preux, comme aux auteurs, offrit un beau modèle.
La plume d'un soldat épuisé de travaux
Semblait peu redoutable à d'orgueilleux rivaux :
Auraient-ils deviné ce vigoureux génie,
Plus grand dans le malheur et sous la tyrannie ?
Tu revins éclipser et leur prose et leurs vers.
Victime dévouée à de nouveaux revers,
Cervante, en s'illustrant, crut assoupir l'envie,
Des faveurs de Plutus crut embellir sa vie :
L'envieux réveillé le perça de ses traits,
Et Plutus s'endormit en voyant ses portraits.
Peut-être que ton ombre, ici-bas ranimée,
Voudrait plus de richesse, et moins de renommée,
Et, sûre des malheurs du mérite indigent,
Aimerait mieux unir la sottise et l'argent.
Je penserais de même, il faut que j'en convienne ;
L'argent est toujours bon de quelque part qu'il vienne,
Et seul Dieu révéré dans ce vaste univers,
Est préférable à tout, même à tes plus beaux v

Que t'a servi, dis-moi, que ton puissant génie
Des chevaliers errans persiflât la manie ?
Tu ridiculisas ces absurdes romans
Farcis de grands combats, de noirs enchantemens,
Où l'auteur, ennemi de la simple nature,
D'un merveilleux burlesque entassait la peinture.
Don Quichotte parut, prêt à les accabler :
Pour la première fois Amadis dut trembler,
Et, succombant bientôt sous la plaisanterie,
Dans sa chûte, fatale à la chevalerie,
Entraînant Galaor et Don Bélianis,
Vit ses jours terminés et ses honneurs finis.

La fleur du Toboso, la noble Dulcinée,
Languissait dans la Manche, à l'oubli condamnée ;
Cervante l'en tira : jaloux de l'illustrer,
Dans un cadre brillant il sut la faire entrer ;
Et ses appas grossiers, au tendre amour rebelles,
Des héros détrônés éclipsèrent les belles.

Sancho te dut son lustre, et le nom de Pança
A la postérité dans tes écrits passa :
Écorchant sans pitié la grammaire et les verbes,
Mais en revanche aussi bien fourni de proverbes,
Il naquit à la gloire en quittant sa maison,
Et doit vivre à jamais près de son cher Grison.
L'oubli n'atteindra pas, et j'en jure, ô Cervante,
Le curé, le barbier, la nièce et la servante,
Non plus qu'Altisidore et ses jeunes attraits :
Le cachet du génie a marqué leurs portraits ;
Pour l'acteur principal quel favorable augure!

Tout cède au chevalier de la triste figure :

Honneur de la Castille et des champs de Montiel,
Par toi sa renommée a volé jusqu'au ciel.
Je crois, quand je le suis de victoire en victoire,
Voir un tableau mouvant, et non lire une histoire.
On dit que sous ses traits tu voulus retracer
Un gentillâtre obscur, trop prompt à t'offenser.
Ce rapport éloigné sans doute est infidèle :
Cervante dut choisir un plus brillant modèle.
Pour trouver tous les traits d'un héros de roman,
Il n'eut qu'à regarder la maison de Gusman.
Pleine de noms fameux, cette famille illustre
Au duc de Médina devait un nouveau lustre;
Brave, mais romanesque, en chevalier errant,
Il parcourut l'Europe et vainquit en courant,
Pour venger l'opprimé risquant plus d'une affaire,
Et cherchant en tous lieux quelques *torts à défaire.*
Moins jeune il combina de plus hardis projets;
Las de l'obéissance et du rang des sujets,
Entraîné par l'orgueil et par la jalousie,
Il voulut sous ses lois ranger l'Andalousie :
Don Juan sur le trône avait su se placer;
Médina, moins heureux, contraint d'y renoncer,
Dut encore, affectant une fausse arrogance,
Envoyer un cartel à Juan de Bragance,
Et, l'épée à la main, soutenant ses arrêts,
Donner la comédie au duc d'Olivarès.

Couché depuis vingt ans sous la tombe paisible,
Cervante ne vit point ce spectacle risible.
Secours tardifs et vains du comte de Lémos,
Vous n'avez adouci ses chagrins ni ses maux!

Sa mort, comme sa vie, accusa la fortune :
Mais des Midas titrés la cohorte importune
Crut vivre aussi long-temps que le trône et l'autel....
Leurs noms sont oubliés : Cervante est immortel.
Ah ! ne regrette point ta pénible existence :
Tu ne crains plus du sort l'ordinaire inconstance.
Le trépas ! par un sage est-il donc redouté ?
C'est un port qui le mène à l'immortalité.

M. Lemazurier.

LE SERPENT ET LE TAUREAU.

FABLE.

Un serpent monstrueux s'élançant de son antre,
Sur les pas d'un taureau s'avançait sur le ventre.
Celui-ci de sa porte allait gagner le seuil.
Des nœuds de l'amitié permets que je t'enlasse,
Lui disait le reptile, en le flattant de l'œil;
Attends du moins que je t'embrasse.
Le quadrupède ici de prendre le galop : —
Pourquoi fuir un ami ? — Je ne le sais pas trop,
Mais malgré moi je suis un penchant invincible,
Et d'un vieux préjugé ne pouvant triompher,
J'évite autant qu'il est possible
D'être embrassé par ceux qui pourraient m'étouffer.

M. Boisard.

CHANT DE MINONA.

COLMA.

Loin de moi Salgar est errant :
Par-tout règne la nuit profonde ;
Sous mes pieds mugit le torrent,
Sur ma tête la foudre gronde ;
Pas un asile où me cacher ;
Tout me délaisse et m'abandonne ;
Je suis seule sur le rocher
Que la sombre mer environne.

O lune, sors du sein des monts :
Paraissez, étoiles nocturnes,
Paraissez, et que vos rayons
Éclairent mes pas taciturnes :
Conduisez-moi vers mon amant ;
Qu'il entende ma voix plaintive :
O Salgar, songe à ton serment,
Rejoins une amante craintive.

Le rocher, l'arbre, le ruisseau,
Sont les témoins de ta promesse :
Ils t'attendent sur le coteau,
Et répondent à ma tristesse.
Nos pères furent désunis,
Mais nous, seul objet de ma flamme,

LA SÉRÉNADE.

Heureux qui, près de son ami,
Plongé dans le duvet d'un lit voluptueux,
Sur le frêle vitrage entend bondir la pluie
Que chasse un vent impétueux!
Mais combien plus heureux encore
L'amant qui se réveille ou s'endort dans tes bras,
Aux nocturnes accens de la harpe sonore
D'un rival dédaigné qui ne s'en doute pas!

M. Duault.

COUPLET SUR UN RIEN.

Air: Du parlement.

Ici bas tout dépend d'un rien:
Un rien peut détruire un empire;
On voit l'homme pleurer pour rien;
Un rien ne le fait-il pas rire?
Un rien souvent fixe le sort;
Un rien donne en Lise une amie;
Un rien peut nous donner la mort;
Un rien nous a donné la vie.

TRADUCTION

DE LA III[e] ÉLÉGIE DU III[e] LIVRE DE *TIBULLE*.

Qu'a servi, Nééra, de fatiguer les Dieux
De prières, d'encens, d'offrandes et de vœux ?
Voulais-je m'élever aux honneurs de l'empire ;
Habiter un palais de jaspe et de porphyre ;
Attirer sur mes champs les faveurs de Cérès ?
Non, non, j'osais prétendre à de plus grands bienfaits.
De la vie avec toi, ma charmante maîtresse,
Épuiser doucement la coupe enchanteresse,
Tel eût été pour moi le bonheur souverain.
Quand la lente vieillesse eût amené ma fin ;
Après avoir usé tout le fil de la Parque,
Près de descendre nu dans la fatale barque,
J'aurais voulu mourir en tombant sur ton sein.
En entassant de l'or, quel serait mon dessein ?
A quoi bon se charger d'un métal inutile ;
Tourmenter sans relâche un domaine fertile ;
Dans de vastes palais, par les arts embellis,
Fouler aux pieds l'azur et des marbres de prix ;
Dans un parc renfermant une forêt immense,
Chercher des bois sacrés et l'ombre et le silence ;
A la pourpre de Tyr mêler sur ses habits
Et l'éclat de la perle et le feu du rubis ?
Ces biens que suit l'envie, et que le peuple admire,
Ne sont point le bonheur auquel mon cœur aspire.

Le vulgaire toujours exagère leur prix :
Par eux les noirs chagrins ne sont point éclaircis :
La fortune sur eux exerce sa puissance.
Avec toi, Nééra, je crains peu l'indigence ;
Sans toi, les dons des rois ne sont rien à mes yeux.
Que béni soit le jour, le jour trois fois heureux
Où je pourrai revoir ma jeune et belle amante !
Mais si, pour son retour, ma prière constante
Des Dieux trop irrités n'éprouvait les refus,
Que m'importent l'empire et tout l'or de Crésus ?
Qu'un autre en soit jaloux. Ma grandeur, ma richesse,
Seraient de posséder l'objet de ma tendresse.
Junon, et toi Vénus ! venez à mon secours !
C'est à vous que Tibulle, en tremblant, a recours.
Ou si le sort cruel, si la Parque implacable
A mes souhaits toujours se montre inexorable,
O Pluton ! engloutis daus tes gouffres affreux
Et le plus tendre amant et le plus malheureux !

M. Kérivalant.

ÉPIGRAMME.

Les gens d'esprit vivent si peu de temps,
Disait Mercour à la maligne Hortense,
Que je crains pour mon existence.
— Vous, Monsieur ! vous vivrez cent ans.

M. Samson, de Caen.

LE PAPIER,
L'ENCRE, LA PLUME ET LE CANIF.

FABLE.

Certain disciple d'Uranie,
D'un manuscrit dont il était l'auteur,
Se promettait pour lui gloire infinie,
Et grand profit pour son lecteur.
L'homme en son livre allait apprendre
A corriger ses mœurs, à mieux régler ses vœux :
Il y donnait enfin, à qui saurait l'entendre,
Le beau secret de vivre heureux.
Un soir que de cette chimère
Sa vanité l'entretenait tout bas,
Un bruit soudain vint le distraire,
Et le voilà témoin auriculaire
Du plus étrange des débats.
Les querelleurs étaient la plume,
Le papier, l'encre et le canif.
Tous quatre, du ton le plus vif,
Se disputaient l'honneur de l'éloquent volume.
« Sans moi, leur disait le papier,
« N'en doutez pas, le plan de cette œuvre immortelle
« Serait encor dans la cervelle
« Du grave auteur qui va la publier.
« — Fort bien, mon très-blême compère,
« Répondait l'encre avec aigreur ;

Dis-moi pourtant, et sois sincère,
« Dis ce que [illegible] l'écrivain eût pu faire,
« Sans le beau noir de ma [illegible]
« — Comme chacun de vous parle à son avantage :
« Que vous l'entendez bien ! ajoutait à l'instant
« La plume, comme on sait, sujette au bavardage.
« J'admire votre ton : sans mon bec, cependant,
« Seriez-vous l'un et l'autre ici du moindre usage ?
« — Oh ! oh ! le propos est plaisant !
« Dit enfin le canif ; et te voilà bien vaine !
« A qui dois-tu ce bec que tu nous vantes tant ?
Il était clos, qu'il t'en souvienne,
« Et le serait encor, sans mon acier tranchant. »
Là, de leur part cessa toute apostrophe ;
Et, graces à leur vanité,
Dans cette affaire-ci, monsieur le philosophe
Pour rien fut à peu près compté.
Qu'on ne s'étonne point de leur folle jactance ;
C'est celle de beaucoup de gens,
Qui, bien que mis en œuvre en choses d'importance,
N'en sont pas moins, malgré leur suffisance,
De mécaniques instrumens.

M. Mugnerot.

LE DISTRAIT.

Peut-on voir Lucidor ? — Las ! il est enterré
D'hier après midi. — Bon : je repasserai.

M. V.

A ÉVARISTE PARNI,

Sur ce qu'il n'a pas inséré dans la dernière édition de ses œuvres les vers qu'il m'adressa en 1782, et qui se trouvent [illegible] éditions précédentes.

An 11.

Sous le règne de *Roberspierre*,
Lorsque les voiles de la mort
Entouraient déjà ma paupière,
Je disais, calme sur mon sort :
Si le tyran, dans son délire,
Doit un jour me sacrifier,
Je ne mourrai pas tout entier ;
Parni pour moi monta sa lyre.
Avec avantage cité
Par le chantre d'Éléonore,
Peut-on me contester encore
Mes droits à l'immortalité ?
A ma brillante renommée,
Las ! j'apprends que j'ai survécu ;
Parni, tu m'as trop convaincu
Que la gloire n'est que fumée :
Ils sont bannis de ton recueil
Tes vers, les titres de ma gloire,
Que je citais avec orgueil,
Qui devaient m'assurer l'accueil

Des doctes filles de mémoire.
En France il n'est plus de proscrits,
Grace au régime consulaire ;
Au nom du monde littéraire,
Au nom des Graces et des Ris,
Je demande pour tes écrits
Une ind[illegible] [illegible]ère :
D'ailleurs, nous retirant tes dons,
Crois-tu qu'Apollon te pardonne ?
Parni, c'est autant de fleurons
Que tu soustrais à ta couronne.

M. Blanchard de la Musse.

LA SAINTE EXHORTATION.

Un bon curé permit dévotement
Qu'après salut, à sa nièce Thérèse,
Un jouvenceau lût le vieux Testament :
Lui, de ronfler ; le couple, tout de braise,
D'étudier les mœurs de la Genèse.
Mon gars avait vingt ans, la fille seize ;
Et tant de fois il s'y mit ardemment,
Qu'à l'oncle, un soir, sa maigreur fut visible :
« *Benè*, mon fils, dit-il ; voilà comment,
« Avec ferveur, j'ai pâli sur la Bible. »

M. Le Mercier.

MORT ET DISCOURS
DE MADAME DE LA VALLIÈRE.

Depuis trente ans, sous les austères loix
Qu'au mont Carmel dicta le grand Élie,
[illegible],
Offrait au ciel, d'une mourante voix,
Le repentir des beaux jours de sa vie.
Enfin, cédant à ses longues douleurs,
Elle pâlit, ferme les yeux, succombe.
Ses sœurs, en deuil, la baignent de leurs pleurs;
Quand tout à coup, sur le bord de la tombe,
Levant encor d'un air calme et serein
Ce front jadis embelli par les graces,
Mais où le temps et le sombre chagrin
Profondément ont imprimé leurs traces,
Elle leur dit avec l'accent flatteur
De cette voix qui sut aller au cœur:
Je vais finir ma pénible carrière.
Dieu de mes jours laisse échapper le fil,
Et me rappelle enfin de mon exil.
D'un jour plus pur j'entrevois la lumière:
Que de regrets! que de crainte et d'espoir!
Vous qui plaignez le sort de la Vallière,
En vous quittant, qu'il m'est doux de pouvoir
Vous dévoiler son ame toute entière!
D'un père illustre et d'un sang généreux,
Pour mon malheur, le ciel me fit descendre.

Je n'en reçus qu'un cœur sensible et tendre,
Présent bien rare et toujours dangereux !

Dès mon printemps à la cour transplantée,
Tout m'y surprit ; rien ne put m'y charmer :
Dans ma langueur, je n'étais tourmentée
Que du desir, que du besoin d'aimer.
Louis était dans la fleur de son âge,
[illegible] grand des mortels
Le monde entier lui dressait des autels ;
Jusqu'à l'amour, tout lui rendait hommage.
A son aspect, de mes yeux éblouis
Furtivement quelques larmes coulèrent ;
Mes feux cachés vers lui seul s'exhalèrent.
Mais, dans le roi, je n'aimais que Louis.
J'aurais voulu qu'au sein de la misère,
Le sort jaloux pût un jour le plonger ;
Heureuse alors, pour l'en dédommager,
De partager son cœur et sa chaumière !
Mais, renfermant un sentiment si cher,
Avec le temps j'espérais le cacher
A tous les yeux, et sur-tout à moi-même,
Lorsque, du sein de sa grandeur suprême,
Secrètement Louis vint me chercher.
Un roi voit tout ; il lut dans ma pensée
Que, dédaignant et fortune et grandeur,
L'ambition de posséder son cœur
Seule, en l'aimant, m'avait intéressée.

Dès ce moment, il célébra pour moi
Ces carrousels et ces fêtes brillantes,
Où, promenant leurs devises galantes,

Au champ d'honneur les jeunes chevaliers
Venaient unir les myrtes aux lauriers.
Objet caché de sa magnificence,
Je modérais ses augustes bienfaits.
Son cœur donné, quels présens m'eût-il faits!
N'avait-il pas comblé mon espérance!
Son amitié, son bonheur, sa constance,
Les fruits naissans de nos tendres amours,
Me suffisaient; et du moins mes beaux jours
N'ont point coûté de larmes à la France.
Aux courtisans, et même à mes amis,
Cachant ma fille et dérobant mon fils,
Je rougissais du bonheur d'être mère.
Mais le silence, et l'ombre et le mystère,
Assaisonnaient mes timides plaisirs.
Les pleurs furtifs de ma pudeur blessée,
Les souvenirs errans dans ma pensée,
Les remords même, irritaient mes desirs.
Tu m'en punis! ta rigueur paternelle
Rendit, grand Dieu! mon amant infidèle.
Mais tel était l'excès de mon amour,
Que le pardon l'attendait au retour.
La volupté d'un cœur qui s'abandonne
N'approche point de la félicité
D'un cœur trahi dont la fidélité
Touche un ingrat, le ramène et pardonne.
Mais quel tourment de consumer ses jours,
Toujours trompée, à pardonner toujours!
Pour adoucir ma triste destinée,
Mille rivaux, au nom de l'hyménée,

Venaient m'offrir et fortune et grandeur ;
Ils assiégeaient ma retraite profonde ;
Mais vainement : Dieu devait dans mon cœur
Succéder seul au plus grand roi du monde.
C'est dans ce lieu de paix, de charité,
Que, rencontrant le port pendant l'orage,
A l'amitié compatissante et sage
Je résignai ma faible volonté,
Dont j'avais fait un si mauvais usage.
Je vois encor ce temple, cet autel,
Cet appareil de la majesté sainte,
Et cette cour, dans un deuil solennel,
Du tabernacle environnant l'enceinte,
Et prosternée aux pieds de l'éternel.
Je crois encor, d'une voix attendrie,
Former ces vœux qu'animait la ferveur,
Comme un banni prononce avec ardeur
Le vœu chéri de revoir sa patrie.
En ce moment, jusqu'au fond de mon cœur,
D'un jour nouveau les rayons pénétrèrent.
Mes yeux, frappés soudain, se dessillèrent.
Oh ! sous l'éclat de cette auguste cour,
Sous l'appareil de ces Dieux de la terre,
Que j'entrevis d'orgueil et de misère !
Fuyons, mon ame, au céleste séjour,
Source de vie et centre de lumière,
Loin de ce monde où la gloire, où le rang,
Vont s'éclipser dans la même poussière.
Faibles humains ! chez vous tout est néant,
La grandeur même ; et Dieu lui seul est grand.

Qui le croirait ? dans le sein des délices
Je n'ai connu que tribulations ;
Et sous la bure, au milieu des cilices,
Je n'ai trouvé que consolations.
Nos veilles même et nos privations
Pour un cœur tendre ont souvent tant de charmes !
L'époux, auquel nous savons les offrir,
A notre amour tient compte d'un soupir ;
Et c'est chez nous qu'on sent le prix des larmes.
Mais, malgré moi, par un lien sacré
L'amour encor m'attachait à la terre.
On aime à vivre, alors que l'on est mère ;
J'avais un fils !... tu me l'as retiré,
O Providence ! et j'en ai murmuré :
Mais, l'oublier ! est-il en ma puissance ?
Pardonne-moi ; tu sais que j'ai pleuré
Sa mort, hélas ! bien moins que sa naissance.
Depuis ce temps, tous les soins de mon cœur
Tendent au ciel. Un auguste hyménée
Rend désormais ma fille fortunée.
Louis, instruit par l'âge et la douleur,
De tous côtés trahi par la victoire,
Si grand jadis au faîte de sa gloire,
Est devenu plus grand dans son malheur.
En sa faveur que ton bras se désarme ;
Rends-lui, grand Dieu ! le bonheur et la paix.
Je t'ai juré de n'en parler jamais ;
Mais grace encor pour la dernière larme !
Grace et secours ! Aide-moi, soutiens-moi ;
Je fais des vœux pour n'adorer que toi :

Mais quels combats ! De ma cendre enflammée
Quelle étincelle encor s'est ranimée !
Si je l'aimai quand il put me trahir,
Quand je le plains, pourrais-je le haïr ?
Non, la pitié ne saurait être un crime.
Dieu ! laisse-lui partager ta victime :
Reçois mes vœux, mes pleurs, mon repentir ;
Il n'aura plus que mon dernier soupir.

DEMOUSTIER.

L'ATTENTION.

Un malheureux cultivateur
Voulant terminer sa carrière,
Deux fois par Nicolas, témoin de ce malheur,
Fut retiré de la rivière.
Son affreux désespoir tente un nouvel effort ;
Bien résolu de se défaire,
Il va se pendre sur le bord,
Et Nicolas le laisse faire.
Hé quoi ! lui dit un passant débonnaire,
N'auriez-vous pu l'en empêcher ?...
— Trédam ! j'lons vu deux fois boire à la grande coupe,
Et deux fois à la mort j'ons couru l'arracher :
Or, le sachant trempé comme une soupe,
J'ons cru qu'il s'était là mis exprès pour sécher.

M. CAPELLE.

TOUT PASSE.

La neige où s'impriment nos pas,
A nos yeux éblouis a dérobé la terre :
Mais le soleil vainqueur triomphe des frimas,
La neige a disparu comme une ombre légère.
La douce violette annonce le printemps :
Qu'elle règne avec lui cette fleur odorante
Qui vient flatter un de nos sens ;
Qu'elle vive !.... elle est expirante :
Les jours des fleurs sont des instans.
Rose, digne ornement de l'empire de Flore,
Je crains pour toi l'éclat de l'ardent Sirius :
Tu brilles un moment sous les pleurs de l'Aurore ;
Brille du moins un jour sous les yeux de Vénus !
Les feux du jour croissent encore,
Et la rose déjà tombe et se décolore :
Son éclat, ses parfums, ses charmes sont perdus.
Pleurez, Graces, pleurez, la rose vient d'éclore,
Elle brillait, elle n'est plus.
Dans le sein de la nuit, quelle vive lumière !
Quel feu peut effacer les feux du firmament ?
Qu'il est beau ce globe étonnant !
Est-ce un astre égaré sorti de la carrière ?
Ah ! qu'il demeure sous nos yeux !
Flambeau des nuits, qu'il nous éclaire ! ...
Ce météore lumineux,
Qui s'allume dans l'atmosphère,

Il brille et passe dans les cieux.
Ainsi tu brilles et tu passes,
Éclatante et demi-beauté,
Dont le volage amour suit un moment les traces;
Ainsi l'aile du temps avec rapidité
Emporte loin de nous les fugitives graces.
Elles nous laissent des regrets
Plus durables que leurs attraits!
O génie! ô vertu! recevez mon hommage:
Vous êtes les vrais biens dont jouit le vrai sage.
Plus solides que la beauté,
Vous seuls pouvez charmer notre âge,
Et charmer la postérité.

M. Drobecq.

SUR QUELQUES AUTEURS FRANÇAIS.

Jean-Jacques, dans tous ses écrits,
Me peint la vertu trop sévère;
Sous le masque malin des ris,
Je la cherche en vain dans *Voltaire*.
Raynal me la montre trop fière;
Volney l'entoure de débris;
Dans *Fénélon* je la révère;
Dans *Bernardin* je la chéris.

M. Van-Bemmel (de Bruxelles).

LE RÉVEIL.

AIR : Ce fut par la faute du sort.

ON dort au lit, on dort par-tout :
Oui par-tout, vous pouvez m'en croire ;
Quelquefois même on dort debout :
J'ai vu dormir un auditoire.
Dormir est un charmant plaisir,
Une volupté sans pareille !
Mais qui donc voudrait s'endormir,
S'il ne savait qu'on se réveille ?

Déjà sur nos toits on entend
Les babillardes hirondelles ;
Chaque berger est plus ardent ;
Les bergères sont moins cruelles.
Le zéphyr reverdit nos champs,
Et Flore a repris sa parure.
En chœur saluons le printemps,
C'est le réveil de la nature.

Chassé par un jaloux amour,
Par les soucis, par les affaires,
Combien de fois, avant le jour,
Le soleil fuit de nos paupières !
Heureux qui, sans soins, sans chagrin,
Paisible habitant du village,
Ne connaît de réveil-matin
Que le coq de son voisinage ?

Que vois-je ? le persécuteur
Repose ainsi que la victime !
Ah ! laissons dormir le malheur,
Et ne réveillons que le crime.
Ce sommeil m'avait attristé :
Mais j'y trouve un exemple utile ;
Car l'oppresseur dort agité,
Souvent l'opprimé dort tranquille.

Voyez un tableau plus touchant :
Cette mère dont la tendresse,
Près du berceau de son enfant,
Guètte sa première caresse :
Qui pourrait n'être pas jaloux
De s'éveiller comme l'enfance ?
Amis, c'est que rien n'est si doux
Que le réveil de l'innocence.

De vrais, de fidèles amis,
Maitresse innocente comme Eve,
Ce sont là des biens d'un grand prix,
Et qu'on peut posséder en rêve.
Si parfois un heureux sommeil
Vous offre ces rians mensonges,
Dormez : il n'est point de réveil
Qui puisse valoir de tels songes.

BOURGUEIL.

LE MÉRITE ET LE HASARD.

FABLE.

On m'a conté qu'au temple de la Gloire,
A son tour le Mérite un jour voulut entrer :
Or, vous pouvez déjà vous figurer
Des envieux la méchanceté noire :
Ce qu'il eut de périls, d'obstacles à braver.
Il ne sait point ramper, ainsi vous pouvez croire
Qu'il était tard lorsqu'il put arriver.
Mais vous pensez au moins qu'il dut trouver
Le temple ouvert, et la couronne prête;
Qu'on l'accueillit, qu'on lui fit fête ;
Vous vous trompez, le temple était fermé.
Le Mérite aux refus doit être accoutumé:
Il ne se plaignit point, on sait qu'il est modeste.
Près de lui cependant un aveugle portier,
De temps en temps, sans se faire prier,
Ouvrait à mille fous qui marchaient d'un air leste;
Sans examen, il les faisait entrer.
Leur course était rapide, et leur chûte était prompte;
Arrivés pleins d'orgueil, ils sortaient pleins de honte,
Et pas un d'eux n'y pouvait demeurer.
Au Mérite à la fin le vieux portier s'adresse,
L'appelle par caprice, et le tirant à part,
Lui dit : Votre froideur me surprend et me blesse.
Vous comptez sur vos droits aux yeux de la déesse.
Vous m'avez méprisé; mais vous entrerez tard :

Et je prétends faire un exemple,
Pour prouver que la clef du temple
Ne sort pas des mains du hasard.
Je sais quelle est ton injuste puissance,
Dit le Mérite, et j'en connais l'excès.
Mars te laisse son glaive, et Thémis sa balance;
Arbitre des revers, arbitre des succès,
Ici tout est soumis à ton pouvoir funeste:
De ce temple à ton gré tu peux donner l'accès;
Mais le Mérite seul y reste.

M. DE SÉGUR l'aîné.

MOT DE LYCURGUE.

QUELQU'UN dit à Lycurgue: on préfère par-tout
Le gouvernement populaire:
Je ne conçois pas votre goût
Pour le gouvernement contraire.
Lycurgue répondit: Avez-vous des enfans? —
J'en ai dix. — En ce cas, je vous donne du temps;
L'occasion est des plus belles:
De ce gouvernement, que vous me proposez,
Faites l'essai d'abord chez vous, si vous l'osez....
Et vous m'en direz des nouvelles.

M. BOISARD

OSSIAN A SULMALA.

Parais dans ta beauté, vieux, astre de Lumon ;
Il est temps de sortir de ta retraite obscure :
La tempête a cessé, le zéphyr du vallon
Des chênes de Morven balance la verdure.
Je connais tes ennuis, et ne m'étonne pas
Du nuage de pleurs dont tes yeux s'obscurcissent ;
Mais il arrive un jour où les braves périssent :
Fingal même, Fingal doit céder au trépas,
Et comme des brouillards les monts s'évanouissent.
Ton amant a vécu... n'accuse point son sort ;
En roi victorieux il a quitté la vie ;
La harpe d'Ossian a célébré sa mort
Et décerné la gloire à son ombre ravie.
Hélas ! il n'a point vu, sous des traits assassins,
Tomber son jeune fils, sa plus belle espérance ;
Dans le palais des rois conquis par sa vaillance,
Pour lui brillent encor des jours purs et sereins.
O charme des héros! sais-tu que j'étais père ?
Oscar comme un beau lis fleurissait sous mes yeux ;
Et cette tendre fleur, ornement de ces lieux,
Séchée à son matin, est réduite en poussière :
Je suis seul, délaissé, sans épouse et sans fils.
Peut-être dans Morven, l'insulte et la menace
Poursuivront quelques jours mes pas appesantis.
Mon bras ne pourra plus châtier tant d'audace.
Viens donc, ô Sulmala ; place-toi sur mon char,

Colombe du désert, le malheur nous rassemble;
Suis moi près de Fingal: nous pleurerons ensemble,
Toi le vaillant Cathmor, et moi l'aimable Oscar.

M. Baour-Lormian.

L'AMANT COMME IL Y EN A PEU.

IMITATION D'*AUSONE*.

Dicebam tibi : Galla, senescimus, effugit ætas.

Je te l'ai dit, fille sévère,
Jeune et belle, on ne l'est qu'un jour;
Il faut aimer quand on sait plaire;
Suivons les lois du tendre amour.

Tu voulus suivre la sagesse,
Et tu laissas les doux plaisirs:
Hélas! en perdant la jeunesse,
On en conserve les desirs.

Viens dans mes bras, Éléonore,
Je suis heureux si je te plais:
Viens!... dans celle que j'aime encore,
Je verrai celle que j'aimais.

M. Drobecq.

IMITATION D'HORACE.

D'ÉPICURE, élève profane,
Je refusais aux dieux des vœux et de l'encens.
Je suivais les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne:
Je reconnais des dieux; c'en est fait: je me rends.
J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montrait à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant;
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde:
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé:
Des hauteurs de l'Olympe, aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La Fortune, agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des états son caprice préside:
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront;
Enlève un diadême, et, d'un essor rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale !
Fortune ! à ton pouvoir, qui ne se soumet pas ?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine !
Tu places les humains au trône, ou sur l'écueil ;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil,
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La faiblesse en puissance et le triomphe en deuil.
Le pauvre te demande une moisson féconde ;
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde,
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'Orient soumis les tyrans invincibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux (et c'est l'effroi dont leur ame est troublée),
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces demi-dieux :
Et soulevant contre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.

La Nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté:
De son sceptre détesté,
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'Espérance te suit, compagne plus propice,
Et la Fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas.
Lorsqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ces convives sans foi,
Qui dans un temps favorable,
Du mortel tout-puissant par le sort adopté,
Venaient environner la table,
Et s'enivraient du vin de sa prospérité.
Je t'implore à mon tour, déesse rédoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers; (1)

(1) L'Angleterre, que les Romains regardaient comme une extrémité de l'univers.

Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.

Ah ! Rome vers les dieux lève des mains coupables.
Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables,
Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor nos honteuses blessures :
La fraude et les parjures,
L'inceste et l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre :
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre,
Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang romain qu'elle-même a versés.

LA HARPE.

SUR LES BELLES ET SUR LA POÉSIE.

MUSES sans fard et graces sans manége
Ont doux éclat pour les yeux et l'esprit.
Femmes et vers apprêtés, le dirai-je ?
Ce sont bouquets que le grand jour flétrit.
Le faux brillant et l'art coquet ne rit
Qu'aux amoureux et rimeurs de collége.

M. LE MERCIER.

L'AMANTE DIFFICILE.

CHANSON.

Dieu d'Amour ! disait Céphise,
Si je dois aimer jamais,
Mon amant sera Français;
Il aura grace, franchise.
Dieu d'Amour ! pour mon bonheur,
Que l'objet de ma tendresse
Soit toujours à sa maîtresse
Fidèle comme à l'honneur !

Je veux qu'il sache avec grace
Voler du bal au combat :
Le myrte a bien plus d'éclat
Quand aux lauriers il s'enlace.
Un amant peut tout charmer
Quand la gloire le signale,
Et c'est la seule rivale
Qu'une femme puisse aimer.

Du voile de la décence
Qu'il couvre un tendre propos !
Et qu'il se taise à propos
Pour doubler son éloquence !
L'esprit, ce don peu commun,
Plaît sur-tout dans ce qu'on aime :
Sans l'esprit, la beauté même
Est une fleur sans parfum.

Que l'amour qu'il fera naître,
Dans son cœur soit renfermé !
L'orgueil de paraitre aimé
Vaut-il la douceur de l'être ?
Quand j'aurai comblé ses vœux,
Qu'il semble encore y prétendre !
Qu'il soit toujours le plus tendre,
Quoiqu'il soit le plus heureux !

M. MILLEVOYE.

L'AMOUR ET LE TEMPS.

Le Temps, qui fuit d'une aile si rapide,
Pressait le vol de l'inconstant Amour
Loin des beautés qu'il trompa tour à tour :
Elles pleuraient son abandon perfide.
Il voit Thémire... et, quittant son vieux guide,
En ses beaux yeux se niche et reste coi ;
Puis dit : « O Temps ! j'abjure ici ta loi ;
« Trop las je suis de courses infidelles :
« Pour vrais plaisirs viens de troquer mes ailes ;
« Et désormais tu peux voler sans moi. »

M. LE MERCIER.

HYMNE A L'ESPÉRANCE.

Douce et séduisante Espérance !
Dont le baume consolateur
Adoucit la triste existence
De la victime du malheur ;
Unique appui de l'infortune,
Source de joie et de plaisirs,
Viens chasser la crainte importune
Et les pénibles souvenirs.

Ainsi que l'humide rosée
Ranime les fleurs au matin,
Lorsque de la terre épuisée
Syrius entr'ouvre le sein ;
Ainsi, Divinité propice,
En pénétrant au fond des cœurs,
Tu sais réparer l'injustice
D'un destin fécond en rigueurs.

Quand, sur une mer orageuse,
Le pilote erre au gré des vents,
Par toi, son ame courageuse
Brave l'effort des élémens.
Sans tes salutaires prestiges,
Le guerrier tombe sans vigueur :
Ta voix enfante des prodiges,
La crainte enchaîne la valeur.

En vain la fièvre, l'indigence,
Les maux sans cesse renaissans,
Pensent ébranler la constance
De ceux qui t'offrent leur encens.
Tu veilles auprès de leur couche,
Ton flambeau brille devant eux;
La plainte expire sur leur bouche,
Et l'avenir rit à leurs yeux.

L'amant, le poète, ô déesse!
Ont aussi part à tes bienfaits;
Souvent, guidés par ta promesse,
Ils marchèrent droit au succès.
O jour fortuné pour ma lyre!
Jour par mon cœur tant souhaité,
Où tout bas tu viendras me dire:
« Tes vers plairont à la beauté. »

M. Chevalier de Saint-Amand.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE ANNETTE DE C...

Qui demandait à l'auteur comment était la femme qu'il aimait.

Celle que j'aime, en tout parfaite,
A votre taille et votre doux regard:
Il se pourrait bien, par hasard,
Qu'elle eût aussi le nom d'Annette.

M. T... P...

L'HEUREUX PRÉSAGE.

Est-il vrai, mon Athénaïde,
Que prêt à traverser les mers,
Que las de t'opprimer, ton tyran se décide
A suivre la fortune au bout de l'univers;
Que déjà son vaisseau flotte loin du rivage;
Que, du dernier signal arborant les couleurs,
De ses câbles il se dégage,
Et que trois fois le bronze aux échos de la plage
Ait annoncé des vents les tardives faveurs?
O toi qui les régis sous ta loi souveraine!
Pour un fils de Vénus, s'il est vrai qu'autrefois
Tu sus, par un seul mot, sur la mer de Tyrrhène,
Forcer ces fiers enfans d'obéir à ta voix;
Au nom de la déesse encore,
D'un amant qui la sert, Neptune! entends les vœux:
Commande; et que l'Autan, d'un souffle impétueux,
Emporte aux rives de l'Aurore
Celui qui dans l'Amour offensa tous les Dieux!
Ma voix est entendue! Oui, le ciel se déclare!
Éole de ses fils m'annonce le secours;
Plus d'obstacle qui nous sépare:
Ils vont renaître nos beaux jours!
Demain, je le franchis le seuil inaccessible
D'où je fus si long-temps par la haine écarté!
Demain, je la revois cette alcove paisible
Où peut-être déjà m'attend la volupté!

O d'un bonheur certain première jouissance !
Déjà je crois toucher à ce moment si doux :
J'arrive, je te vois, je suis à tes genoux ;
Je réclame à la fois l'amour, sa récompense...
Venez, refus charmans ! provoquez le larcin.
O délire enchanteur ! voluptueuse extase !
Déjà mes doigts ont écarté la gaze
Dont le tissu léger se croise sur ton sein ;
Déjà de mes baisers l'égarement rapide
A porté dans tes sens la flamme des desirs,
Et je recueille enfin de ta bouche timide
Ces doux mots dont l'accent se perd dans les soupirs...
Mais où m'égare mon ivresse ?
Ah ! que je puisse seulement
Te voir, te contempler, t'exprimer ma tendresse ;
Sur mon cœur consolé te presser doucement !
Que d'une main discrète interrogeant la tienne,
Que puisant l'amour dans tes yeux,
Je le respire encore avec ta douce haleine,
Avec l'esprit des fleurs qu'exhalent tes cheveux !
Qu'au récit des chagrins éprouvés par tous deux,
Je me sente renaître ; à cette voix si tendre,
Dont l'accent est resté dans le fond de mon cœur ;
Que j'écoutais encor dans ces jours de rigueur
Où je ne pouvais plus l'entendre !
Ah ! ce ne sera plus un rêve de l'amour,
D'un amour éperdu, dont la douleur active
Réalise et poursuit une ombre fugitive,
Pour la perdre cent fois le jour :
Ce sera toi, libre, heureuse, fidelle ;

Ce sera toi ! Dieux qui me la rendez,
Qui savez les tourmens que j'ai soufferts loin d'elle,
A mes vœux les plus chers, ô Dieux ! quand vous cédez,
En pourrais-je former encore ?
Ah ! que l'ambitieux s'agite et vous implore
Pour obtenir les biens qui flattent son orgueil ;
Que des moissons d'Ormus, des tissus du Bengale,
Il charge son vaisseau, dont l'affreuse raffale
Peut-être va briser la poupe sur l'écueil !
Mais, non ; qu'il vienne au port étaler sa richesse !
Ses trésors ne lui rendront pas
Des sens pour en jouir, la santé, la jeunesse :
Pour frémir au récit de ses moindres combats,
Il ne trouvera plus le cœur d'une maîtresse.
Quand il verra la mort de son lit approcher,
Sous ses rideaux pompeux il n'aura point d'amie
Qui l'aide à soulever sa tête appesantie,
Et le mouille des pleurs qu'elle voudrait cacher.
Le temps, les vains regrets, l'ennui, l'indifférence,
Auront flétri les cœurs dont il trahit l'amour.
L'espoir le ramenait peut-être ; et le retour
N'aura point réparé les pertes de l'absence.
Mais moi, qui trop long-temps fus l'objet de tes pleurs,
Tu ne me verras point, ô mon Athénaïde !
Des biens de la fortune avide,
Courir les disputer à ses adorateurs !
Périsse ton amour, si jamais je te quitte
Pour égarer mes vœux sous un ciel étranger !
Oui, ce n'est qu'avec toi que je veux voyager.
Déjà même au départ le printemps nous invite :

Du reste de nos fers osons nous dégager.
Vois l'orme du rempart déployer son feuillage;
La verdure, les fleurs, tout nous rappelle aux champs;
Que tardons-nous? Allons, loin des yeux des méchans,
Habiter, embellir notre heureux hermitage.
Que nous font de Paris les plaisirs fastueux;
De ses mille palais la grandeur, l'élégance,
Et de ses jardins populeux
La stérile magnificence?
Ah! le plus sauvage des lieux,
Peuplé de ta seule présence,
A bien plus de charme à mes yeux!
Sous un ombrage solitaire,
Sous un rustique toit, du monde séparé,
Occupés du soin de nous plaire,
Nous jouirons en paix d'un bonheur ignoré.
Là, quand l'Aurore matineuse
M'aura surpris entre tes bras,
Nul indiscret, du moins, n'observera mes pas
Dans ma retraite paresseuse.
Libre enfin, je pourrai te voir,
Sans qu'une fâcheuse prudence
A ces jours de bonheur mêle des jours d'absence;
Et sans attendre que le soir
Ramène l'heure accoutumée
Où trop souvent mille importuns
S'en venaient chez ma bien-aimée
Changer nos doux propos en tristes lieux communs.
Crois-moi, dérobons-nous à la monotonie
De leur enjoûment prétendu.

Soyons tout l'un pour l'autre, et que de notre vie
Aucun moment ne soit perdu.
Oui, partons ; hâtons-nous de rendre
Aux plaisirs, aux tendres amours,
Cette moitié de nos beaux jours
Que nous passions à nous attendre.

M. DUAULT.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

FABLE.

De mes rameaux brisés la vallée est couverte,
Disait au vent du Nord le chêne du coteau :
Dans ton courroux barbare, as-tu juré ma perte,
Tandis que je te vois caresser le roseau ?
J'ai juré, dit le vent, d'abattre le superbe
Qui me résiste comme toi,
Et de caresser le brin d'herbe
Qui se prosterne devant moi.
Avise à l'instant même à désarmer ma haine,
Ou j'achève à l'instant de te déraciner.
Je puis tomber, reprit le chêne ;
Mais je ne puis me prosterner.

M. BOISARD.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

En quatre mots je vous dirai comment
Un cadédis qui n'était pas plus bête
Que tout gascon ne l'est communément,
Sut d'un cartel se tirer bravement,
Et décider son homme à la retraite :
Le hasard fut avec lui de concert,
Car au lieu pris pour vider la querelle
Qu'il s'était faite en dînant chez Robert,
Par des propos tenus contre une belle,
Il arriva le premier ; là trouvant
Deux grenadiers couchés sur la poussière,
Bien que debout le quart d'heure d'avant :
La peste soit, dit-il, d'uné carrière
D'où l'on n'est pas sûr dé sortir vivant ?
Fermons-nous-en, s'il sé peut, la barrière :
Vîte il met l'un sur l'autre les deux morts,
Flamberge en main se pose sur leurs corps,
Et dès qu'il voit son rival, il lui crie :
Arrivez donc, qué dé nouveaux ébats
Mé font bésoin, arrivez, jé vous prie,
Car jé mé sens d'honnûr assis trop bas.

M. Pons de Verdun.

LES TROIS PARTIES DU JOUR.

CHANSON.

Dès que le jour vient de naître,
Mon Églé je pense à toi;
Avant de me voir paraître,
Ton cœur s'occupe de moi;
Les oiseaux dorment encore
Que tu chantes notre amour;
Je dois préférer l'aurore
A tous les instans du jour.

Midi sonne, et sous l'ombrage
On rassemble les troupeaux:
Lors des bergers du village
On entend les chalumeaux;
Mais nous cherchons au bocage
Et le silence et l'amour:
Lequel aimer davantage
De ces deux momens du jour?

Le soir vient, et de la plaine
Chacun s'éloigne à pas lents:
Un même instant nous y mène
Pour saisir ces doux momens;

On se voit à peine encore,
Qui nous guide? c'est l'amour.
Dis, aimes-tu mieux l'aurore
Que la fin d'un si beau jour ?

M. J. A. Ségur.

LA CRAINTE.

Deux fermiers parlaient de l'espoir
Que pour la récolte prochaine
Un vent chaud faisait concevoir :
« Si ce temps dure une semaine,
« Dit l'un d'eux, Voisin, sur ma foi,
« Bientôt tout sortira de terre. »
— Ah ! que dites-vous là compère :
« Bon Dieu, songez donc que j'ai, moi,
« Trois femmes dans le cimetière.

M. Dumas.

QUATRAIN.

Quand on n'a rien obtenu de sa mie,
On est rêveur, mais on espère avoir ;
Et quand l'amour a comblé notre envie,
On est heureux, mais que devient l'espoir ?

M. Hoffman.

L'AMOUR PRISONNIER.

Sur un tapis de fleurs qu'arrose
L'onde pure de ce ruisseau,
Que vois-je? ... l'Amour qui repose
Sans arc, sans flèches, ni flambeau.
Punissons l'auteur de mes peines :
De ces fleurs forgeons lui des fers.
Il est pris.... je tiens dans mes chaînes
Celui qui soumet l'univers.

Je le vois déjà qui s'éveille:
Eh quoi! dit le Dieu de Paphos,
Un mortel, lorsque je sommeille,
Oserait troubler mon repos! ....
Il dit, se soulève avec peine,
Gémit, pleure en se débattant;
Mais, ne pouvant briser sa chaîne,
Il voit bien qu'il n'est qu'un enfant.

Je mettrai fin à ton martyre,
Dis-je au petit Dieu courroucé,
Si tu veux blesser Élomire
Du même trait qui m'a percé.
Hélas! quels vœux oses-tu faire?
Me dit l'Amour; un faible enfant
Doit-il s'armer contre sa mère? ....
Ah! mortel, tout me le défend.

Eh bien ! du trait qui me déchire,
Amour, daigne donc me guérir !
— Je le veux bien ; mais d'Élomire
Tu perdras jusqu'au souvenir.
— Eh quoi ! je verrais son image
Sans tressaillir de volupté? ...
Ah ! laisse-moi mon esclavage,
Et toi reprends ta liberté.

M. JUSTIN GENSOUL.

LA RÉSISTANCE VAINCUE.

VIEUX fournisseur à sa jeune maitresse
Disait hier : Pourquoi cette froideur ?
Comment, jamais d'un seul mot de tendresse
Tu n'as payé ma généreuse ardeur !
Jamais un *tu* n'est sorti de ta bouche ;
Toujours un *vous* glacial et farouche
M'a témoigné dégoût, tristesse, ennui :
Qu'il soit banni d'entre nous aujourd'hui !
Tu veux avoir une robe de soie,
Et des mouchoirs de Mazulipatan.
Voici tout ; mais il faut qu'on me tutoie,
Autrement, rien. — Mon Dieu ! donne et va-t-en.

M. PONS DE VERDUN.

FRAGMENT
D'ACHILLE ET DÉIDAMIE,
POÈME.

Au départ de Thétis, le héros moins timide,
Vers les filles du roi portait un œil avide;
Sur leurs attraits naissans ses regards animés
S'égaraient incertains, éblouis ou charmés.
Plus jeune que ses sœurs, pas encore aussi belle,
Et telle qu'une fleur que le bouton recèle,
Déidamie, à peine au printemps de ses jours,
Joint les traits de Vénus à l'âge des Amours.
Pour la première fois son front calme et modeste
Se sentit enflammer d'une rougeur céleste;
De sa jeune compagne elle approche en tremblant,
La reçoit dans ses bras avec frémissement.
Achille a partagé le trouble de son âme,
Sa grace le ravit, son désordre l'enflâme;
Combien il va chérir ce vêtement trompeur,
Qui doit servir l'amour sans blesser la pudeur!
En vain tant de beautés autour de lui s'empressent,
Il n'est plus qu'un objet à qui ses vœux s'adressent.
Admis à leurs plaisirs, se mêlant à leurs jeux,
Il ne suit que ses pas, ne cherche que ses yeux;
Il lui lance un regard... puis un regard plus tendre,
Déidamie encor ne sait pas les entendre;

Pourtant elle rougit ; un secret embarras
Lui révèle un danger qu'elle ne connait pas.
A la course il la suit, l'atteint bientôt, l'arrête,
La presse dans ses bras ; pour prix de sa conquête,
La frappe avec douceur d'un thyrse verdoyant,
Lui dérobe un baiser refusé mollement ;
Détache ses cheveux, de roses les couronne,
Saisit avec transport la fleur qu'elle abandonne ;
Dans ces aimables jeux ils finissent le jour,
En souriant tous deux d'innocence et d'amour.
Bientôt dans ses beaux bras il vient poser sa lyre,
Et des airs du Centaure il se plaît à l'instruire :
La corde obéissante à leurs doigts amoureux
Exhale un son si doux, qu'ils s'admirent tous deux.

Madame BEAUFORT D'HAUTPOUL.

SUR L'ABSENCE DE LUCRÈCE.

DEPUIS deux jours, éloigné de Lucrèce,
Deux billets doux m'ont garanti sa foi ;
Dans le premier ma charmante maîtresse
Depuis un an dit qu'elle est loin de moi ;
Dans le second, depuis cent ans la belle
A ses regards dit que je n'ai paru :
Que je demeure encore un jour loin d'elle,
Elle croira ne m'avoir jamais vu.

M. MÉZÈS.

LE ROI, LE PAYSAN ET L'HERMITE.

CONTE.

Un roi tourmenté d'insomnie
(On m'a dit que ce mal étoit le mal des rois)
Vit à la chasse un villageois
Étendu dans une prairie,
Qui reposait si doucement,
Et dormait si profondément,
Que du triste monarque il excita l'envie.
Au même endroit un hermite passait,
Homme sage, et qu'alors par-tout on respectait,
Faisant peu de sermons, ne prêchant que d'exemple;
De toutes les vertus son cœur était le temple.
Le roi l'arrête et lui dit: Homme saint,
De grace, dites-moi pourquoi ce misérable,
Que le malheur poursuit, que la fortune accable,
Malgré les maux qu'il souffre, et malgré ceux qu'il craint,
Bien loin de desirer le ciseau de la parque,
Dort si paisiblement et bien mieux qu'un monarque?
Sire, répond l'hermite, un pauvre villageois
Ne condamne personne, et ne fait point de lois.
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée:
Des fautes qu'il commet, seul coupable et puni,
Ses chagrins sont l'impôt, la taille, la corvée;
Il travaille pour vous, et vous veillez pour lui.
De plaisirs et de maux ce consolant partage,

D'un Dieu juste et clément est l'immortel ouvrage :
Vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux ;
Vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Rois qui nous gouvernez, portez mieux vos couronnes ;
Que les honnêtes gens soient vos seuls favoris ;
Et, pour mieux dormir dans vos lits,
Dormez un peu moins sur vos trônes.
Ainsi parla l'hermite, et le roi, furieux,
Le fit punir, et n'en dormit pas mieux.

M. de Ségur l'aîné.

L'AMOUR SANS AGE.

Amour vieilli n'a qu'ennuis et discords,
Carquois sans dards et flammes épuisées ;
Amour naissant n'a qu'ivresse et transports,
Flambeaux ardens et flèches aiguisées :
Ainsi dans Gnide à tout vulgaire amant
Vénus le dit : mon ame la dément ;
Nymphe aux yeux vifs dont s'est enamourée,
M'offre toujours plaisirs mieux accueillis ;
Car aux derniers entre ses bras cueillis,
Faveur première encore est savourée.

M. Le Mercier.

A M. DR....

Député au Corps législatif lorsque j'étais dans les liens d'un troisième mandat d'arrêt.

1795.

AINSI, bravant la calomnie
Qui de son perfide venin
A longs flots abreuve ma vie,
Toi seul, Ami, m'ouvres ton sein;
Et, pour m'arracher au naufrage,
Tu me tends encor cette main
Qui naguère, en un tel orage,
A travers un danger certain,
Me ramena sur le rivage.
Mais par quelle fatalité
Suis-je sans cesse la victime
De tous ces vils suppôts du crime,
Fléaux de la société,
Qui, dans leur coupable démence,
Avec l'aimable liberté
Confondent l'affreuse licence;
Monstres qu'au gré des factions
Les plus hideuses passions
A l'envi font soudain paraître,
Qu'on voit mourir, qu'on voit renaître,
Semblables au limon impur
Dont l'écume séditieuse

Vient de l'onde tumultueuse
Obscurcir le limpide azur ?
Je le demande ! et, quand j'y pense,
Ne sais-je pas que de tout temps
Il a fallu que l'innocence
Fût en guerre avec les méchans ?
Ne sais-je pas, graçe à l'histoire,
Que sous un ciel républicain
Il n'est jamais de jour serein
Pour la vertu, ni pour la gloire ?
Eh ! quel fut le sort des mortels
Dont les hauts faits, dont la sagesse,
De l'Italie et de la Grèce
Avaient mérité des autels ?
Athène, injuste autant qu'ingrate,
Fait boire la mort à Socrate ;
Par elle Aristide est banni ;
Elle condamne Alcibiade ;
Au gré de Xantippe impuni,
Dans les fers plonge Miltiade ;
Enfin dans Rome un citoyen,
Qui du peuple se voit l'idole,
Ne fait qu'un pas du Capitole
Au sommet du roc Tarpéïen.
Mais qu'ai-je besoin de descendre
Dans la nuit de ces vieux tombeaux
Où repose l'auguste cendre
Et des sages et des héros ?
Dans ce siècle de fanatisme,
De brigandage et d'empyrisme,

D'hommes libres sans liberté,
De bons citoyens sans civisme,
D'apôtres de l'égalité
Oppresseurs par patriotisme,
Témoin de forfaits et d'horreurs
Qu'on détestera d'âge en âge,
Je vois assez que l'homme sage,
Dans les populaires fureurs,
Doit laisser au torrent qui roule
Son penchant, sa rapidité,
Ne se montrer que de côté,
Et ne marcher qu'avec la foule.
Malheur à qui de son talent,
De sa vertu, de son courage,
Athlète, hélas ! trop imprudent,
Ose risquer le noble usage !
Il ne trouve qu'un frêle appui
Dans le parti qui l'environne,
Et, le soutenant aujourd'hui,
Sans regret demain l'abandonne.

Ah ! dégagé d'ambition,
N'ayant d'autre prétention
Que de pouvoir, loin d'un vulgaire
Aussi stupide que méchant,
Sans projet, sans soin, sans affaire,
Arriver jusqu'à mon couchant,
Et finir en paix ma carrière,
Que ne puis-je obtenir des Dieux,
Dans un vallon silencieux,
Un humble toit, une chaumière

Quelques arbres charmés entre eux
D'unir leur ombre hospitalière ;
Une vigne dont les rameaux
Se courberaient en longs berceaux ;
Un ruisseau qui, par son murmure,
Me conseillant un doux repos,
Mêlerait l'argent de ses eaux
Au vif émail de la verdure !
C'est là que j'irais, à mon gré,
Vivre des humains ignoré ;
Là que, près de celle que j'aime
Et du gage de nos liens,
Dans l'oubli de tous les faux biens
Je goûterais le bien suprême ;
Là que, mortel déifié,
Sous un simple berceau de lierre,
Ayant d'une modeste pierre
Fait un autel à l'amitié,
Mes seuls vœux, ma seule prière,
Seraient de te voir près de moi ;
De pouvoir, dans ce lieu champêtre,
Dont tu serais le premier maître,
Terminer mes jours avec toi.

M. Vigée.

A DORIMON.

Au métier que tu fais, l'Ami, que gagne-t-on ?
— Cinq pistoles par mois et le tour du bâton.

LE LORIOT ET SA FAMILLE.

FABLE.

Un jeune loriot, après avoir passé
Son quartier d'hiver en Afrique,
Au printemps, par l'amour pressé,
Voulut incontinent peupler la république.
Une femelle s'offre à l'ardeur de ses vœux;
Il la cajole, il la caresse,
Et voilà le compère heureux.
Il fallut s'occuper des fruits de leur tendresse:
A deux branches d'un orme un nid entrelacé,
Bien à l'abri des vents et bien matelassé,
Sous une voûte de verdure,
Forme un réduit charmant pour leur progéniture.
Mais où n'atteignent pas les barbares humains!
Les œufs à peine éclos, et les petits poussins
Au sortir de leur coque appelant la pâture,
Un passant monte à l'arbre, et met sur eux la main.
La mère, à coups de bec, le repousse soudain;
Puis l'attaque et le blesse: autant en fait le père.
Mais celui-ci périt dans cette injuste guerre;
Et l'autre eut, en cédant à la loi du plus fort,
Un destin plus cruel encor.
Le nid est pris avec la mère;
Le nid est mis en cage impitoyablement.
Auprès de ses petits elle-même encagée,

De leurs cris mal formés souffre alors doublement.
Qui pourra consoler cette mère affligée ?
Esclave et veuve, on peut juger de son tourment ;
Et puis pour des tyrans élever sa famille !
Pour elle de leurs mains recevoir l'aliment !
Ne respirer jamais qu'à travers une grille !
Plutôt cent fois la mort ! O noble dévouement !
Dont l'histoire chez nous paraîtrait controuvée,
Tant, dans ce siècle ingrat, on y vit lâchement !
Jamais soumise ni privée,
(Buffon le dit expressément)
Elle mourut sur sa couvée.

Français, un faible oiseau vous passe en sentiment.

M. L. Aubert.

L'AMI DU JOUR.

A ses amis Damis promet tous ses services.
Comme ils se trompent, ses amis,
S'ils jugent du cœur de Damis
Par ses grands mots, par ses transports factices !
Ils ne savent donc pas que cet ami si sûr
Est en tout point semblable à l'ombre,
Qui paraît quand le ciel est pur,
Et disparaît quand il est sombre.

M. Gobet.

LA MÉTAMORPHOSE DE MUGUET.

CONTE.

Amis, le printemps vient, et le muguet fleurit;
Je veux, tant bien que mal, vous en conter l'histoire:
Ovide eût mis plus d'art dans son récit;
Mais du muguet Ovide n'a rien dit.
Écoutez donc, et tâchez de me croire.

Au siècle d'or, Muguet fut un berger
Des plus galans, des plus aimables:
Jeune fille jamais ne le vit sans danger;
Il en trouva peu d'intraitables.
Force, graces, beauté,
L'art des vers, l'éloquence,
Le talent si frivole et pourtant si fêté
De se mettre avec élégance,
Tout appartenait à Muguet;
Tout ce qui peut charmer, il l'avait en partage:
Il eût été berger parfait,
S'il n'eût été berger volage.
Les plus traîtres toujours sont les plus séduisans;
C'est la loi: la nature, en trop aveugle mère,
Donne, hélas! à des cœurs perfides et méchans
Les moyens dangereux de plaire.
Muguet enfin les possédait,
Et le cruel en abusait

Pour tromper la beauté qui cédait à ses armes,
Et que bientôt il délaissait,
En riant même de ses larmes.
Dans ce siècle heureux et charmant,
Où la tendresse était toujours durable,
Où l'on ne fit jamais un faux serment,
Ce forfait inoui parut impardonnable :
L'Amour alors n'était pas indulgent;
Il est aujourd'hui plus traitable.
La Déesse aux cent voix, la Renommée enfin,
Du coupable à l'Amour vint dénoncer les crimes :
Il veut, dans son courroux, d'un châtiment soudain
Punir l'amant ingrat qui fit tant de victimes.
Au tribunal du Dieu Muguet fut donc cité :
Vénus, novice encore et pleine d'innocence,
Plaida pour la Fidélité :
O que j'aurais aimé voir ainsi la Beauté
Être avocat de la Constance!
On dit de plus que la Frivolité,
Dont parmi nous on connait la puissance,
N'avait point encore existé :
De l'accusé sans doute elle eût pris la défense.
Devant lui tour à tour, d'un pas timide et lent,
Comparurent les jeunes filles
Dont il avait fait le tourment.
« Convenez, dit-il en riant,
« A l'honneur de mon goût, que toutes sont gentilles :
« Que me reproche-t-on? Si j'ai quelque agrément,
« De plaire puis-je me défendre?
« Est-ce ma faute? est-ce un malheur si grand,

« Si ces belles ont le cœur tendre ?
« Des biens que je reçus d'une divinité,
« J'ai fait, je crois, le plus juste partage.
« De tes plaisirs, Amour, oui, toutes ont goûté :
« Ne faisant qu'une heureuse, aurais-je été plus sage ? »
Un tel discours surprit, et, quoique audacieux,
Il fit rire à la fois le juge et l'assistance ;
Mais bientôt, d'un air sérieux
Les avis recueillis, on porta la sentence.
Loin d'en être déconcerté,
Muguet, pendant ce temps, avec irrévérence,
Proposait à Vénus un amoureux traité,
Qu'elle n'écoutait pas, dit-on, sans indulgence.
Mais l'arrêt s'accomplit ; le berger séducteur,
D'un souffle de l'Amour, se vit changer en fleur
Qui porte le nom du volage.
A ce coup éclatant, les bergères en pleurs,
Celles qu'il trompa même, oubliant leurs malheurs,
S'écriaient : C'est pourtant dommage.

Cet exemple frappant et sa sévérité,
Loin de servir à la postérité,
Ont du coupable assuré la mémoire.
Dans ce siècle pervers on rit de ses forfaits ;
De l'imiter on se fait gloire,
Et de nos jours il est plus de Muguets
Que l'âge d'or ne vit d'amans parfaits.

M. Ph. de Pas....

VERS
SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Son âge échappait à l'enfance :
Riante comme l'Innocence,
Elle avait les traits de l'Amour :
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour,
Le sentiment allait éclore ;
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas :
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant des oiseaux, dans les bois.

M. Parny.

QUATRAIN.

On passe par différens goûts,
En passant par différens âges.
Plaisir est le bonheur des fous :
Bonheur est le plaisir des sages.

M. Boufflers.

LES LUNETTES.

ÉPITRE A MADAME D...

De l'art empruntant la magie,
Pourquoi voiler ces yeux si doux?
Est-ce besoin, mode ou folie?
Ou bien est-ce pitié pour nous?
Je sais qu'au pays des coquettes,
Le caprice et le changement
Président à l'art des toilettes;
Mais, sans m'appuyer gravement
De ses annales indiscrètes,
Je doute, à parler franchement,
Que jamais dans ce lieu charmant
Vénus ait porté des lunettes.
Ainsi dans l'âge des amours,
Age heureux d'aimer et de plaire,
Tu vas emprunter les atours
De la beauté sexagénaire:
Je souris lorsqu'à ton printemps
Je te vois d'un verre fragile
Prêter le secours inutile
A ta vieillesse de vingt ans.
D'où peuvent naître tes alarmes?
Tes yeux, où respire l'amour,
Sont-ils affaiblis par les larmes,
Ou blessés de l'éclat du jour?

As-tu, plaintive et malheureuse,
Gémi sous de longues douleurs ;
Ou [illegible]
T'a-t-elle vendu ses faveurs ?
Que sais-je ! d'un penchant trop tendre
Peut-être victime à ton tour,
Tes yeux rendirent à l'Amour
Tous les pleurs qu'ils faisaient répandre.
Va, si le destin rigoureux,
Du jour qui blesse ta paupière
Te voilait la douce lumière,
Compte sur le secours des Dieux.
Je les vois, désertant les cieux,
T'offrir leur appui tutélaire ;
L'Amour de son flambeau t'éclaire ;
L'Amitié te prête son bras ;
Et tes compagnes immortelles,
Les Graces, à ta voix fidelles,
Accourent pour guider tes pas.
Mais pourquoi ce fatal présage ?
Les Dieux, jaloux de ton bonheur,
Veillent sur leur plus bel ouvrage ;
Et je vois ton œil enchanteur
Briller de l'éclat du jeune âge.
Que la main seule du desir
Lentement le ferme et l'entr'ouvre,
Et que jamais il ne se couvre
Que des nuages du plaisir !
Oui, quitte une vaine imposture,
Brise ce cristal odieux,

A tes charmes il fait injure :
Lorsqu'il me dérobe tes yeux,
Je ne vois que l'art envieux
Des chefs-d'œuvre de la nature.

M. Justin Gensoul.

COUPLETS

A MADAME G***.

« Ouvrez ; c'est moi qu'on nomme l'Amitié :
« Moi, qui n'ai plus d'asile sur la terre.
« Un frère ingrat m'exile sans pitié ;
« Mais j'aime encor l'auteur de ma misère. »

La porte s'ouvre. Un doux consolateur,
Au regard tendre, à la voix enfantine,
Lui tend la main : « Entrez, entrez, ma sœur,
« On vous attend tous les jours chez Justine. »

Bientôt Justine unit par sa douceur
Ces deux enfans qui la prirent pour mère.
Le lendemain je vins chercher la sœur,
Et m'apperçus que j'emmenais le frère.

Demoustier.

LE FEU DU CIEL.

CONTE.

Des paysans tâchaient d'escamoter la dîme ;
Et sur ce point étaient peu scrupuleux.
Leur vieux curé, pensant autrement qu'eux,
A tout propos leur en faisait un crime.
D'intenter un procès enfin il se résout,
Et préalablement consulte son vicaire,
Homme de tête et propre à tout.
Monsieur, dit celui-ci, montez plutôt en chaire ;
Des vengeances du ciel menacez-les sur-tout,
Et je prendrai sur moi le reste de l'affaire.
Le pasteur cède, et prie, en s'écriant : mon Dieu !
Sur ces méchans faites tomber le feu
Qui consuma jadis et Sodôme et Gomorrhe.
Des flammes dans l'instant emplissent le saint lieu.
Le curé triomphant criait : encore ! encore !
Les villageois tremblaient à l'unisson,
Et dans chaque recoin se blotissaient par troupe ;
Lorsqu'au haut de la voûte, en un petit donjon,
D'enfans de chœur on apperçut un groupe,
Dont un dit au pasteur : Terminez le sermon ;
Tout est fini, nous n'avons plus d'étoupe.

M. Guillemard.

TRADUCTION

D'UN FRAGMENT DE *LA LUSIADE*.

Enfin tout est soumis; ouvrez-vous, mers profondes,
Ouvrez-vous, faites place à la fille des ondes.
La voilà qui descend, revoit son lit natal,
Ses grottes, ses berceaux, ses palais de cristal:
Elle vient enseigner aux tendres immortelles
L'art si doux de guérir leurs blessures cruelles;
Les persuade, enfin les conduit sur ses pas,
Dans une île où par-tout la rose et les lilas,
De festons odorans ornaient trois monts superbes;
Là tombaient, jaillissaient en cascades, en gerbes,
Des ruisseaux qui venaient, ensemble confondus,
Verser tous en un lac leurs limpides tributs.
Mille arbres, de sa rive élégante bordure,
Admirent dans son sein leur flottante verdure:
On y voit l'oranger dont le fruit jaunissant,
Des blonds cheveux d'Opis, émule éblouissant,
Aime à s'y réfléchir en doublant sa richesse:
Sous son brillant fardeau le citronnier s'affaisse,
De ses bras opulens il sème au loin les dons;
Et l'arbre possesseur des suaves limons,
Ces limons imitant, par des formes rivales,
Du sein charmant d'Hébé les formes virginales,
Charme l'œil et le goût, et dans l'air embaumé
Répand au loin l'encens de son fruit parfumé.

Sur les coteaux croissaient des peuplades sauvages
D'arbres divers en fruits, en rameaux, en feuillages;
Sous des aspects sans nombre ils étaient répandus,
En bouquets réunis, en rideaux étendus.
Ils bordent au hasard des routes sinueuses:
Là courent sur les fleurs des eaux voluptueuses,
Dont l'écume argentée enrichit le vallon;
Là, non loin du laurier si chéri d'Apollon,
S'alonge du cyprès la sombre pyramide,
Le myrte, favori de la reine de Gnide,
Et l'arbre de Cybèle, et le blanc peuplier,
Y mêlent de leurs fronts l'ombrage hospitalier;
Là, Pomone prodigue aux vœux de la nature
Mille fruits que la terre a produits sans culture,
La cerise en bouquets dont l'éclat rit à l'œil,
La mûre de Pyrame encor portant le deuil,
L'abricot d'Arménie, et l'olive d'Athène,
Et la pomme de Perse, et la pomme africaine,
Des rubis de son sein recelant le trésor;
Et la vigne au doux fruit, qui de ses grappes d'or
Ceint le front amoureux du jeune ormeau qu'elle aime,
Et de ses pampres verts lui tresse un diadême.
Tous ces dons de Pomone, abondamment épars,
Sollicitaient le goût, et charmaient les regards.

Flore, dans ses jardins non moins riche et moins belle,
A tissu de ses fleurs la robe de Cybèle:
On y voit l'amaranthe et le safran doré,
Et la fleur dont Phébus est encore adoré.
Le pavot magnifique auprès d'eux se balance;
Et de ses flancs pourprés arrondit l'opulence.

Le narcisse incliné s'admire en un canal ;
Le lis éblouissant d'un éclat virginal
Prodigue les parfums de sa tête superbe,
Et cette violette obscure, et qui sous l'herbe
Exhale son odeur en y cachant ses traits,
Répand sans se montrer ses pudiques bienfaits :
Que dirai-je de toi, favorite de Flore,
Pareille au frais bouton du sein qui vient d'éclore,
Au teint de la beauté qu'effacent tes couleurs ?
Dirai-je ces tribus, ces familles de fleurs,
Tous ces brillans lilas, ces tendres anémones,
Ces œillets orgueilleux de leurs triples couronnes,
Et mille fleurs encor, qui prodiguant leurs dons,
S'étalaient en bouquets, en gerbes, en festons,
Se répandaient, flottaient, couraient en broderies,
D'un éclatant émail égayer les prairies ?
L'œil doute si l'Aurore, à son charmant réveil,
Doit son frais coloris à leur éclat vermeil,
Ou si le jeune essaim de ces filles de Flore
A trempé ses couleurs des couleurs de l'aurore.
Aux chants doux et plaintifs du cygne harmonieux,
Philomèle attendrit ses chants mélodieux ;
D'un essor étourdi l'heureux moineau voltige,
Va, revient de la branche à la feuille, à la tige,
Part, et porte à son bec l'insecte qu'il a pris,
Butin que ses enfans appellent par des cris.
Le cerf majestueux, roi de ce beau domaine,
Lève un front pacifique, à pas lents se promène ;
Superbe et s'admirant dans le cristal des eaux,
Contemple de son bois les tortueux rameaux,

Paît la mousse des prés, boit l'eau pure des sources,
Tandis qu'à ses côtés, dans leurs folâtres courses,
Les faons, les daims légers, les lièvres bondissans
Se livrent à l'envi cent combats innocens.

M. PARSEVAL-GRANDMAISON.

AU ROI DE PRUSSE,

Qui écrivait à l'auteur qu'il venait d'accoucher de six jumeaux, et qu'il le priait de leur donner la Henriade *pour marraine.*

PAR le cerveau, le souverain des Dieux,
Selon ma bible, accoucha d'une fille.
Vos six jumeaux me sont plus précieux;
J'adorerai cette auguste famille.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,
A leurs beautés, à leur docte harmonie :
Les élever, cultiver leur génie !
Qui le pourra ? celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire :
Ces six enfans sont frères des neuf Sœurs,
Et nous dirons, comme chez nos docteurs :
« Ce fils est Dieu, nous l'égalons au père. »

VOLTAIRE.

ÉPITRE A M. B**.

AU sein d'une heureuse indolence,
Ne formant plus de vains desirs,
Je goûte enfin quelques plaisirs,
Et vis en paix sans abondance.
Libre de soins et de travaux,
Exempt de toute inquiétude,
Aux beaux arts, enfans du repos,
Je consacre ma solitude;
Et dans cette douce habitude,
Tous les jours me paraissent beaux.
Errant sur des rives paisibles,
Je contemple de loin les naufrages fameux
De ces mortels vains, légers, insensibles,
Qui perdent chaque jour le moment d'être heureux.
Éloigné d'un monde frivole,
Où le vice n'est point haï,
Où l'on peut, sans rougir, manquer à sa parole,
Où l'on peut être vil, sans se croire avili;
N'ayant pour toute compagnie
Que ma maîtresse et la gaîté;
Des hommes blâmant la folie,
Je ris de tous en liberté,
Sans crainte d'exciter l'envie.
Assis auprès de ma Sophie,
Je m'enivre du vrai bonheur:
Je trouve dans son tendre cœur

Et mon amante et mon amie.
Entre elle et la philosophie
Je vois tous mes momens heureux,
Et s'écouler ma douce vie,
Sans former de stériles vœux.
Des honneurs la perfide amorce
Ne séduit plus ma vanité:
Et pour toujours j'ai fait divorce
Avec tout éclat emprunté.
Non, non, pour de folles chimères,
Pour des biens trop imaginaires,
Je ne forme point de souhaits:
Sans gémir d'une vaine attente,
Mon cœur paisible se contente
Des seuls biens solides et vrais.
Telle est ma douce destinée,
Tel est l'emploi de mes momens
Dans la retraite fortunée
Où je vis depuis deux printemps.
C'est là qu'en marchant sur les traces
De la riante antiquité,
Sans aspirer à la célébrité,
J'invoque les neuf Sœurs, et sacrifie aux Graces.

Par M. TALAIRAT.

ANACRÉON

AUX FEMMES QUI LUI REPROCHAIENT SA VIEILLESSE.

« Anacréon, te voilà vieux,
Belles, répétez-vous sans cesse;
Sur ce miroir jette les yeux,
Il t'avertit de ta vieillesse. »
C'est le printemps qu'Amour chérit,
Ne croyez pas que je l'ignore;
Mais quand Glicère me sourit,
Près d'elle je suis jeune encore.

Si le temps produit sur mon front
De funestes métamorphoses,
Je sais, pour couvrir cet affront,
Cacher mes rides sous des roses:
Oui, jusques à mon dernier jour,
Animé d'un triple délire,
Je veux caresser tour-à-tour
Ma belle, mon verre et ma lyre.

Nymphes, où portez-vous vos pas?
D'un vieillard que pouvez-vous craindre?
Ah! devant lui ne fuyez pas,
Car il ne saurait vous atteindre.
Opposez mes cheveux blanchis
Au doux éclat qui vous colore:

Belles, songez qu'auprès des lis
La rose est plus brillante encore.

Quand la mort viendra tristement
M'annoncer mon heure dernière,
Qu'elle me trouve assis gaîment
Entre Bacchus et ma Glicère.
Prêt à descendre au sombre bord,
Mon âge aux plaisirs me convie:
Plus on approche de la mort,
Plus on doit jouir de la vie.

M. Millevoye.

LES CINQ JOURS.

Le premier jour que je la vis,
Je l'aimai sans oser le dire;
Le lendemain je m'enhardis,
Je lui parlai de mon martyre;
Le lendemain, avec transport,
Ma main serra sa main tremblante;
Le lendemain, plus tendre encor,
J'eus un baiser de mon amante;
Le lendemain, le Dieu d'amour
De myrte couronna ma tête;
Mais, le soir même de la fête,
Je regrettai le premier jour.

M. Chevalier de Saint-Amand.

FRAGMENT

DU PARADIS PERDU DE *MILTON*.

Il (Satan) gémit et s'étonne ; en sa douleur profonde,
Il adresse ces mots au grand astre du monde :
Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi qui semblés le Dieu de ce monde nouveau,
Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles,
Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
Toi qui charmes le monde et n'affliges que moi,
Soleil, que je te hais, et combien ta lumière
Réveille les regrets de ma splendeur première !
Hélas ! sans mes revers, assis au haut des cieux,
Un seul de mes rayons eût éclipsé tes feux ;
Et, sur mon trône d'or, presque égal à Dieu même,
J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadême.
Je succombe, l'orgueil m'a plongé dans les fers,
Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers :
Enfin, sujet ingrat, devais-je méconnaître
Ce Dieu mon bienfaiteur, encor plus que mon maître.
Près de son trône assis, le vîmes-nous jamais
Nous reprocher ses dons, nous plaindre ses bienfaits ?
Des hymnes et des chants pour ce monarque auguste,
Quelle tâche plus douce, et quel devoir plus juste ?
Sujet ambitieux, je me fis son rival ;
Je crus qu'encore un pas, je marchais son égal.

De sa bonté sans fin bravant la dette immense,
Je secouai le poids de la reconnaissance.
Malheureux que je suis! n'ai-je pas dû savoir
Qu'un cœur tendre jamais ne craint de recevoir?
Aimer, c'est reconnaître, et la reconnaissance
Nous peut seule acquitter envers la bienfaisance.
Qu'il est doux, quand ces soins renaissent tous les jours,
Et de rendre sans cesse et de devoir toujours!
L'Amour, même en payant, veut être redevable;
Et devenant ingrat, je devins insolvable.
Où m'écarter, où fuir son pouvoir souverain,
Son foudre inévitable et sa terrible main?
Sa puissance est sans borne, et mon malheur l'égale!
Vainement j'ai quitté ma prison infernale!
Ah! l'enfer véritable est au fond de mon cœur.
Lui-même est un enfer creusé par ma fureur:
Antre plus dévorant, plus effrayant abîme
Que l'antre épouvantable où m'a plongé mon crime.
Près de lui, je le sens, l'enfer même est au ciel.
— Hé bien! repens-toi donc, si tu fus criminel:
N'est-il plus de remords, ou n'est-il plus de grace?
Devant le Tout-Puissant fais plier ton audace.
—Moi plier? ... ce mot seul est un affront pour moi!
Que diraient ces guerriers dont j'ai tenté la foi?
Comme ils m'opposeraient à ce Dieu que je brave!
Moi, je leur donnerais l'exemple d'un esclave?
Dois-je aux pieds du vainqueur, me traînant en leur nom,
Au lieu de la vengeance, implorer un pardon?
Ah! si j'ai dû prétendre à leur obéissance,
C'était sur les débris de sa toute-puissance.

Eh ! quand à pardonner il pourrait consentir,
Touché de mes remords et de mon repentir,
Satan s'indignerait d'une pareille grace.
Avec le même rang, j'aurais la même audace.....
Bientôt j'attaquerais ce Dieu que je déteste,
Et ma seconde chûte en serait plus funeste.
Faut-il payer si cher cette paix d'un moment,
Qui ferait à la fois ma honte et mon tourment?
Rien ne peut de l'orgueil refermer les blessures,
On pardonne les maux, mais non pas les injures.
Les traits dont m'a percé mon superbe vainqueur,
Sont entrés trop avant dans le fond de mon cœur.
Notre ennemi le sait : loin de nous faire grace,
L'homme, son favori, dans son cœur nous remplace.
Il a créé pour lui ces champs délicieux,
Il donne à l'homme un monde et nous bannit des cieux.
Adieu donc l'espérance et la crainte avec elle :
Fuyez, lâches remords; vengeance, je t'appelle....
C'en est fait, je lui voue une éternelle guerre,
Nous pourrons mesurer nos forces sur la terre.
De l'empire entre nous le partage est égal :
Qu'il soit le Dieu du bien, je le serai du mal.

M. Delille.

SUR L'AUTEUR DE LA *DUNCIADE.*

Plus je lis, plus je vois, plus j'entends Palissot,
Plus je dis : moins méchant, il n'eût été qu'un sot.

M. Vigée.

LE LAPIN ET SA JEUNE MAITRESSE.

FABLE.

Jean Lapin, prisonnier dès sa plus tendre enfance,
Languissait sous la loi d'une jeune Beauté,
Et quand on l'approchait, s'effarouchait d'avance.
Il était cependant bien logé, bien traité,
Vivait sur-tout dans l'abondance :
A sa place un autre eût été
Le plus heureux lapin de France.
Mais le drôle était tourmenté
Du desir de l'indépendance.
Dans le jardin, un jour d'été,
Tenu par un ruban aussi frais que la rose,
Qui relevait l'éclat de son poil argenté,
Jeannot autour de lui n'entendit autre chose,
Que ce cri : *qu'il est beau!* mille fois répété ;
Et Jeannot en conçut beaucoup de vanité,
Le jour d'après il se fit fête
D'être paré de même, et le suivant encor :
L'orgueil est un penchant qui jamais ne s'arrête.
Jeannot s'habitua tellement à son sort,
Qu'au collier chaque jour il présenta la tête.

Un penchant se détruit par un penchant plus fort.

M. L. Aubert.

LE LANGAGE DU JOUR.

AIR : Mesdames, passez-moi le mot.

On se sert du mot *conséquent*,
Sans en savoir la *conséquence*.
Cela, dit-on, est *conséquent* ;
Mais hélas ! quelle *inconséquence* !
Est-on grippé, c'est *conséquent* !
On tousse, on souffre en *conséquence* :
Vient un docteur très *conséquent*,
Qui vous traite sans *conséquence*.

Un personnage *conséquent*
Donne une fête *conséquente* :
Il faut avoir par *conséquent*
Une mise très *conséquente*.
On y danse, c'est *conséquent* !
Et l'on y brille en *conséquence* ;
Mais il fait un froid *conséquent* :
On sort, ah ! quelle *inconséquence* !

La bouillotte, jeu *conséquent*,
Est chose aujourd'hui *conséquente* ;
Il faut s'y montrer *conséquent*,
Sans quoi la perte est *conséquente* ;
Tout s'y passe *conséquemment* ;
Cher j'y paie une *inconséquence* ;
Et de ce jeu très-*conséquent*,
Trop tard on sent la *conséquence*.

Un baiser est peu *conséquent*,
Mais la suite en est *conséquente*;
Qui le reçoit *est conséquent*;
Qui le donne est *inconséquente*.
O fillettes ! par *conséquent*,
Apprenez qu'une *inconséquence*,
Près d'un amant très-*conséquent*,
Tire souvent à *conséquence*.

On devrait être *conséquent*;
Cependant que d'*inconséquences* !
Heureux qui d'un mal *conséquent*
Prévoit toutes les *conséquences* !
Qu'un époux est peu *conséquent*,
Lorsqu'il reçoit sans *conséquence*
Chez lui quelqu'un très-*conséquent*,
Qui n'y vient pas sans *conséquence* !

Quoi ! cinq couplets, c'est *conséquent*,
Sur un sujet sans *conséquence*!
Il eût été peu *conséquent*
D'y mettre plus de *conséquence*.
O vous qui du mot *conséquent*,
Connaissez peu la *conséquence*,
Dans plus d'un auteur *conséquent*,
Apprenez-en la *conséquence*.

M. Cossard.

HYMNE AU SOLEIL.

O Soleil! ta douce influence
Pénètre le sein du vallon :
Par toi, dans l'humide sillon,
Le germe mûrit en silence.
Bientôt l'épi charme nos yeux :
Tu le défends de la tempête ;
Il croît, s'élève, et sur sa tête
Tu verses tout l'or de tes feux.

Astre éclatant du jour, quelle magnificence
Tu répands sur les cieux, lorsqu'en ta course immense,
Couvrant d'un réseau d'or les mers de l'Orient,
Tu balances dans l'air ton disque éblouissant.

Devant toi, l'aurore brillante,
Semant et le pourpre et l'azur,
Fait fuir des nuits le char obscur
Que suit l'étoile étincelante.
L'étoile, voilant sa beauté,
Lance encor *ses* feux sur la terre....
Mais les torrens de ta lumière
Ensevelissent sa clarté.

Soudain l'onde s'enflamme, et la vague argentée,
En flots de diamans roule précipitée :

Devant toi les vapeurs ont fui de toutes parts,
Et le pic lève un front dégagé de brouillards.
Ton retour console la terre;
Ton messager est le printemps;
Zéphyr t'annonce dans nos champs
Qu'il parcourt d'une aile légère.
Bientôt les rustiques concerts
Célèbrent la saison nouvelle,
Et l'amoureuse tourterelle
Vient gémir sous ses antres verds.

Le sombre hiver, suivi des vents et des orages,
Fuit en grondant au sein de ses vastes nuages,
Et ce Dieu courroucé, dans leurs humides flancs
Exhale sa fureur en de longs sifflemens.

Mais tu t'avances, roi du monde,
Plein de force et de majesté,
Et bientôt les fruits de l'été
Reçoivent ta chaleur féconde.
Tes feux embrasent tour à tour
L'aigle, les genisses errantes;
Le coursier poursuit ses amantes,
Et le taureau mugit d'amour.

Tu règnes, et des cieux la pompe fortunée
Embellit sous tes pas le cercle de l'année:
De ton trône entouré d'éclatantes vapeurs,
Tu jettes sur nos champs tes regards protecteurs.
Ah! sur la région brûlante

Qu'embrase deux fois ton retour,
Vers ces lieux chers à ton amour,
Suspends ta marche triomphante!
Vingt peuples t'offrent leur encens :
Vois les vierges et les caciques,
Inondant les sacrés portiques,
Implorer tes dons bienfaisans.

« O soleil, disent-ils, ame de la nature,
« Sur nos champs de maïs verse ta clarté pure :
« Protège tes enfans ; que ton front radieux
« Jamais dans ton courroux ne s'éclipse à leurs yeux!
« Épargne la terre amoureuse :
« Ton ardeur consume ses flancs ;
« Par toi la bouche des volcans
« Vomit la flamme impétueuse.
« Soleil, quand tes derniers rayons
« Ont cessé d'éclairer la terre,
« Permets qu'une onde salutaire
« Rafraichisse nos régions. »

Ils disent, et leurs chœurs, célébrant ta puissance,
Autour de tes autels s'agitent en cadence ;
Tes flèches ne sont plus dans la main du guerrier,
Et les perles et l'or brillent sur son collier.
Dans nos climats l'esprit du Sage,
Conservant un Dieu créateur,
En toi, de l'invisible auteur
Admire la plus belle image.
Comme ce Dieu, du haut des airs,

Tu règnes sur l'espace immense ;
Et comme lui, par ta présence,
Tu rends la vie à l'univers.

M. Butignot.

LA CONVERSION DE L'USURIER.

On m'a conté qu'un usurier,
Non pas de ces peureux qui gâtent le métier,
Mais de ceux-là dont l'ame au diamant semblable,
Est aux larmes d'autrui toujours impitoyable,
Digne enfin de rôtir à l'éternel brasier,
Dit au père *Bonaventure* :
Au premier jour, contre l'usure,
Avec chaleur, mon père, il faut prêcher.
— J'entends ; mon fils revient à la droiture,
Répond le moine, et ne veut plus pécher.
Le Trés-Haut soit béni ! sa sainte grace opère.
— J'ignore ce que c'est que la grace, mon père ;
Mais je sais que chacun avant tout pense à soi.
Partant, si vous pouviez, par des sermons sévères,
Aux usuriers inspirer de l'effroi,
Et rendre honnêtes mes confrères,
Leurs pratiques viendraient chez moi.

M. Gobet.

LE RÉVEIL D'UNE MÈRE.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfans.
Adèle accourt, de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors, d'une main caressante,
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grace à l'amour :
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour qui, par un doux poison,
Enivre l'ame et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite; et, répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne

Tous les avis qu'elle-même a reçus.
En ajoutant : Sur-tout ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse;
Du cavalier elle admire l'adresse,
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon! il rit de sa frayeur;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre;
D'un cri de joie il ne peut se défendre;
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime; il veut descendre,
Il veut combattre; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible, en sabre transformé:
Il va partir; mais Adèle, tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
se ranger sous l'enseigne flottante.
'amitié le langage touchant

Fléchit enfin ce courage rebelle ;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.
A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur ame naïve
Les passions, les goûts et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

M. Parni.

LA MODESTIE.

APOLOGUE.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'Homme,
Celle qui méritait la pomme,
La Modestie, était demeurée en un coin :
Elle fut oubliée, on ne la voyait point.

O vous que la grace accompagne !
Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris ;
Mais des autres Vertus vous serez la compagne :
Vous en rehausserez le prix.

M. G....

A MADAME A....

ENFIN j'ai reçu mon congé ;
Il m'afflige sans me surprendre :
Je n'irai point, en amant outragé,
En invectives me répandre.
A ces momens si tendrement perdus,
A ces momens que votre époux ignore,
Je penserai deux ou trois jours encore,
Et puis... je n'y penserai plus.

Je fus l'objet de votre choix ;
D'un tel choix qu'un autre s'honore !
Si vous changez tous les six mois,
Que d'heureux vous ferez encore ?
Sur vos écarts quand vous aurez gémi,
Vous apprendrez, infidèle Amélie,
Qu'il est cruel d'avoir eu dans la vie
Beaucoup d'amans, pas un ami.

Ne prenez pas pour du dépit
Un mépris assez légitime :
Ah ! jamais l'amour ne survit
A la confiance, à l'estime.
Oui, sur mon cœur tous vos droits sont perdus,
Et de la paix il entrevoit l'aurore.
Lorsqu'on se fâche, on peut aimer encore ;
Lorsqu'on raisonne, on n'aime plus.

M. BALISSON DE ROUGEMONT.

AU ROI DE PRUSSE.

Bruxelles, 25 mars 1741.

A moi, Gresset ! Soutiens de ta lyre éclatante
Les sons déjà cassés de ma voix tremblottante ;
Envoie en Silésie un perroquet nouveau,
Qui vole vers mon prince aux murs du grand Glogau,
Un oiseau plus fameux et plus plein de merveilles,
Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles.
Le courrier des héros déjà dans l'univers
A prévenu tes chants, a devancé mes vers.
La Renommée avance, et sa trompette efface
La voix du perroquet qui gazouille au Parnasse.
On l'entend en tous lieux cette fatale voix
Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.
Du sein de l'indolence, éveillez-vous, dit-elle ;
Monarques, paraissez ; Frédéric vous appelle ;
Voyez : il a couvert, au milieu des hasards,
Les lauriers d'Apollon du casque du Dieu Mars.
Sa main, dans tous les temps noblement occupée,
Tient la lyre d'Achille et porte son épée.
Il pouvait mieux que vous, dans un loisir heureux,
Cultiver les beaux arts et caresser les jeux ;
Sans sortir de sa cour, il eût trouvé la gloire ;
Le repos eût encore ennobli sa mémoire.
Mais, des bords du Permesse, il s'élance aux combats ;
Il brave les saisons, il cherche le trépas :

Et vous, vous entendez, sans que rien vous alarme,
Ou les rêves d'un bonze, ou les sermons d'un carme;
Vous allez à la messe, et vous en revenez.
Végétaux sur la terre, à languir destinés,
N'attendez rien de moi : mes voix et mes trompettes
Pour des rois endormis sont à jamais muettes;
Ou plutôt, vils objets de mon juste courroux,
Rougissez et tremblez, si je parle de vous.
Ainsi la Renommée, en volant sur la terre,
Célébrait le héros des arts et de la guerre.
Vous, enfans d'Apollon, par sa voix excités,
Perroquets de la gloire, écoutez et chantez.

VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

Pour Dieu, Messieurs, laissez en paix Zoïle;
Il est méchant, mais il n'est pas malin,
Et souvent même il se montre docile,
Lorsqu'on le traite ainsi que l'Arétin.
Faites un geste,... offrez-lui des centimes,...
Avec respect le cher homme se tait:
Quant aux défunts qu'il choisit pour victimes,
Vous le savez, quel mal leur a-t-il fait?

M. CHEVALIER DE SAINT-AMAND.

LES ADIEUX
SOUS LE SAULE PLEUREUR.

Pour faire de tendres adieux,
Quel est l'asile favorable?
Choisit-on de sauvages lieux?
Un bocage est-il préférable?
Est-ce dans un boudoir galant
Que l'Amour peut verser des larmes?
Saule pleureur! pour un amant
Ton ombrage seul a des charmes.

C'est toujours au bord d'un ruisseau
Que se plaît ta douce verdure;
Ton feuillage ainsi que son eau
Imitent l'amoureux murmure.
Si dans tes rameaux balancés,
On voit l'image de la vie,
Que de tourmens sont annoncés
A qui s'éloigne de sa mie!

Chère Adèle, entends mes soupirs;
C'est ici que l'Amour t'appelle,
Cesse de craindre mes desirs,
Je n'en ai qu'un, sois-moi fidelle.
Mes yeux troublés par la douleur
N'auront qu'une triste éloquence;

Viens, l'ombre d'un saule pleureur
Est propice à ton innocence.

Je ne veux que presser ton cœur
De ma main timide et tremblante:
S'il palpite, ... du vrai bonheur
J'aurai donc la preuve touchante.
Le saule alors doit s'agiter,
Je pourrais craindre mon ivresse....
Hélas! il faudra te quitter,
Pour mieux te prouver ma tendresse.

Madame DE MONTANCLOS.

GASCONNADE.

Au sieur de Grac, marquis gascon,
Du Louvre on faisait voir un jour la colonnade:
Hé bien, marquis, lui disait-on,
Vous vous extasiez devant cette façade!
Oui, cadédis, dit-il, oui, sans prévention,
L'ordonnance, sandis, et l'exécution
M'en paraissent assez jolies.
Et d'honnûr, jé crois voir, en voyant cé morceau,
Lé derrièré des écuries
Dé la fermé dé mon château.

M. GOBET.

PORTRAITS

DE J. J. *ROUSSEAU* ET DE *VOLTAIRE*.

FRAGMENT.

DEUX sur-tout, dont le nom, les talens, l'éloquence
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auraient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auraient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil !
Qui prend le gouvernail, doit connaître l'écueil :
La faiblesse réclame un pardon légitime ;
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit, placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorans :
Leur voix montait aux cieux pour y porter la guerre ;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain ;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde leur disciple ils auront à répondre.
Leurs noms toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle :
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui dès sa jeunesse errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur;
D'un moderne cynique affecta l'ignorance;
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme, et cria *vérité.*
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité!
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse;
Et jusqu'aux fondemens de la *société*,
Il a porté la faulx de son *égalité.*
Il sema, fit germer chez un peuple volage
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil:
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre, il troubla sa patrie;
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage:
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits,
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Évangile, et réprouvant la foi,

Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome;
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui *conspire*,
Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi*.

L'autre encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le Dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant :
Quand son ambition, toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'Évangile.
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ébranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée était né pour séduire :
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure
De cent masques divers il revêt l'imposture

Ce mur-là n'inspirait que de noires pensées :
D'ailleurs, pelle et pincette, on ne peut le celer,
Savent mieux agir que parler.
Pour elles, cependant rester là sans rien faire,
C'est ennuyeux. . . dormir? on ne dort pas toujours. . .
Quel parti prendre enfin ? . . Voyez la belle affaire !
Hé bien, à la dispute il faut avoir recours :
Entre elles aussitôt s'engage une bataille ;
Déjà le fer croise le fer :
On se heurte, on se frappe et d'estoc et de taille,
Et bientôt, c'est un bruit d'enfer.
Arrive sur ces entrefaites,
Jeanne la chambrière : « Holà ! dit-elle, holà !
« Quoi ! mesdames, c'est vous qui faites
« Ce joli tintamarre-là ?
« J'y vais remédier. » Jeanne, en disant cela,
Sépare au même instant la pelle et les pincettes :
Elle allume un grand feu ; puis deçà, puis delà,
Vous les tient en haleine, et, sans nul intervalle,
Occupe lestement l'une et l'autre rivale.
Lasses enfin de tracasser,
Les voilà toutes deux prêtes à s'embrasser,
Et du combat plus de nouvelle.

Ainsi l'oisiveté fit naître la querelle,
Et le travail la fit cesser.

M. LE BAILLY.

A AGLAURE.

Eh quoi? vous prétendez, jeune et charmante Aglaure,
Étrangère à l'amour, peut-être à la pitié,
Près d'un sexe qui vous adore,
Ne connaître que l'amitié!
Vous croyez que, gardant une froideur extrême,
Vos jours d'aucun chagrin ne se verront troubler:
Je suis l'époux heureux d'une épouse que j'aime;
Vous cherchez le bonheur, je puis vous conseiller.
Au plus doux sentiment ne soyez pas rebelle:
Pour vivre indifférente, un Dieu vous fit-il belle?
Créa-t-il sans projet ces yeux où tour à tour
L'esprit et la douceur respire,
Ce sein dont l'œil ému caresse le contour,
Cette bouche où se peint un gracieux sourire?
L'Amour vous fit ces dons pour les lui rendre un jour.
Voyez ce diamant d'où jaillit la lumière;
Auriez-vous desiré qu'aux mains du lapidaire,
Sous un voile jaloux enfermé constamment,
Il eût toujours ravi sa beauté tributaire,
De la vôtre heureux ornement?
Voyez cette fille de Flore,
Qui vous fait respirer l'haleine du printemps;
Auriez-vous desiré que, captive en tout temps
Dans le bouton qui vient d'éclore,
Elle vous eût caché ses parfums éclatans?
Voilà votre modèle, Aglaure:

Diamant, laissez-vous polir;
Tendre fleur, laissez-vous cueillir;
En prêtant sa richesse, on s'enrichit encore.
Oui, consultez votre intérêt:
A mes sages conseils il vous dit de vous rendre:
Vous serez plus jolie en devenant plus tendre:
Le sentiment, Aglaure, est le premier attrait.
Vos yeux, dont l'éclat nous appelle,
Sans s'animer jamais, savent toujours charmer:
Comme ils s'embelliraient d'une grace nouvelle,
Si par le sentiment ils pouvaient s'enflammer;
S'ils montraient dans ce trouble où la pudeur chancelle,
A travers quelques pleurs tous les feux de l'amour,
Semblables aux rayons du jour
Qui dans les ondes étincelle!
Votre bouche, aux aveux constante à s'opposer,
Garde encor sa fraicheur et son charme suprême:
Que serait-elle donc si, laissant tout oser,
Elle s'ouvrait pour dire, *j'aime*,
Et se fermait pour un baiser?
Mais ce sein, ce beau sein qui sans trouble palpite;
Ah! c'est lui dont sur-tout doublerait la beauté,
S'il devait à la volupté
Chaque mouvement qui l'agite.
La volupté, le monde est par elle animé!
Que nous offre un bocage aux feux du jour fermé?
D'un côté, les oiseaux fidèles
Se cherchant, se trouvant sous ces mobiles toits
Que soutiennent pour eux les portiques des bois,
Unissent leurs becs et leurs ailes,

Confondent leurs soupirs, et, sûrs d'un doux retour,
Enchantent les bosquets de bonheur et d'amour;
De l'autre, les arbres flexibles,
Comme leurs habitans heureux,
Enlacent leurs têtes sensibles,
Et joignent leurs bras amoureux;
La charmille, plus loin, au tilleul mariée,
L'entoure de sa tige à la sienne alliée;
Ailleurs, au jeune ormeau, d'un lien conjugal
S'attache la vigne jalouse;
Enfin, s'approchant tous par un besoin égal,
Chaque arbre est un amant, chaque plante une épouse;
Et les fleurs elles-même, en proie à ces desirs
Dont tout doit ressentir l'émotion charmante,
Dans leur sexe divers l'une de l'autre amante,
Ont aussi leur hymen, ont aussi leurs plaisirs:
La feuille frémissante et la tête inclinée,
Ouvrant un sein qu'Aurore enrichit de ses pleurs,
Elles font de parfums, de sucs et de couleurs
Une alliance fortunée.
Entre elles c'est peu de s'unir:
Elles souffrent encor les baisers du Zéphir;
Et, de leur faiblesse orgueilleuses,
Laissent le papillon, posé sur leur émail,
De ses lèvres voluptueuses
Aspirer leur haleine, et sucer leur corail;
Tandis que du ruisseau limpide,
Qui jusques à leurs pieds se plaît à s'avancer,
Les vagues qu'un vent doux l'une vers l'autre guide,
Se donnent un baiser humide;

Et les eaux sur les eaux viennent se caresser.
Tout aime autour de vous, tout brûle, tout soupire;
Mais cet univers qui n'aspire
Qu'à l'amour, de nos cœurs impérieux besoin,
Ne vous offrira-t-il qu'un spectacle frivole,
Où vous assisterez sans daigner prendre un rôle?
Voulez-vous du bonheur n'être qu'un froid témoin?
Je conçois vos frayeurs: la toilette vous charme;
Et sans doute un amant en prendrait quelque alarme.
Il ne verrait qu'en frémissant,
Cet art industrieux qui sur le front ramène
De vos longs cheveux noirs le luxe obéissant,
Pour faire ressortir un teint éblouissant
Dans l'heureuse union de l'albâtre à l'ébène;
Il se plaindrait du fard dont l'éclat emprunté
Donne à vos yeux si doux plus de vivacité:
Il fronderait sur-tout cette robe échancrée
Qui montre votre épaule et ses contours polis,
Et découvre ce sein de lis,
Dont il voudrait lui seul voir la grace ignorée;
Il maudirait ce vêtement
Qui, sous le lin moelleux, ou sous la gaze fine,
D'un corps qu'il dut cacher, indiscret ornement,
Révèle à tous les yeux les formes qu'il dessine:
Il maudirait enfin tout votre ajustement.
Vous, douce, et redoutant une tendre querelle,
Vous fuiriez la parure, et vous croiriez moins belle.
Comment oser dès-lors accepter un amant?
C'est trop peu: vous penchez vers la coquetterie.
Quoique, sans nul effort, admirée et chérie,

Vous traîniez après vous des flots d'adorateurs,
A peine vous entrez dans l'une de nos fêtes,
Que, jalouse de plaire, avide de conquêtes,
Il faut que, déployant mille attraits séducteurs,
Vous fixiez tous les yeux, tourmentiez tous les cœurs,
Et dérangiez toutes les têtes.
Vous adressez à l'un un souris gracieux,
A l'autre un doux regard, à l'autre un mot aimable,
Et vous multipliez le charme inépuisable
De votre bouche et de vos yeux.
Un amant ne pourrait soutenir ce spectacle:
Craignant tous ses rivaux, pour leur porter obstacle,
Vous le verriez, tantôt se placer mille fois
Entre eux et vos regards, entre eux et votre voix:
Tantôt pâle, rêveur, malheureux de vos charmes,
Dévorer à l'écart ses plaintes et ses larmes.
Vous, pour consoler son ennui,
Discrète en vos regards comme en votre langage,
Vous baisseriez les yeux, ou ne verriez que lui:
Mais quel effort pour vous de perdre quelque hommage!
Qu'ai-je dit? à la walse il faudrait renoncer;
Eh! quel amant sans lui vous laisserait walser?
Quel amant souffrirait qu'un autre,
En cercle autour de vous précipitant ses pas,
Eût ses mains dans vos mains, son bras sur votre bras,
Ses yeux devant vos yeux, et son cœur près du vôtre,
Et formât avec vous ces souples mouvemens,
Trop semblables peut-être aux transports des amans?
Un tableau si cruel le mettrait au supplice!
Vous, pour calmer son cœur jaloux de vos appas,

Avec d'autres que lui vous ne walseriez pas;
Mais ne serait-ce point un bien grand sacrifice ?
Réfléchissez pourtant; le ciel de trop d'attraits
En naissant vous a décorée;
Pour que de vains atours méritent vos regrets;
Sans le moindre ornement vous êtes mieux parée.
Un seul de vos discours est trop ingénieux
Pour que vous regrettiez ceux de nos agréables;
Dans leur fade jargon, ou sots ou précieux,
Ils sont si tristement aimables,
Ou si franchement ennuyeux!
Ah! loin d'amuser vos caprices
A rire de tous les travers,
A suivre des plaisirs factices,
Ne vaudrait-il pas mieux, oubliant l'univers,
Aimante autant qu'aimée, en des liens propices
Abandonner vos jours aux plus pures délices?
Considérez quel sort ont les amans : entre eux
La peine, la joie est commune.
Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur; deux ames au lieu d'une;
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs desirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs.
Ainsi dans une même ivresse,
Faisant du jour une heure, et de l'heure un moment,
De leur cœur par le sentiment
Ils éternisent la jeunesse,
Et la vie est pour eux un long enchantement.
Tel est le vrai bonheur, il doit être le vôtre :
lle, aimable, pourquoi toujours le refuser?

Pourquoi, sur vos destins, prompte à vous abuser,
Ne pas doubler votre ame en vivant dans une autre?
Quelle est votre existence? un triste et froid sommeil:
Ne sentez-vous jamais le besoin du réveil?
Croyez-moi; la glace embellie
Par vos traits répétés dans son heureux cristal,
Vous dit qu'à votre éclat nul éclat n'est égal,
Que vous êtes la rose au matin de la vie.
Mais quels que soient tous vos appas,
L'âge fuit, entraînant les graces sur ses pas;
Il arrive un moment où l'on est moins jolie;
Aglaure, ne l'attendez pas.
Profitez des instans que la beauté vous donne:
Dans le champ du plaisir récoltez aux beaux jours:
Est-ce donc en hiver qu'il faut que l'on moissonne?
Choisissez pour aimer la saison des amours.
Jeunesse et sentiment veulent qu'on les rassemble:
Jeunesse et sentiment, ils vont si bien ensemble!
Ne séparez donc pas ce qui s'unit toujours.
La gloire vous séduit, l'Amour la donne aux belles:
L'Amour plus d'une fois les rendit immortelles.
Voyez Sapho, voyez Héloïse et Didon:
L'avenir consacra leurs faiblesses heureuses;
Et l'on ne peut nommer ces beautés amoureuses
Sans donner un soupir, une larme à leur nom.
Que vous dirai-je enfin? plusieurs femmes sensibles
Vivent dans la postérité;
Mais Lucrèce, parmi les belles invincibles,
Est le seul nom qu'on ait cité.
Diane, si sévère au milieu des déesses,

Laissa pour un berger échapper ses caresses :
On ne peut le nier, quoique les bois, la nuit
Fussent les seuls témoins de ses faveurs secrètes ;
Mais les nymphes sont indiscrètes,
Et les moindres baisers font encor quelque bruit.
Espérez-vous, simple mortelle,
Être plus sage que les Dieux ?
L'exemple de la terre et l'exemple des cieux,
Tout au sentiment vous appelle :
Aimez donc, d'un doux nœud laissez-vous enchaîner ;
Méritez le bonheur en daignant le donner,
Et soyez la plus tendre ainsi que la plus belle.

M. LEGOUVÉ.

ÉPIGRAMME.

ARMANDE a pour instinct l'horreur de la satire ;
Armande a pour vertu le mépris des appas ;
Elle craint le railleur que sans cesse elle inspire,
Elle évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a point l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit,
Il faut la défier de cesser d'être sage,
Et d'entendre ce qu'elle dit.

RIVAROL.

DIALOGUE

Sur l'entrée de Frédéric II *dans la Silésie, au mois de décembre* 1744.

M. DE KEIZERLIN ET UN QUESTIONNEUR.

LE QUESTIONNEUR.

Aimable adjudant d'un grand Roi
Et du Dieu de la poésie,
Sur mon héros instruisez-moi :
Que fait-il dans la Silésie ?

KEIZERLIN.

Il fait tout, il se fait aimer.

LE QUESTIONNEUR.

En deux mots, c'est beaucoup m'apprendre ;
Mais ne pourriez-vous point étendre
Un détail qui me doit charmer ?
Je sais que, pour bien peindre un sage,
Un trait de vos crayons suffit.
Un mot est assez pour l'esprit ;
Mais le cœur en veut davantage.

KEIZERLIN.

Sachez donc que notre héros,

Dont la peau douce et très-frileuse
Semblait faite pour le repos,
Affronta la glace et les eaux
Dans la saison la plus affreuse.
Sa politique imagina
Un projet belliqueux et sage
Que personne ne devina :
L'activité le prépara,
Et la gaîté fut du voyage.
La fière Autriche en murmura ;
Le conseil aulique cria,
Dépêcha plus d'une estafette,
Plus d'une lettre barbouilla,
Et dit que ce voyage-là
Était contraire à l'étiquette.
Cependant Frédéric parut
Dans la Silésie étonnée :
Vers lui tout un peuple accourut,
En bénissant sa destinée ;
Il prit les filles par la main ;
Il caressa le citadin :
Il flatta la sottise altière
De celui qui dans sa chaumière
Se dit issu de Vitikin.
Aux Huguenots il fit accroire
Qu'il était bon luthérien ;
Au papiste, à l'ignatien,
Il dit qu'un jour il pourrait bien
Leur faire en secret quelque bien,
Et croire même au purgatoire.

Il dit, et chaque citoyen
A sa santé s'en alla boire.
Ils criaient tous à haute voix :
Vivons et buvons sous ses lois.
Mais tandis qu'on tient ce langage,
Que de fleurs on couvre ses pas,
Il part, et son brillant courage
Appelle déjà les combats.
Va donc préparer ta trompette,
Et tes lauriers et tes crayons;
Un héros exige un poète;
Des exploits veulent des chansons;
Célèbre ce héros qu'on aime;
Fais des vers dignes de mon roi.

LE QUESTIONNEUR.

Pardieu ! qu'il les fasse lui-même !
Il sait les faire mieux que moi.

VOLTAIRE.

PORTRAIT.

Au gré de l'intérêt, passant du blanc au noir,
Le matin royaliste, et jacobin le soir,
Ce qu'il blâmait hier, demain prêt à l'absoudre,
Il prit, quitta, reprit la perruque et la poudre.

A MADAME VICTORINE DE CHATENAY,

Qui m'a donné son Calendrier de Flore.

De vos bouquets j'ai reçu la corbeille;
J'en respire la douce odeur :
Ils ont le parfum que l'abeille
Va butiner de fleur en fleur.
La nature avec vous me semble encor plus belle,
Et la rose, sous vos pinceaux,
Acquiert une grace nouvelle.
Ainsi vous animez les prés, les bois, les eaux;
On voudrait toujours vous y suivre:
A chaque instant on voudrait vivre
Avec le peintre et les tableaux.
Heureux qui, comme vous, favorisé de Flore,
Peut être initié dans ses plus doux secrets!
Mais cent fois plus heureux encore,
Celui qui peut goûter la fraîcheur de l'aurore,
Assis à vos côtés à l'ombre des forêts!

M. D.

LES MIRACLES DU JOUR.

Malheur à qui toujours s'afflige!
Moi, j'aime assez le temps présent:
Chaque jour enfante un prodige,
Et l'on s'instruit en s'amusant.
En plein midi, comme à la brune,
Tout ce qu'on voit est sans pareil;
Les pierres tombent de la lune,
Et la viande cuit au soleil.

Les Novateurs en médecine
Soutiennent bien l'honneur du corps;
Tous les vivans ont la vaccine,
Et le zing fait danser les morts.
Avec la plus simple recette,
On met des grands hommes au jour.
L'un mange au dîner sa fourchette,
Et l'autre se fait mettre au four.

Par une lampe merveilleuse,
A peu de frais on est chauffé,
Et les bons navets de Freneuse
Servent à sucrer le café.
L'inventeur de la gélatine,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec le jus des dominos.

Un petit monstre de Norwége,
Quoique femelle, a su, dit-on,
Nous enlever le privilége
D'avoir de la barbe au menton;
Et l'autre jour la capitale
Vit un cheval qui manœuvra
Sur les tours de la cathédrale,
Et dans les chœurs de l'opéra.

Ce n'est pas tout: un grand critique,
De Newton juge sans appel,
Réforme toute la physique
Et les tableaux de Raphaël:
Puis sur la scène, à la sourdine,
Un auteur qui n'a pas de nom,
Pour nous faire oublier Racine,
Vient de ressusciter Pradon.

M. ANTIGNAC.

IMITATION DE MARTIAL.

DIS-MOI comment Damon, ce mari sans vigueur,
De deux jolis enfans a pu devenir père;
Et je te dirai, moi, comment le sot Valère,
Sans avoir rien écrit, est cependant auteur.

M. BRÉCHOT.

LES LUNETTES ET LES SIFFLETS.

FABLE.

Dans son cabinet solitaire,
Réduite à ne voir plus que très-peu de chalands,
Dame Critique enfin jugea qu'il était temps
De paraître en public pour se tirer d'affaire.
Elle s'habille à la légère,
Renonce au maintien grave, affecte un air badin;
Au lieu de son regard sévère,
Ne laisse plus percer qu'un coup d'œil juste et fin;
Bref, sans un sourire malin,
Qui lui sied bien encor, mais aussi la décèle,
On n'aurait jamais dit : *c'est elle.*
Sous ce nouvel accoutrement,
Elle est déjà sortie, et, pour ouvrir boutique,
Du Théâtre français a choisi le portique;
Lieu convenable assurément.
De mille fleurs de rhétorique
La voilà qui d'abord va semant ses discours.
On s'arrête : elle plaît, et de là grand concours :
Comme on faisait foule autour d'elle,
« Messieurs, l'affiche annonce une pièce nouvelle,
Dit la Critique; or, écoutez :
« Voulez-vous juger bien l'ouvrage ?
« Connaître ses défauts, mais sentir ses beautés ?
« De mon moyen faites usage :

« A travers ces lunettes-là,
« Vous distinguerez tout cela; »
Et la Dame, à ces mots, leur ouvre une cassette
Qui contenait mainte lunette.
« Mais, messieurs, cela n'est pas tout :
« Si l'ouvrage est mauvais, s'il endort le parterre,
« Ou met sa patience à bout,
« Alors, à vous permis de déclarer la guerre,
« Et de venger le Dieu du goût;
« J'ai là de quoi vous satisfaire;
« Ou je suis bien trompée, ou voilà votre affaire : »
Et, d'une autre cassete, elle tire à foison
Des sifflets de toute façon.
On rit : de ses sifflets chacun veut faire emplette;
Ils sont débités par milliers;
Mais la Critique, hélas! on le croit volontiers,
Vendit à peine une lunette.

M. LE BAILLY.

ÉPITAPHE D'UN AVARE.

Sous cette pierre gît un Riche,
Le plus avare, le plus chiche,
Que jamais sur terre on ait vu,
Lequel, tout près de rendre l'ame,
Fit promettre à sa pauvre femme
De le faire enterrer tout nu.

M. GOBET.

CHIEN PERDU.

(C'est une Dame qui le réclame.)

AIR : L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?

L'AVEZ-VOUS VU
Mon chien perdu ?
C'est la plus belle bête !
Seul, hélas ! il n'est pas perdu,
Car j'ai perdu la tête.
Je cherche ma tête et mon chien :
Depuis trois jours je ne vois rien,
Qui, de mon chien,
L'unique bien,
Que j'avais dans le monde,
Puisse arrêter,
Déconcerter
La course vagabonde.
Ce pauvre chien, mouillé, crotté,
Et peut-être tout éreinté,
Bien haletant,
Trotte en pensant
A toute ma tendresse :
Pauvre animal !
Que tu fais mal
A ta pauvre maîtresse !

L'avez-vous vu
Mon chien perdu ?
Qu'a-t-on fait de ma tête ?
L'un avec l'autre est confondu,
Et ma tête et ma bête.
Voulez-vous leur signalement,
Pour les trouver plus sûrement ?
Mon chien est beau,
C'est un agneau,
Qui mord quand on l'approche.
Ma tête, hélas !
Je ne dois pas
Lui faire aucun reproche.....
Si dans ce moment je la sens
Qui court avec mon chien les champs,
C'est que du sort
De mon Azor
Je suis toute inquiète.
Par amitié,
Prenez pitié
De ma tête et ma bête.

MADRIGAL.

Penser que je vous aime enchantait mon loisir
Avant que je me plusse hier à vous le dire :
Aujourd'hui j'ai besoin d'un surcroit de plaisir,
Et je le trouve à vous l'écrire.

M. Grancher.

FRAGMENT
D'ACHILLE ET DÉIDAMIE,
POÈME.

D'UNE antique forêt l'ombrage révéré
Offre un secret asile à Bacchus consacré.
Les prêtresses du Dieu, troupe vive et folâtre,
De thyrses, de flambeaux armant des mains d'albâtre,
Viennent tous les trois ans, dans ce bois retiré,
Se livrer aux excès d'un délire sacré.
Bacchus à ces transports les excite lui-même,
Et l'ivresse ajoutant à leur désordre extrême,
Dans leurs yeux désarmés de modestes rigueurs,
La Volupté répand son trouble et ses fureurs :
Sur leurs fronts animés leurs cheveux se hérissent,
Et sur leurs seins brûlans les pampres se flétrissent :
Leurs cris frappent les airs; le bruit des instrumens
Les excite à la danse, ou se mêle à leurs chants.
Les hommes sont bannis de ces nocturnes fêtes;
Amour s'y promettait de faciles conquêtes;
Mais la mort est le prix de tout audacieux
Dont l'indiscret desir profanerait ces jeux.
Achille entend l'arrêt et sourit en silence;
L'étendart à la main, le premier il s'avance :
Il a déjà quitté ces riches ornemens
Dont la main de Thétis para ses vêtemens,

Sa démarche, ses traits, sa blonde chevelure,
Des prêtresses du Dieu la sauvage parure,
Son air, ses traits divins, ses bras déjà nerveux,
Sur lui dans un moment ont fixé tous les yeux.
Bacchus est oublié ; mais sa craintive amante,
Redoutant des regards dont le feu la tourmente,
Court appeler ses sœurs, fait allumer l'encens,
Et donne le signal de la danse et des chants.
Déjà l'astre des nuits répandait sur la terre
De ses pâles rayons l'amoureuse lumière :
Et déjà le soleil, planant du haut des airs,
Dans un calme profond enchaînait l'univers.
De leurs excès divins les bacchantes lassées,
Sur l'autel de leur Dieu s'endorment renversées ;
Achille veillait seul en ce vaste séjour,
En invoquant la nuit, le silence et l'amour.

Madame BEAUFORT D'HAUTPOUL.

APOLOGUE.

UN jour tombe et se casse un mauvais violon :
On le rajuste, on le recolle ;
Et de mauvais il devient bon.

L'adversité souvent est une heureuse école.

M. THEVENEAU.

LE PROJET D'AMITIÉ.

ROMANCE.

Laure disait : « Amour n'est que chimère ;
Sous lois d'amour plus ne veux m'engager :
Après plaisir il cause peine amère,
Et trop bien sais qu'un amant peut changer.

D'aimer d'amour ne ferai la folie :
Franche amitié vaut mieux qu'amour léger ;
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Lysis l'entend, et doux transport l'agite ;
Desir, espoir viennent l'encourager.
Projet d'amour tendrement il médite ;
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous le plaisir il cacha le danger :
Baiser d'amour d'amitié fut le gage,
Dût en amour amitié se changer.

Au lieu d'amour, d'amitié vive et tendre
Ils s'enivraient presque sans y songer,
Tant et si bien qu'on eût pu s'y méprendre ;
Plus ne restait que les noms à changer.

Lysis enfin, bien sûr de son ouvrage,
D'ami quitta le rôle mensonger,
Et lors d'amour reprenant doux servage,
Laure oublia qu'un amant peut changer.

M. MILLEVOYE.

LA DEMANDE ET LA RÉPONSE.

QUEL est ce monsieur A. qui dans le *feuilleton*
Singeant *Fréron*, ressuscitant *Garasse*,
Au mauvais goût, au mauvais ton,
Sait allier si bien l'ignorance et l'audace ?
Félès, comme on le dit, serait-il son vrai nom ?
— Oui ; mais lorsqu'il avise une bonne maison,
Et qu'indiscrètement il y vient prendre place,
Il s'appelle alors *Dorimon*,
Et c'est sous ce nom qu'on le chasse (1).

QUATRAIN.

L'AUTRE jour un Auteur demandait à Florville :
Pourquoi me sifflez-vous ? Le siffleur répondit :
Monsieur, c'est qu'il est plus facile
D'acheter un sifflet que d'avoir de l'esprit.

M. HOFFMAN.

---

(1) *Voyez* la page 67.

LA JALOUSIE, OU LA SAVONNETTE.

CONTE.

Avec l'amour naquit la jalousie :
Ah ! que sans elle il est heureux d'aimer.
Mais un regard suffit pour tendre fantaisie,
Et cœur fidèle a droit de s'alarmer.
J'avais vingt ans, j'étais peu difficile,
Joli minois suffisait à mes yeux.
Traversant de Champagne une petite ville,
Je m'arrêtai... pour deux beaux yeux ;
C'était assez pour faire ma conquête.
L'objet divin qui me tourne la tête
Est mon hôtesse ; et l'époux... perruquier.
Pardon pour le logis, pardon pour le métier :
Mais si vous eussiez vu cette mine folâtre,
Et ses vives couleurs, et sa gorge d'albâtre,
Ses bras, ses mains, ses yeux, vous diriez... il suffit,
Cela tient lieu de rang, de fortune et d'esprit :
Mais, coquette à l'excès, ma belle perruquière
Chaque jour troublait mon bonheur.
Le soir c'était Janot, le matin c'était Pierre :
Ces rivaux, il est vrai, me faisaient peu d'honneur ;
Mais qu'importe ?... en amour on ne s'avise guère
Que d'être aimé, le reste est moins que rien ;
Mon jeune cœur le sentait bien.
Mes chers amis, il faut à la cuisine,

Pour un moment suivre mes pas :
C'est là qu'avec tous ses appas
Nous allons retrouver Claudine.
Elle écumait son pot... Oui, messieurs, écumait;
Je ne viens point ici faire un conte agréable,
Mais un récit très-véritable,
Et dire bonnement comme tout se passait.
Son blanc jupon et sa blanche coiffure,
Je ne sais quel air de parure,
Tout m'annonce un projet : Amis, c'était un bal.
A la fidélité, Dieux ! quel plaisir fatal !
La danse, le maintien, la musique, l'ivresse...
Pour moi, je l'avouerai, je ne pourrais souffrir
De voir entre deux bras s'élancer ma maîtresse;
La voir walser ! autant mourir.
— Quoi ! vous irez ? — J'écume la marmite,
Après je partirai; la poule sera cuite
Pour le souper. — Le maudit écumoir
Allait, venait; j'étais au désespoir,
Quand, pour la retenir, j'usai de stratagême :
Car exiger de ce qu'on aime
Est mal-adroit; la ruse est permise aux amours.
Au fond du pot glissant la savonnette
Du bon époux; elle écumait toujours,
Sans concevoir comment sa marmite était faite.
L'heure du bal passa... malgré le blanc jupon,
J'en fus quitte le soir pour un mauvais bouillon.

Madame BEAUFORT D'HAUTPOUL.

ÉPILOGUE,

Qui doit terminer le nouveau Recueil de Fables, annoncé page 35.

C'est ainsi qu'aux bords de la Seine,
A travers mille prés fleuris,
Promenant ma muse incertaine,
Je ramassais quelques épis
Échappés au bon La Fontaine,
Et reproduisais sur la scène
Les mœurs des animaux divers,
Offrant, sous leurs feintes querelles,
Des peintures assez fidelles
De nos vices, de nos travers.

Paisible Luxembourg, retraite du vrai sage,
Salut! combien de fois, ton poétique ombrage
D'aimables fictions entretînt mes loisirs!
Je vous salue aussi, beaux champs de la Neustrie,
Témoins de mes premiers plaisirs!
Toi, cité de Cadmus (1)! ô ma chère patrie,
Salut, trois fois salut! c'est peu qu'en tes remparts,
Ait habité jadis le plus grand des Césars; (2)

(1) Caen, en latin *Cadomus*, d'où plusieurs étymologistes ont supposé que cette ville a été fondée par *Cadmus*, phénicien.

(2) Bebras, auteur *des Recherches et Antiquités de la province de Neustrie*, rapporte que C. J. César, au retc

Entre mille cités, lève ton front superbe;
Malherbe est l'ornement du Parnasse Français;
Tu fus le berceau de Malherbe. (1)
Despréaux loue aussi les Bertaud (2), les Ségrais. (3)
C'est encor dans ton sein, ô source de regrets!
Que Malfilastre (4) ouvrit les yeux à la lumière.
Ce nouvel astre à peine entré dans sa carrière,
Il ne brille qu'un jour et s'éteint pour jamais...
Mais n'est-ce qu'aux beaux arts que ton ciel est propice?
Huet (5) et Varignon (6), ces illustres savans,

---

de sa conquête de la Grande-Bretagne, séjourna à Caen avec son armée, et que la situation lui en parut si belle, qu'il y fit bâtir une maison de plaisance.

(1) François Malherbe, né en 1555. Il n'y a pas trente ans qu'on désignait encore sa maison, sise rue Notre-Dame.

(2) Jean *Bertaud*, né en 1552. On a retenu plusieurs de ses chansons, celle-ci, entre autres :

Félicité passée! qui ne peux revenir, etc....

(3) Jean-Renaud *Ségrais*, né en 1625, et mort à Caen en 1701.

(4) Jacques-Charles-Louis *Malfilastre*, né en 1733, auteur du poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*, de divers fragmens de Virgile, traduits en vers, etc.... Il est mort dans sa trente-quatrième année, et il s'occupait alors du plan d'un poème épique, *la Colombiade*.

(5) Pierre-Daniel *Huet*, né en 1630, savant universel, dit Voltaire.

(6) Pierre *Varignon*, célèbre mathématicien, né en 1654. Voir son éloge par Fontenelle.

Ne furent-ils pas tes enfans ?...
Si tu daignas sourire à ma muse novice,
O Caen! de ton doux souvenir,
Juge combien mon cœur aime à s'entretenir.
Ce souvenir pourtant me fait verser des larmes :
Vous, mes parens! vous, mes amis!
De vous revoir, hélas! il ne m'est plus permis;
Je veux revoir du moins ce séjour plein de charmes,
Où j'ai tressailli tant de fois
A votre seul abord, au son de votre voix.
En retrouvant la même aurore,
Les mêmes champs, les mêmes bois,
Je croirai qu'avec vous, je me retrouve encore.
Alors, je m'écrîrai : voilà ces lieux chéris,
Le voilà ce toit solitaire
Où la plus vertueuse et la plus tendre mère
Épia mon premier souris.
Ici, je reconnais cette verte charmille
Où, parmi ses enfans, assis,
Mon père nous berçait de ses joyeux récits;
C'est là qu'il présidait au dîner de famille,
Qu'il recevait de nous mille marques d'amour,
Et de mille baisers nous couvrait à son tour.

Mais allons les revoir, ces cours, ces promenades
Que la Nymphe de l'Orne embellit de ses eaux.
Comme, au doux bruit de ses cascades,
Se mêle à l'unisson, le doux chant des oiseaux!
Quel aspect romantique offrent ces longs coteaux,
Retraite des Hamadryades!

Il m'en souvient : c'est là qu'aux rayons du matin,
Errant, un La Fontaine en main,
Du joli rêve de Perrette
Je déplorais la triste fin,
Ou riais des raisons qu'alléguait la belette,
Pour débusquer Janot lapin ;
Puis, plongeant mes regards dans l'horizon lointain,
J'aimais à contempler ce riche monastère, (1)
Fondé par un guerrier vaillant,
Ce *Guillaume* à bon droit surnommé *conquérant*,
Dont la cendre repose en ce lieu solitaire. (2)
O quels grands souvenirs rappelle ce héros !
Il fut l'effroi de l'Angleterre :
Je crois le voir, sur ses vaisseaux,

---

(1) L'abbaye de Saint-Étienne, que le duc *Guillaume* choisit pour le lieu de sa sépulture. La reine *Mathilde*, son épouse, fonda dans la même ville l'abbaye de la Trinité, où elle fut aussi enterrée.

(2) L'historien déjà cité, et dont le livre a été imprimé en 1588, rapporte, comme en ayant été témoin oculaire, qu'un cardinal, un archevêque et un évêque de Rome, allèrent visiter, en 1522, l'abbaye de Saint-Étienne ; qu'ils témoignèrent le desir de voir le corps du roi Guillaume : *Ce que l'évêque de Castres, alors abbé de Caen, leur permit*, ajoute-t-il, *et fit faire appertion de son sépulere, où le corps fut trouvé encore tout apparent*, etc....

Voici deux vers de l'épitaphe, qui se trouva aussi dans le tombeau :

Rex magnus parvâ jacet hâc Gulielmus in urnâ ;
Sufficit et magno parva domus domino........

Abordant en vainqueur cette odieuse terre,
Et bientôt les Bretons deviennent ses vassaux.
Sont-ils donc effacés, Anglais, de ta mémoire,
Ces jours de deuil pour toi, mais pour nous pleins de gloire?
Ne crains-tu pas le même écueil,
Toi qui veux tout soumettre au trident de Neptune?
Si Guillaume est dans le cercueil,
Un héritier de sa fortune
Peut abaisser encor ton insolent orgueil.
Ah! quand son nom fameux retentit en Europe,
Que ne puis-je de Calliope
Emprunter la lyre et la voix
Pour chanter ses nobles exploits! ..
Mais, vœu trop indiscret! simple élève d'Esope,
Est-ce à moi de sortir de son étroit sentier?...
Non, ma muse, *alte là!* songe que l'humble hysope
Ne peut atteindre au cèdre altier.

M. Le Bailly.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

Le front ceint de lauriers, au milieu d'une orgie,
Après avoir bien bu, mourut Anacréon :
Passant, profite de la vie;
Car tu mourras aussi, que tu boives ou non.

M. Bréghot.

A MADAME R. DE L....

En lui envoyant le conte des Savinies.

C'est à la sensibilité,
A la douce délicatesse,
C'est aux graces, à la finesse,
Aux talens enchanteurs, sur-tout à la bonté,
Que je veux offrir mon ouvrage.
Sans doute, c'est à vous qu'appartient cet hommage;
Je n'oserais le proclamer
Ce nom si pur!.... O mon amie,
Je connais votre modestie:
Je dois craindre de l'alarmer.
Qu'importe après tout ce mystère?
Ah! sans effort je puis me taire:
Vous dépeindre, c'est vous nommer.

Madame de Genlis.

QUATRAIN.

Si vous êtes dans la détresse,
O mes amis! cachez le bien;
Car l'homme est bon, et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

M. Hoffman.

A UN AMI. (1)

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

Risu inepto res ineptior nulla est.
CATULLE.

AMI, dont le goût pur, l'esprit solide et fin
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule,
Tandis qu'un Sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace?
La Fontaine a dit vrai : le ciel fit pour les sots
Tous les méchans diseurs d'insipides bons mots.
O le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!
Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,

(1) On donne ici cette épître d'après le véritable manuscrit de l'auteur. Elle fut faite il y a long-temps à l'occasion d'un misérable bouffon de société, qui, à la honte du bon sens, était alors accueilli par les gens du bon ton.

Qui, payant son écot, en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades,
Et même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton !
Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les ris, et bannir l'art de plaire,
Ou, de l'aménité, vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits;
Je connais trop le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembourgs, ses burlesques accens.
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal, l'un prend l'air hypocondre;
Exprès pour m'ennuyer, l'autre arrive de Londre :
Mais quelque nom qu'il prenne, ou baron, ou mylord,
Un sot est toujours sot, et l'on reconnaît Goord. (1)
Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.....
Qu'un monsieur Turcaret savoure, en se pâmant,
De ses mots à gros sel le stupide enjouement;
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise.
Le véritable esprit jamais ne se déguise :
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Graces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage;
La feinte avilit l'ame; et dans les moindres jeux
Le vrai, de nos plaisirs est le principe heureux.

---

(1) Impertinent bouffon de société, connu sous le nom de mylord GOORD. (*Note de l'auteur.*)

Voyez près de Bacchus, la feinte disparaître :
Des flots de son nectar la Vérité va naître.
L'aimable Vérité rit dans les coupes d'or ;
Tout le cœur se dévoile et prend un doux essor.
Une gaîté piquante est l'ame de la table :
L'usage en est charmant ; l'abus seul est blâmable.
Tels La Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins.
La raison s'éclairait du feu de leurs saillies ;
Minerve applaudit même à leurs sages folies ;
Et les Graces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'ambroisie, et soupaient avec eux.
De là ces vers légers, enfans de la Tocane,
Non ces lourds quolibets d'un Trivelin profane,
Qui verse avec le vin ses rébus à foison,
Fait rougir la pudeur, et bâiller la raison.
Il est un art charmant d'amuser et de rire :
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer ;
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.
Fille de l'A-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot, répété, perd sa grace naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement herissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.
Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,

N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir par-tout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi contre Dacier les Graces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils.

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse.
Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse ;
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant ;
Chloé médit pour nuire, et plait en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la noirceur le coloris des graces.
Nos vices du bon ton, quoique doux et charmans,
Ont bientôt fatigué leurs coupables amans.
La bonne compagnie est parfois détestable;
Et le vaisseau que presse un corsaire implacable,
Et le bois le plus noir, tout peuplé d'assassins,
Sont plus sûrs, mes amis, que vos cercles divins.

D'une gaité sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence :
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères ;
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets,
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite :
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
... sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
... la ligne étincelle éclate et vous atteint ;

Mais on est indigné du cyclope difforme,
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme.
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.
Jadis Vulcain forgea d'invincibles réseaux :
Tels sont les rets subtils d'un railleur socratique.
On aime un bon plaisant : on abhorre un caustique.
On fuit ce persifflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la fatuité.
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle,
Que le froid enjouement de ce jargon frivole.
Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme, avec un art badin.
Par cet art, autrefois, l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot :
Gardez-vous d'un sot rire ; il n'est rien de plus sot.
Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait ?
La nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle, alors veut être illustre.
On prodigue l'esprit ; les bons mots font un nom,
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.
N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des impromptus qu'on lui prêtait la veille ?
Tel de Pasquin dans Rome on voit le marbre usé,
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.
Souvent la jeune Eglé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,

Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits,
L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces.
L'invective jamais ne fut le ton des Graces :
La politesse aimable et sage en sa gaité,
Est le plus doux lien de la société.

Eh ! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne !
Sexe né pour l'amour, pourquoi chercher la haine ?
Vous, qu'attaque une belle, ah ! n'oubliez jamais
Les égards indulgens qu'on doit à ses attraits.

Fuyez l'aigre dispute ; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent :
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison :
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe :
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé ;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant, qui n'eût pas su l'écrire ;
Tel écrit un bon mot, qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.

Nul n'a tous les talens: tout homme a ses limites;
Même aux Dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites.
Voltaire, qui du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose:
J'aime son Pompignan qui se croit quelque chose;
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron,
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton:
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile:
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?
Le dépit raille mal: ses jeux sont des querelles;
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.
De La Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet: ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites, ce froid rimeur se caresse lui-même;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime:
Il s'est signé grand homme, et se dit immortel
Au Mercure! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine;
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude, et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.
Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,

Aborda ce railleur, si connu parmi nous.
L'avez-vous lu, Piron? Oui, monseigneur; et vous?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle :
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.
Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et des rois empesés raillant la confrairie,
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots :
Le poète railleur coûta cher au héros :
Il siffla de Bernis la stérile abondance,
Et Bernis sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer :
Le rôle de Mômus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.
D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle, en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux.
Que te semble? dit-il au généreux Lahire.
— Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un empire.
Ce mot sauva la France; ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

M. Le Brun.

FIN.

TABLE.

M. CAPELLE.

M. CHAS.

M. CHEVALIER DE SAINT-AMAND.

M. CORNETTE.

M. COSSARD.

M. CROISZETIÈRE.

M. DAMIN.

DE LA HARPE.

MADAME DE LA MARCK.

M. DELILLE (Jacques).

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN DOUZIÈME.

POÈMES.

L'ÉNÉIDE traduite en vers français par Jacques Delille. Paris; Giguet et Michaud imprimeurs-libraires, rue des Bons Enfans, n°. 6. (1803) an 12.

Ouvrage attendu depuis long-temps, et dont l'étonnant débit a prouvé la juste impatience du public, le desir extrême qu'il a de lire tout ce qui sort de la plume du plus grand poète que nous ayons aujourd'hui. Le traducteur quelquefois égal à Virgile, quelquefois aussi fort au-dessous de lui. Des morceaux rendus avec une admirable fidélité, d'autres où l'on reconnait à peine les traits de l'original; ici une manière ferme et supérieure, là une manière faible et commune. En total, production dont notre siècle peut s'honorer, mais où l'on ne trouve point la perfection qu'on étoit en droit d'attendre du traducteur des *Géorgiques*.

La Dunciade, poème, nouvelle édition augmentée de la Généalogie du Chien de la Sottise. Paris, marchands de nouveautés, broch. in-8. de 160 pages, ornée d'une gravure.

Cette Dunciade est une espèce de cimetière où le

bon *Palissot* a juré d'enterrer tous ses ennemis, et par conséquent de mourir à la peine. Dans l'avant-dernière édition il avoit creusé une fosse nouvelle pour M. *Delalande*; dans celle-ci il en a encore creusé une pour M. *Geoffroi*.

Ce n'est pas assez d'être *méchant*, il faut être *gai*, lui disait *Voltaire* après avoir lu son poème; or voici la gaieté du bon *Palissot*. Il avait fait de M. *Delalande* un vieux gnome, une cruche, un scorpion, un capricorne; il fait de M. *Geoffroi* un chien,

Fruit clandestin d'une ardeur passagère
Dont *Alecto* s'enflamma pour *Cerbère*.

Et lorsqu'on lui objecte qu'il n'y a rien de plaisant dans ces *palissoteries* (1) là, il vous répond avec une bonne foi singulière, qu'il est ennuyé, dégoûté de tout, dévoré de bile et d'humeur. L'aimable homme!

Goddam! poème en quatre chants, par Evariste Parny. Paris, marchands de nouveautés; an 12 (1804).

Ouvrage de circonstance qui se ressent un peu de la précipitation avec laquelle l'auteur l'a écrit.

Plan défectueux, mais des morceaux charmans, mais toujours des traces de ce talent si pur et si aimable qui distingue le chantre d'*Eléonore*.

Les Amours épiques, poème héroïque en six chants, contenant la traduction des Episodes sur l'amour par les meilleurs poètes épiques, par Parseval Grandmaison. Paris, Henrichs, rue de la Loi,

(1) *Voyez* l'*Almanach des Muses*, an 12, page 171.

n° 1231 ; Renouard, rue Saint-André des Arcs ; an 12 (1804) broch. in-24 de 245 pagés.

Entreprise difficile dont l'auteur s'est tiré avec succès. De l'élégance, du nombre, de la pompe, de très-beaux vers. Quelques inégalités, quelques taches légères, mais, en total, beaucoup de talent.

La Terreur, ou le régime de 1793, par J. B. L. D. V***. de la société des sciences et arts de Montauban, avec cette épigraphe :

Quis, talia fando,
Temperet à lacrymis !

VIRGILE, liv. II de l'Énéide.

Paris, Mayeur, libraire commissionnaire, passage du Perron, n° 2, palais du Tribunat, an 12 (1803).

Là, le vieillard caduc et l'enfance timide
Tombent également sous la hache homicide....
Les vertus, les talens, la fortune et le rang,
Pour être condamnés étaient alors des titres.
Des juges assassins, cannibales arbitres,
Des modernes Nérons aveugles instrumens,
Sourds à tous les remords, de leurs arrêts sanglans
Profanant de Thémis l'aveugle sanctuaire,
De deuil et de cyprès couvrent la France entière.

La Nouvelle Ruth, étrenne aux vieillards pour le 1er vendémiaire an 12, avec cette épigraphe :

.... La vertu n'a point d'âge ;
En tout temps, en tous lieux, elle embellit le sage ;
Et, sur le front blanchi de la caducité,
Montre encor de ses traits l'immortelle beauté.

Paris, marchands de nouveautés; an 12, (1803). broch. in-8 de 16 pages.

De la douceur, de la facilité, peu de poésie.

Socrate dans le temple d'Aglaure, poème qui a remporté le prix décerné par l'institut en l'an 12, avec cette épigraphe :

Virtutem videant.

PERSE, satire III.

Paris, de l'imprimerie de Didot jeune, rue des Maçons Sorbonne; an 12 (1803).

Fiction heureuse, style élégant et correct. Des pensées nobles et de beaux vers.

Coloris trop égal, pas assez de mouvement.

Le Bonheur, poème en quatre chants, par L. A. F. Paris, Ragonneau, éditeur, rue de la Harpe n°. 117, ancien collége d'Harcourt. 1 vol. in-8.

Édition très-soignée.

Tout en est beau, papier, gravure et caractère.

Traduction de l'Énéide en vers français, par M. C. P. B. Paris, marchands de nouveautés. 2 vol.

Traduction vraiment curieuse, dont voici le début :

J'accordais autrefois aux simples chalumeaux
Tous les airs des bergers qui gardaient leurs troupeaux.
En quittant les forêts, aux laboureurs avides
J'appris à cultiver leurs campagnes arides :
Ouvrage plein d'attraits pour l'homme vertueux,
Et qui donne la paix à l'homme malheureux.

Traduction de l'Énéide en vers français. Paris, Lenormand, libraire, et l'auteur, rue Saint-Honoré, n° 319. 1 vol.

Traduction plus curieuse encore, si l'on en juge par cet autre début, que les amateurs pourront comparer avec le précédent.

Moi, celui qui, jadis, sur un pipeau champêtre
Ai modulé des airs; puis, hors des bois, au maître,
Quelque avide qu'il fût, soumis le sol des champs;
Ouvrage aux hameaux cher, renforçant mes accens,
Je chante les combats de Mars...........

Carthon et Clessamor, poème imité d'Ossian, par P. A. M. Miger, membre de la société libre des sciences, lettres et arts; et de l'athénée des arts de Paris; associé correspondant de l'athénée de Toulouse, etc. A Paris, de l'imprimerie de la veuve Pankoucke, rue de Grenelle faubourg Saint-Germain, n° 321, en face de la rue des Saints Pères. An 1er de l'empire français, juin (1804). Broch. in-8 de 19 pages.

Quelques expressions hasardées, et, comme dans l'original, de la monotonie dans les comparaisons et dans les images, mais du mouvement, de la chaleur, des vers bien tournés.

La Philosophie louée par elle-même, discours en vers par le C. Hyacinthe Morel, ex-professeur de belles lettres à l'école cen-

trale du département de Vaucluse, etc. avec cette épigraphe :

.... Nil dulcius est benè quàm munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena.

LUCRET. de Rer. nat. lib. II.

L'auteur veut justifier la philosophie de tous les crimes qu'on lui impute depuis quelque temps. Il distingue la vraie de la fausse, et prouve que la première a rendu des services aux hommes, les éclaire et les console.

Style inégal. Une tirade très-bien versifiée, précédée ou suivie de vers faibles ou bizarres, comme lorsque le poète, ne reconnoissant de talent que dans sept ou huit de nos écrivains actuels, s'écrie :

Loin de ces bords ingrats Apollon s'est enfui ;
Graces à nos travers, l'art d'écrire aujourd'hui
N'est que l'art d'exprimer un dogme sophistique
Par les convulsions d'un style épileptique.

Les Malheurs et les crimes de l'ignorance, discours en vers par le C. Hyacinthe Morel, ex-professeur de belles lettres à l'école centrale du département de Vaucluse, secrétaire général de l'athénée du même département, et associé à l'académie de Marseille, avec cette épigraphe :

Hunc igitur errorem animi tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed natura species ratioque.

LUCRET. de Rer. nat. lib. I.

Paris, marchands de nouveautés; Avignon chez Alphonse Beruguier, imprimeur li-

braire place du Change, an 12 (1804). Broch. in-8. de 24 pages.

De la raison; des vers bien pensés et bien écrits, quelques-uns faibles et prosaïques.

ODE.

Ode au premier consul, imitée d'une ode latine de M. Cauchy, par A. Huillard. Paris Johanneau, palais du Tribunat, galeries de bois n° 236.

ÉPITRE.

Épitre de Neptune aux Français, au sujet de la descente en Angleterre, par le C. Caillot, avec cette épigraphe :

Delenda est Chartago.

Paris, madame Caillot, libraire, galerie du théâtre de la république; les marchands de nouveautés. An 12 (1803).

Quelques vers facilement tournés. Épitre qu'on ne peut pas juger rigoureusement, parce qu'on sait très-bien que *Neptune* est plus habitué à manier le *trident* que la *plume*.

SATIRE.

Je cherche un homme ou l'intérêt social corrompu; satire morale, civile et politique à un ami négociant, par Charles

Mullot de la Gironde, avec cette épigraphe :

> L'intérêt social est le principe des vertus et des vices, la source de la richesse et de l'indigence, et le mobile de tout ce qui est grand et vil : c'est aux bons gouvernemens à diriger le *sceptre* de cet intérêt, comme celui de l'opinion publique.

A Bordeaux, de l'imprimerie de la veuve Jean B. Cavazza, près le palais de la préfecture.

Si l'on en juge par les vers de l'auteur, il paraît qu'à Bordeaux comme à Paris, il y a des parvenus insolens, d'ignorans médecins, des usuriers avides, de mauvais avocats.... et des poètes un peu faibles.

RECUEILS.

Le Mérite des femmes et autres poésies, par Gabriel le Gouvé, membre de l'institut national, neuvième édition. Paris, Ant. Aug. Renouard ; an 12 (1804).

Volume composé des différens ouvrages en vers que M. *le Gouvé* a publiés jusqu'a présent, de quelques pièces *inédites*, et de deux morceaux en prose qui prouvent qu'il est aussi bon prosateur que bon poète.

Talent supérieur et si universellement reconnu, qu'on peut se dispenser d'en faire l'éloge.

Ossian, barde du 3e. siècle, poésies galliques en vers français, par P. M. L. Baour Lormian, nouvelle édition corrigée et

augmentée. Paris, Pierre Didot l'aîné, imprimeur, galeries du Louvre, n° 3; Petit, palais du Tribunat, galerie vitrée. Broch. in-24 de 288 pages.

D'heureuses corrections et des additions précieuses.

Poésies de J. C. Grancher, professeur de langues anciennes aux écoles centrales. Paris, Capelle, libraire commissionnaire, rue J. J. Rousseau, prix 1 fr, 25 cent. franc de port, 1 fr. 50 cent.

L'auteur est sans doute un homme très-instruit, mais ses poésies ne décèlent pas un très-bon poète.

Nul n'a tout en partage.

Petite Encyclopédie poétique, ou choix de poésies dans tous les genres, par une société de gens de lettres. Paris, Capelle et Renaud, libraires et éditeurs, rue J J. Rousseau. Lyon, Garnier, libraire. Montauban, Laforgue. Bruxelles, Le Charlier. Lille, Vanackère, et les principaux libraires de France.

Choix, en général, très-bien fait. Compilation qui doit former douze volumes, dont les gens de lettres et les gens du monde ne pourront se dispenser d'orner leur bibliothèque.

Almanach des Muses pour l'an 12, quarantième volume de la collection. Paris,

Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12, an 12 (1804) broch. in-24 de 300 pages.

Le Chansonnier des grâces, avec la musique gravée des airs nouveaux, choisis et redigés par M. Beauvarlet Charpentier, professeur, huitième volume de la collection. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12, an 12 (1804). Broch. petit in-12 de 280 pages.

Petit volume qui paraît à la fin de chaque année, et qui se soutient toujours avec un égal succès, malgré la prodigieuse quantité de volumes de la même espèce qu'on lui oppose à la même époque.

Almanach des Dames pour l'an 12 (1804). Paris, Henrichs, rue de la Loi, n° 1231; Fuchs, rue des Mathurins; Levrault, Schoel et comp. quai Malaquais; Lenormant, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois. *Tubinguen* J. C. Cotta, libraire.

Joli recueil, composé avec goût, imprimé avec soin, orné de charmantes gravures.

Le petit Magasin des Dames, première et seconde année. Paris, Solvet, libraire, éditeur, rue du Coq Saint-Honoré, n° 123, 2 vol. petit in-12 de plus de 200 pages chacun.

Recueil de vers et de prose dont il paraît tous les ans un volume. Choix qui décèle un goût pur et dif-
f ile.

e la variété, de l'agrément.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, et notamment dans le *Journal de Paris*, le *Publiciste*, la *Décade philosophique*, le *Mercure*, le *Journal des Débats*, le *Courrier des Spectacles*, les *Défenseurs de la Patrie*, les *anciennes et nouvelles Petites Affiches*, etc.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Anacréon, ou l'amour fugitif, opéra en deux actes, paroles de M. Mendouze, musique de M. Cherubini; 10 vendemiaire an 12.

Sujet tiré du joli conte de La Fontaine. Musique agréable, mais quelquefois un peu trop savante, pour le genre de l'ouvrage.

Cet opéra est le premier qu'on ait sifflé à ce théâtre, et, sous ce rapport, il fera époque.

Le connétable de Clisson, paroles de M.**., musique de M. **.; 20 pluviose an 12.

Olivier de Clisson est épris de la belle Alix de Courcy; il voudrait l'épouser, mais il est aimé de la mère de sa maitresse qui, pour empêcher le mariage, fait enfermer sa fille. Olivier de Clisson charge son écuyer de délivrer Alix; celle-ci aime mieux garder ses fers que de paraître désobéir à sa mère. Cet acte de soumission touche madame de Courcy qui abjure ses prétentions, et consent au bonheur des deux amans.

Ouvrage de circonstance.

Le Pavillon du Calife, opéra en deux actes, paroles de M. **., musique de M. Daleyrac; 28 germinal.

Almanzor, calife de Bagdad, déguisé une nuit en pêcheur, a forcé des brigands à se dessaisir de Zobéïde, fille d'un de ses sujets, que le grand visir a fait proscrire sur un rapport infidèle. Le Calife veut la revoir. Accompagné de son grand visir, déguisé comme lui en pêcheur, il sort de Bagdad pour la chercher et la retrouve dans un pavillon de ses jardins. Cependant le concierge, qui n'a jamais vu son maître, prépare un repas splendide afin de plaire à Zobéïde dont il est épris. Almanzor et son visir se présentent à lui, et sont admis à sa table : mais un billet que le Calife a donné à ce concierge pour le patron de la barque qui les a amenés, change la face des choses. Tous les gardes, les esclaves, les odalisques, se réunissent en un moment, et Almanzor, après s'être fait reconnaître, offre sa main et son trône à Zobéïde.

Peu d'intérêt, de jolis tableaux, musique agréable.

Les Bardes, opéra en trois actes, paroles de M.... musique de M. Le Sueur; 21 thermidor.

Les Scandinaves, sous la conduite de *Duntalmo*, ont repris la Calédonie qui leur avait été déjà soumise, et ont substitué à la douce religion des bardes le culte féroce d'*Odin*. *Rosmor*, ancien barde, est en fuite, et Rosalma sa fille, amante d'*Ossian*, est tombée au pouvoir de *Duntalmo* qui veut la marier avec son fils *Mornal*. Rosalma serait désespérée d'appartenir à tout autre qu'à son cher *Ossian*; son sort va être décidé. *Ossian*, son père et elle, sont enfermés; leur a promis leur grace s'ils voulaient changer de ion et consentir à l'hymen desiré par *Mornal*;

sur leur refus, on les a conduits au rocher où ils doivent être sacrifiés au cruel *Oudin*; soudain *Hydala*, l'un des principaux bardes, et l'ami secret d'*Ossian*, arrive, attaque les Scandinaves, les repousse, tue *Mornal*, tandis qu'*Ossian* de son côté se saisit d'une arme, poursuit *Duntalmo*, le poignarde, et vient s'applaudir dans les bras d'*Hydala* de leur commun triomphe. Plus d'obstacle au bonheur d'*Ossian* et de Rosalma, l'hymen les unit et leur mariage est un sujet de fête pour les bardes.

Poème qui a essuyé beaucoup de critiques; musique dont on a fait les plus grands éloges, et qui ajoute à la haute opinion que l'on avait déjà du grand talent de M. *Le Sueur*. Des décorations magiques, un très-beau spectacle, représentations très-suivies.

THÉATRE FRANÇAIS.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Pierre le Grand, tragédie en cinq actes, de M. Carrion de Nisas, 29 floréal.

Pierre le Grand a exilé son fils Alexis, et répudie Eudoxie, mère de ce jeune prince; il a épousé secrètement Catherine, et se propose de la couronner. Alexis se révolte; son père lui pardonne. Mais Alexis, rebelle une seconde fois, porte sa tête sur un échafaud.

Deux représentations très-tumultueuses. La voix des acteurs étouffée constamment par le bruit des sifflets. On avait prévenu l'auteur qu'il aurait à lutter contre une cabale; il a voulu la réduire au silence en la dénonçant d'avance au public, et les lettres qu'il a insérées à cet effet dans les journaux n'ont pas été vues de bon œil. D'autres circonstances encore ont, dit-on, contribué à la chûte de sa pièce. Est-ce le se-

cret des gens du monde? est-ce le secret de la comédie? nous ne sommes pas dans la confidence.

Polixène, tragédie en trois actes, par M. Aignan; 24 nivose.

Polixène doit être immolée aux manes d'Achille; mais Agamemnon, touché des larmes d'Hécube, s'oppose à ce sacrifice. Ulysse vient avec des soldats pour enlever Polixène; Agamemnon la protége et la fait entrer dans sa tente. Ulysse emploie alors la ruse. Un esclave se présente à Hécube et se dit chargé par Agamemnon de conduire Polixène sur un vaisseau qui doit la dérober à la fureur des Grecs. Hécube lui confie Polixène; mais le traître la conduit au supplice. La malheureuse reine apprend la mort de sa fille, et se poignarde aux yeux d'Ulysse et d'Agamemnon.

Peu d'action, de beaux vers, du talent.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

La Boite volée, ou le Garçon malade, comédie en un acte et en vers, de M... 19 brumaire.

Dercour, en quittant Ermina sa maîtresse, a reçu d'elle une boite ornée de son portrait. Il vient à Paris, fait des dettes, change de nom, se blesse à la jambe, et se voit ainsi doublement contraint à garder la chambre. Ermina, accompagnée de son oncle, vient à Paris pour y découvrir Dercour, qui paraît l'avoir oubliée. Le hasard fait qu'elle vient prendre un appartement dans l'hôtel où il est logé. Un voleur, profitant de l'état de Dercour, pénètre dans sa chambre, et, malgré ses cris, lui enlève son argent et la boite sur laquelle se trouve le portrait d'Ermina. La précieuse boite est aussitôt vendue à Ermina qui, voyant son portrait rir le monde, ne doute plus de l'infidélité de son

amant. L'oncle s'en saisit et la tire par hasard de sa poche en faisant une partie d'échecs avec Dercour qu'il n'avait jamais vu. Celui-ci reconnaît la boîte volée, et ne tarde pas à se découvrir lui-même.

Sujet qui n'a point plu. Quelques jolis détails.

La Dédaigneuse, comédie en trois actes et en vers. 8 frimaire.

La fable de la fille à marier mise en action. Pièce qui n'a obtenu qu'une représentation.

Shakespear amoureux, comédie en un acte et en prose, par M. Duval. 11 nivose an 12.

Shakespear amoureux de Miss Laurence, célèbre actrice, apprend d'une soubrette que, loin de répondre à son amour, Laurence lui préfère lord Wilson. Caché dans un cabinet, il découvre que sa maîtresse doit donner un rendez-vous pendant la nuit à son rival, et que *Richard III* est le mot de *ralliement*. Il profite de cette découverte, et donne le signal convenu. La soubrette qui, dans l'obscurité, le prend pour mylord, l'introduit et lui remet un billet de la part de Laurence. Celle-ci paraît, et le poète l'accable de reproches; mais Laurence l'invite à lire le billet, Shakespear l'ouvre et y voit l'aveu de la préférence que Laurence lui accorde sur son rival.

Du comique, des longueurs, une excellente scène.

La Fausse Honte, comédie en cinq actes, en vers, par M...... 21 germinal.

Un jeune homme vertueux qui, livré à lui-même, et voulant prendre le ton et les mœurs du jour, fait des dettes, renonce aux *vieux* préjugés, et pousse l'égarement jusqu'à rougir de ses vertus; des fripons qui essaient d'en faire leur dupe, et un honnête homme

qui cherche à lui désiller les yeux, qui y réussit; voilà ce que l'auteur a voulu montrer au public, et ce que le public n'a voulu voir qu'une fois.

Molière avec ses Amis ou le Souper d'Auteuil, comédie en un acte et en vers, par M. Andrieux.

Un trait de la vie de Molière fort connu, et déjà mis plusieurs fois sur la scène. Quelques-uns des grands hommes du beau siècle peints avec beaucoup de charme et de vérité.

Du succès.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

L'Heureux malgré lui, opéra en un acte, paroles de M. Saint-Just, musique de Méhul. 7 nivose.

Prosper a été élevé par les soins de M. *Werner* : il ignore le nom de ses parens. Son bienfaiteur consent à lui accorder la main de *Caroline* sa nièce; mais il veut éprouver sa constance, et il ne doit l'unir à celle qu'il aime qu'après qu'il aura essuyé quelque grand revers. *Prosper* s'est battu en duel, et il se voit poursuivi. *Caroline* est désespérée, mais notre jeune étourdi se réjouit de ce malheur qui doit vaincre les scrupules de M. *Werner*, lorsque soudain sa grace arrive. Il se plaint du bonheur qui ne cesse de l'accompagner, et, pour combattre sa *mauvaise* fortune, s'avise de se faire passer pour auteur d'un libelle qu'il n'a point lu et qui se trouve être dirigé contre un baron allemand. Cet homme, très-riche et très-puissant mettrait fin sans doute et pour toujours au bonheur du malheureux *Prosper* s'il ne reconnaissait en lui un fils qu'il a perdu depuis une vingtaine

d'années. *Prosper*, toujours heureux malgré lui, obtient la main de *Caroline*.

De l'esprit, des longueurs, jolie musique, demi-succès.

La jeune Prude, opéra en un acte, paroles de M. Dupaty, musique de M. Daleyrac.

Lucrèce, jeune prude, s'est permis quelques sarcasmes contre Mad. de *Verseuil*, qui jure de s'en venger. Celle-ci s'est apperçue que *Lucrèce* n'a pas vu avec indifférence son jeune frère *Lindor*. Sa ressemblance avec lui est parfaite. Elle se déguise en homme, et se fait présenter à *Lucrèce* sous le nom de *Lindor*. La jeune prude ne tarde pas à être éprise du faux *Lindor*, qui feint de l'aimer très-vivement, la désole et lui fait commettre mille inconséquences. Le faux *Lindor* pénètre pendant la nuit dans l'appartement de *Lucrèce* : celle-ci se courrouce d'abord, s'appaise ensuite, écoute les aveux de *Lindor* sans l'interrompre, lui laisse deviner son amour, reçoit un baiser, donne une bague et... Lorsque les sœurs de *Lucrèce*, qui sont du secret, viennent les surprendre, *Lucrèce* est désespérée ; mais ses sœurs, après avoir joui un instant de sa confusion, lui découvrent le véritable sexe de *Lindor*. Mad. de *Verseuil* s'est vengée, et *Lucrèce* promet de se corriger.

Beaucoup d'esprit et de gaieté, musique charmante, succès brillant.

JeanBarth et Patoulet, opéra en un acte, paroles de M**., musique de M**., le 30 nivose.

Jean Barth prépare un armement contre les Anglais ; mais il se voit contrarié dans ses projets par l'intendant de la marine *Patoulet*, qui lui refuse de l'argent, et finit par lui donner l'ordre de suspendre son départ. *JeanBarth* va trouver *Tourville*, amiral

qui, connaissant les obstacles qu'on lui oppose, a envoyé un courrier à la cour, et en a reçu pour *Jean-Barth* le brevet de chef d'escadre. C'est avec ce titre que *JeanBarth* brave l'autorité de *Patoulet*, et poursuit son entreprise.

Pièce de circonstance. Demi-succès.

La Romance, opéra en un acte, paroles de M**., musique de M. Berton. 5 pluviose.

Madame de *Termont*, jeune veuve, est destinée à *Valsain ;* mais elle croit avoir des raisons pour douter de la fidélité de son amant. Le hasard la conduit dans un château appartenant à l'oncle de *Valsain*, et où celui-ci doit passer également la nuit. Elle chante le soir une romance composée par *Valsain*. Celui-ci, qui méconnait la voix de sa maitresse, est enchanté, et brûle du desir de parler à la belle inconnue. L'oncle de *Valsain*, qui lui destine sa fille, instruit de cet incident qui dérange ses projets, fait apprendre la romance à sa fille. Elle doit la chanter du pavillon d'où partait la voix qui a séduit *Valsain* ; mais la jeune personne, qui sait fort peu de musique, n'obéit qu'à regret à son père : elle fait part de son embarras à Mad. de *Termont*. Celle-ci se charge de chanter à sa place, à condition que son père et *Valsain* ignoreront ce petit arrangement. Elle chante le premier couplet ; la jeune personne sort du pavillon, tout le monde la félicite ; *Valsain* est à ses pieds ; mais la voix continue. L'embarras redouble lorsqu'on voit paraitre Mad. de *Termont* qui, après quelques difficultés, pardonne à *Valsain* et s'unit avec lui.

De l'esprit, des longueurs, jolie musique, demi-succès.

Une Heure de mariage, opéra en un acte,

paroles de M. Etienne, musique de M. Daleyrac. 29 ventose.

Germeuil s'est uni à *Élise* à l'insu de son oncle, M. de *Marcé*, dont il attend toute sa fortune. Celui ci lui avait prescrit d'épouser *Constance*, fille d'un de ses amis, et de la lui amener à son château. *Germeuil* que cet ordre contrarie beaucoup, et qui veut ménager son oncle, met *Constance* dans ses intérêts, et la fait passer pour sa femme, tandis qu'*Élise* joue le rôle d'une amie. Mais *Constance* trouve dans le château M. de *Fontange* dont elle est aimée, et qui, la croyant l'épouse de *Germeuil*, éclate en reproches, et cherche à se venger en faisant la cour à *Élise*. Jalousie de *Germeuil* qui se voit prêt à trahir son secret. Il a une explication avec *Élise* qui se justifie; et finit par lui donner un baiser. L'oncle les surprend, et veut qu'*Élise* sorte du château. M. de *Fontange* apprend de la bouche de *Constance* qu'elle n'est point l'épouse de *Germeuil*, il se jette à ses pieds, et se voit également surpris par M. de *Marcé*, qui lui ordonne de partir sur-le-champ. Personne ne s'éloigne cependant, l'oncle découvre le mystère et finit par donner son consentement au mariage d'*Élise* avec son neveu.

Joli fonds, détails agréables, musique légère et spirituelle, succès mérité.

Le Sigisbé, ou le Fat corrigé, opéra en trois actes et en vers, paroles de Marmontel, musique de Louis Piccinni. 5 ventose.

Horace, jeune fat sans expérience, a quitté *Caroline* qu'il devait épouser, et depuis huit jours est devenu le sigisbé d'*Éléonore*, femme du sénateur *Fabio*. *Caroline*, après la mort de son père, vient chercher un asile dans cette maison, et instruit *Eléonore*

ainsi que *Fabio* de l'infidélité de son amant. Ceux-ci lui promettent de le punir.

Eléonore donne un rendez-vous à *Horace* ; mais un orage survient, et le mari ne dort pas. *Horace* est contraint de sauter par un balcon : on l'arrête, on le jette dans une prison où il n'a que le choix ou de mourir, ou d'épouser une demoiselle voilée qu'on lui amène. Il se décide enfin à ce dernier parti et reconnait *Caroline* qu'il regrettait d'avoir abandonnée.

Dialogue facile et spirituel, du comique, musique agréable, du succès.

L'Amour romanesque, opéra en un acte, paroles de M. Armand-Charlemagne, musique de M. Wolf. 12 ventose.

Valcour a aimé une jeune paysanne, nommée *Julienne*. Il arrive d'Amérique, il descend chez M. *Delatour*. Celui-ci est le père de *Lucile*, que *Valcour* ne voit pas sans intérêt : mais *Lucile* n'est autre que *Julienne*. Elle veut éprouver si *Valcour* lui est resté fidèle, et paraît à ses yeux sous un habit de paysanne. *Valcour* reconnaît *Julienne* et oublie *Lucile*. Il va l'épouser malgré sa pauvreté, lorsque *Lucile*, satisfaite de son épreuve, reparaît sous un habit de ville, et épouse *Valcour*.

Sujet vraiment romanesque, plusieurs situations qui rappellent Aline, reine de Golconde.

La Malade par amour, opéra en un acte, parole de M...., musique de M. Solié. Le 26 germinal.

Imitation très faible de Stratonice et de Nina. Point de succès.

La petite Maison, opéra en trois actes, pa-

roles de M**. musique de M. Spontini. Le 23 floréal.

Tableau un peu libre des amours des jeunes seigneurs d'autrefois. Musique fraîche et gracieuse. Représentation très-orageuse.

Un quart-d'heure de silence, opéra en un acte, paroles de M. Guillet, musique de Gaveaux.

Alexandrine doit épouser son amant si elle a la force de garder le silence pendant un quart d'heure. L'épreuve est difficile : treize minutes se passent; mais l'effort est trop pénible, et, à la honte du sexe, elle succombe à la quatorzième. Ce n'était cependant qu'un badinage, on ne voulait pas l'impossible, et les deux amans sont unis.

De la gaieté, musique agréable, du succès.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE, RUE LOUVOIS.

La petite Guerre, comédie en trois actes et en vers, par MM. Chazet et Dubois, 8 vendémiaire an 12.

Florville a formé le projet d'enlever *Sophie*, pour la soustraire aux poursuites de son tuteur, et toutes ses mesures sont prises. Il arrive à la campagne chez *Deschamps* son ami : son intention est de se reposer un instant, et de partir aussitôt. *Deschamps*, que *Sophie* a mis dans la confidence, en lui écrivant pour lui demander un asile, feint d'ignorer le projet de *Florville*, il s'amuse de son impatience, et, pour le garder, fait éloigner sa voiture, et fermer les portes de la maison. *Florville*, ne trouvant aucun moyen de s'échapper, essaie de

se faire éconduire, en courtisant *Zéphirine*, sœur de *Deschamps*, et *Rose*, amante de *St.-Luce.* Sa ruse lui réussit: *St.-Luce* devient jaloux et s'emporte; *Zéphirine* et *Rose*, également piquées d'avoir été prises pour dupes, sont furieuses : il est mis à la porte. A peine est-il hors de la maison, que *Sophie* arrive. *Florville* aussi embarrassé du moyen de rentrer, qu'il l'avait été du moyen de sortir, se déguise en gendarme, ainsi que Germain son valet, escalade les murs, et somme *Deschamps*, au nom du tuteur de *Sophie*, de la remettre entre ses mains. *Deschamps*, qui a reconnu ses hommes, refuse d'obéir, et fait entrer un officier qui se dit chargé d'arrêter *Florville et son valet.* L'embarras de ces derniers redouble; mais le prétendu officier n'est qu'un notaire, et le mandat d'arrêt un contrat de mariage.

Détails agréables, des invraisemblances.

M. Musard, ou comme le temps passe, comédie en un acte et en prose, par M. Picard. Le 3 brumaire.

M. *Musard* est venu à Paris avec sa femme et son fils pour des affaires importantes; mais, au lieu d'y donner ses soins, il s'amuse de tout ce qui frappe ses yeux, s'arrête à chaque pas, manque ses rendez-vous, et tire sa montre de quart d'heure en quart d'heure, pour s'écrier : *comme le temps passe!* M. *Lerond*, son ancien ami, profite de sa *musarderie*, et obtient à ses dépens tout ce qui peut être favorable à son avancement et à sa fortune; cependant M. *Musard*, par sa négligence, a dérangé ses affaires, M. *Lerond* vient à son secours, et acquitte ses dettes. Il fait plus, il donne sa fille à *Eugène*, fils de M. *Musard*, à condition pourtant que celui-ci lui abandonnera le soin de ses intérêts.

De l'originalité, du comique, les caractères de

Musard et de *Lerond* très-bien indiqués. Beaucoup de succès.

Le Rendez-vous au bois de Vincenne, comédie en un acte et en prose, par MM. Dorvigné et G. Duval. 12 nivose.

Des quiproquo, des invraisemblances, de l'esprit. Peu de succès.

Marton et Frontin, ou assaut de valets, comédie en un acte et en prose, par M. Dubois. 25 nivose.

Comédie à deux personnages, des déguisemens à chaque scène, peu de vraisemblances, de l'esprit et beaucoup de gaieté; du succès.

Le Trésor, comédie en cinq actes et en vers, par M. Andrieux. Le 7 pluviose.

M. *Jaquinot* et M. *Latour* son frère, doivent partager l'héritage paternel. *Adolphe*, fils de M. *Latour*, aime *Cécile*, jeune orpheline dont son père a élevé l'enfance. *Germain*, autre fils de M. *Latour*, s'est apperçu que son oncle, homme aussi intéressé que crédule, ajoute foi aux devins. Il gagne un de ces hommes, et persuade à son oncle qu'une maison dépendant de la succession renferme un trésor. M. *Jaquinot* s'empresse d'acheter cette maison, qu'il paie le double de sa valeur. On cherche vainement le trésor; on y trouve, il est vrai, cent mille écus, mais ils appartiennent à *Cécile*, à qui son père les avoit légués en mourant. M. *Jaquinot* est trop heureux que son frère veuille bien annuller son acquisition. *Cécile* épouse *Adolphe*.

Peu d'action, mais de fort jolies scènes, des vers très-heureux; du succès.

Il veut tout faire, comédie en un acte et en vers, par M. Collin-Harleville. Ventose.

Comédie épisodique, des détails agréables, du succès.

Les Fâcheux d'aujourd'hui, comédie en trois actes et en vers par M.....

Pièce calquée sur les *Fâcheux* de *Molière*. Essai malheureux.

Les Créanciers, comédie en trois actes et en prose, par M.... 19 germinal.

Les acteurs sont restés *débiteurs* de la moitié de la pièce envers les spectateurs.

Les Questionneurs, comédie en un acte et en vers, par M. Latresne. 8 floréal.

Deux questionneurs impitoyables, M. *Beffroi* et M. *Brunel*, ont une entrevue pour conclure le mariage de leurs pupilles. A peine sont-ils en présence, qu'ils s'assomment de questions, s'emportent, s'attaquent avec fureur, et finissent par se jurer une haine éternelle. On parvient cependant à les réconcilier, en leur faisant signer un billet de deux cents louis, payable par le premier qui fera une question. Ils paraissent devant le notaire, et la contrainte où ils se trouvent offre une scène très-comique. Les jeunes gens sont unis, et les deux oncles recouvrent la parole; mais libres de se questionner, l'amour-propre les retient : ne pouvant soutenir une gêne pareille, ils se quittent avec de nouveaux témoignages de haine.

Beaucoup de gaieté, du succès.

Jacques Dumont, ou il ne faut pas quitter son champ, comédie en un acte et en prose, par M. A. J. Ségur. 29 floréal.

Jacques *Dumont*, riche cultivateur, est venu *faire des affaires* à Paris : sa femme suit le torrent du beau monde, dépense beaucoup, et veut donner sa fille à un jeune fat nommé *Florange* ; Jacques *Dumont*, qui l'avait promise à *Firmin*, fils d'un riche propriétaire de ses amis, voit avec peine, et ce mariage, et la conduite de sa femme. Il commence à regretter ses champs, lorsque des lettres de Bordeaux lui annoncent la faillite de ses correspondans. Sa femme est désespérée ; mais *Dumont* jouit encore d'une honnête fortune, et se réjouit d'un malheur qui corrige madame *Dumont*, en lui faisant connaître ses faux amis. Ils retournent dans leur province, et *Firmin* épouse leur fille.

De la finesse dans le dialogue, des épigrammes assez piquantes contre les nouveaux riches. Du succès.

Les Tracasseries, ou monsieur et madame Tatillon, comédie en quatre actes et en prose, par M. Picard. 6 messidor.

Deux familles divisées depuis long-temps sont prêtes à se réconcilier par le mariage de deux amans. M. et Mme *Tatillon* sont malheureusement invités à la noce : ils ne tardent pas à allumer la discorde entre les parens. Tout va être rompu, lorsqu'un ami commun qui connaît le caractère tracassier des deux hôtes, se charge de tout raccommoder ; mais il faut pour cela éloigner pour quelques instans M. et Mme *Tatillon*. Il en vient à bout, et bientôt les amans, les parens, tout le monde est

d'accord, excepté les deux tracassiers qui rentrent sur la scène en se disputant.

Du comique, des répétitions, des longueurs. Demi-succès.

C'est le même, ou la prévention vaincue, comédie en un acte et en prose, par M. Justin-Gensoul. 6 thermidor.

Un anonyme a publié un libelle contre madame *Araminte*, femme bel-esprit : on l'attribue faussement à *Sélicour*, jeune auteur que madame *Araminte* ne connaît pas, mais qu'elle déteste depuis ce moment. Celui-ci se fait présenter chez elle sous le nom de *Dorval*, et ne tarde pas à gagner son estime et son amitié. M. *Mondor*, frère de madame *Araminte*, , arrive et lui propose d'unir sa fille au fils d'un de ses amis ; c'est de *Sélicour* lui-même qu'il veut parler. Mad. *Araminte* refuse et offre la main de *Julie* à *Dorval*. Embarras de *Sélicour* qui se voit ainsi refusé et préféré en même temps : sa position devient à chaque instant plus difficile, lorsqu'un incident vient tout découvrir, et lui offre les moyens de se justifier. Mad. *Araminte* reconnaît l'injustice de sa prévention contre lui, et l'unit à *Julie*.

Début d'un très-jeune homme, du naturel dans le dialogue, une situation neuve et vraiment comique. Du succès.

TRAGÉDIE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

La mort de Caton, tragédie en cinq actes en vers, par M. l'abbé Geoffroy, auteur d'une traduction de Théocrite, du feuilleton du Journal des Débats, etc. etc. etc. précédée d'un coup d'œil rapide sur toutes les tragédies de Caton, qui, depuis l'ori-

gine du théâtre, ont paru chez l'étranger et en France, et publiée par M. C. Palmezeaux : avec cette épigraphe :

Il faut rendre à César ce qui est à César.

Se vend au profit des pauvres chez l'éditeur, rue de Sèves, n° 1264; Barba, palais du Tribunat; madame Masson, rue de l'Echelle; et chez les marchands de nouveautés.—An XII, 1804, broch. in-8° de 66 pages.

Restitution que M. Geoffroi n'a pas voulu accepter, parce qu'on lui faisait présent du bien d'un autre; vente au profit des pauvres, qui prouve que lorsqu'on fait l'aumône, on ne donne pas toujours de bonnes pièces.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La jolie Fille de Mariembourg, comédie en trois actes. 13 vendémiaire.

Cri-Cri dans son ménage, parade en un acte. 6 brumaire.

La Harpe mystérieuse, ou les Lutins, comédie en un acte. 16 brumaire.

Urbin et Joséphine, comédie en un acte. 23 brumaire.

Le Poète satirique, comédie en un acte. 8 frimaire.

Cassandre Agamemnon. 11 frimaire.

La Revue de l'an 11, ou quel est le plus mal-

heureux ? comédie en un acte. 28 frimaire.

Une Réunion de famille le jour de l'an, comédie en un acte. 9 nivose.

La Tapisserie de la reine Mathilde, fait historique en un acte. 23 nivose.

La Cabale en défaut, comédie en un acte. 13 pluviose.

Le Bal, ou quelle attrape ! comédie en un acte. 19 pluviose.

Les deux Clefs, vaudeville en un acte. 8 ventose.

Une nuit d'Arlequin à Bagdad, comédie en un acte. 29 ventose.

La Manie de l'indépendance, ou Scapin tout seul, monologue. 30 ventose.

Arlequin Musard, comédie en un acte. 16 germinal.

Duguai-Trouin, prisonnier à Plimouth, fait historique en deux actes. 24 germinal.

Le premier de Mai, ou les Pépinières de Vitry, comédie neuvelle en un acte. 11 floréal.

Edouard et Adèle, ou l'Indifférence par amour. 18 floréal.

Les Vélocifères, comédie en un acte. 29 floréal.

Les deux Pères, ou la Leçon de Botanique, comédie en deux actes. 15 prairial.

Théophile, ou les deux Poètes, comédie en un acte. 1er messidor.

Les Muets, arlequinade en un acte. 18 messidor.

Ossian cadet, ou les Guimbardes, parodie d'Ossian, ou les Bardes, en trois petits actes qui n'en font qu'un bardé de couplets. 11 thermidor.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Les Charbonniers de la forêt noire, comédie vaudeville en trois actes. 6 vendémiaire.

La Fille mal gardée. 20 vendémiaire.

La Sifflomanie. 29 vendémiaire.

Madame Angot au Malabar, ou la nouvelle Veuve, mélo-tragi-parade en trois actes. 8 brumaire.

L'Amant rival de sa maîtresse. 22 brumaire.

Mon Oncle Antoine. 27 brumaire.

L'Enfant prodigue, mélodrame en quatre actes, à spectacle. 3 frimaire.

Le faux Jocrisse. 16 frimaire.

La Femme vindicative, ou Damoisel et Bergerette, pantomime en trois actes, avec combats et évolutions à pied et à cheval. 29 frimaire.

Canard et Canardin. 7 nivose.

Trop tôt, ou le Projet manqué. 21 pluviose.

Cadet Roussel chez Achmet, folie en un acte, avec une cérémonie turque. 3 vent.

La Pie au nid, comédie en un acte. 3 vent.

Les deux Valets, comédie en un acte. 28 ventose.

Blaisot et Pasquin, opéra en un acte. 19 germinal.

Caponnet. 6 floréal.

L'Hôtel de Lorraine. 15 floréal.

Le petit Page. 29 floréal.

Piron, aveugle, vaudeville anecdotique. 12 prairial.

Le nouveau Ricco. 17 prairial.

Le Bouffe et le Tailleur, opéra bouffon en un acte. 2 messidor.

L'Anguille de Melun, vaudeville grivois en un acte. 8 messidor.

Le Naufrage pour rire, ou le coche d'Auxerre. 22 messidor.

Le Médecin de Palerme, vaudeville en un acte. 16 thermidor.

L'eau et le Feu, ou le Gascon à l'épreuve. 22 thermidor.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET, rue de la Harpe, n° 117, ancien Collége d'Harcourt.

